

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 42
Montreal, 16 Mars 1901

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



ATTENTIVE!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMÉRO, 5 CENTIMS

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 16 MARS 1901

EN MANGEANT DES HUITRES



— Cette huitre est monstrueuse. Essayez donc de l'avaler d'un seul coup.

CAUSERIE

Il m'arrive encore, de-ci, de-là, des pièces de vers. Je donne volontiers l'entrée dans nos colonnes à tout ce qui porte au moins le cachet du travail et la connaissance des règles absolument indispensables de la prosodie. Le plus bizarre, c'est encore que la majorité des "auteurs" éliminés observent plus ces règles que celles de la grammaire.

Le SAMEDI n'est pas le seul à recevoir de tels envois. L'autre jour, un de nos confrères hebdomadaires d'une grande ville de France citait le fragment suivant d'un long poème pour lequel on lui demandait l'hospitalité :

LE POÈTE

Tu avais mis tes bas à sécher sur la haie,
La vache, en passant tout à l'heure, les a mangés.

LA FIANCÉE

Oh! que c'est ennuyeux, c'est la seconde fois.
Ça m'était arrivé, il y a déjà trois mois.

LE POÈTE

Tu pourrais les mettre à sécher près de la grange.
Où la génisse et la vache ne passent pas.
Il y a une corde en osier à des échelas.

LA FIANCÉE

Près de la grange l'ombre est trop épaisse à cause du noyer.

L'ÂME DU POÈTE (au poète qu'elle a suivi)

Ton cœur en ce moment est dans l'ombre du noyer.
Ton bonheur est comme le soleil qui glisse
Sur le perron usé, les poules et les glycines
Au bois tordu et dur. Là-bas, sur la haie,
Séchaient les bas légers de la fiancée.
Et la vache qui passait les a mangés.
Parce qu'ils éclairaient le soleil comme l'herbe bleue,
Parce que la vache était contente sous le ciel en bleu.

Parce que tout était bon, parce que tout était doux.
Parce que tout était luisant comme le houx.
Parce que la vie est comme l'eau qui coule
Sur les cressons et les pierres dorées et douces.

LE POÈTE

Fiancée, donne-moi un verre d'eau ?

LA MÈRE (à la servante qui est entrée)

Va au puits chercher de l'eau. Ne cogne pas
A la pierre le seau usé, la cruche. Va.

Plus loin se trouve, du même auteur, la complainte du petit veau :

Les pauvres donnent aux pauvres. Je ne sais pas
Si les riches donnent jamais !... Le petit veau
Dont on mange la viande, je l'ai connu
Avant qu'on le menât mort à la banlieue.
Il s'amusait gaiement aux luzernes fleuries
A menacer de ses jolies petites cornes un chien doux
Ce petit veau était pauvre et parce qu'il était pauvre
Il finit dans le ventre des pauvres.
Il a fait son devoir en vivant, en mourant.
Fais ton devoir aussi en mourant et vivant.

* * *

Vers pour vers combien j'aime davantage les suivants qui sont l'œuvre d'une fillette de onze ans et ne forment que la faible partie d'un travail d'une certaine longueur et d'une égale qualité :

La terre a pris son manteau blanc,
Le vent souffle et le froid est grand ;
On n'entend plus la ritournelle,
Des oiseaux, et chaque hirondelle,
En s'envolant vers d'autres cieux,
Nous a sévères d'ébats joyeux...

Le riche, dans sa maison close.
Prend une nonchalante pose,
Les pieds posés sur des chenets,
Surveillant les chers blondinets
Qui, pour recevoir ses caresses,
Interrompent maintes prouesses.

Si cette poétesse de onze ans n'a pas eu l'aide d'une mère, d'une grande sœur, d'une maîtresse de français aimant et sachant versifier, elle n'est pas éloignée d'être quelque peu "phénomène" et peut faire une grosse niche à la plupart de ceux qui s'obstinent à nous rendre les confidents de leurs inspirations rimées.

MISTIGRIS.

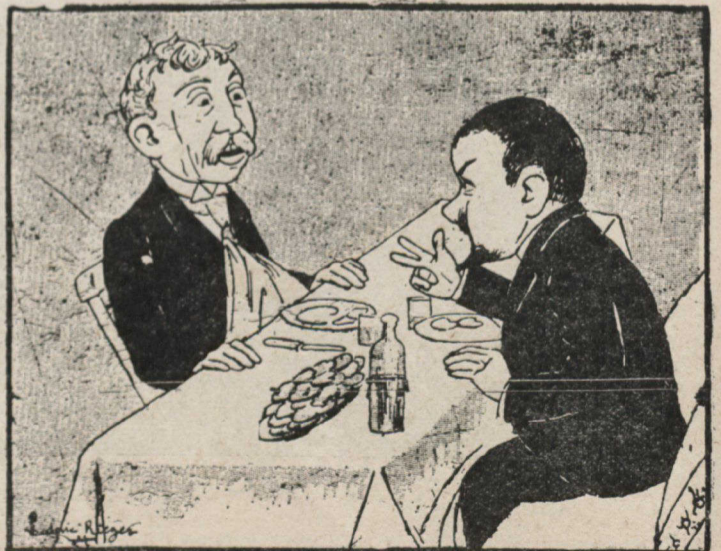
Comment Orner son Intérieur

De nos jours, lorsqu'on possède un salon, on possède, en général, aussi un piano. Si l'on n'a pas ce meuble à la maison, je conseille d'en louer un pendant les quelques mois de réceptions de l'hiver. C'est un objet indispensable lorsqu'on reçoit un peu, car si vous n'êtes pas musicienne, vos amies le sont. Si vous avez le moindre petit dîner, la moindre petite tasse de thé, il faut l'égayer par l'audition d'un peu de musique et votre réunion manquerait presque d'âme sans cet instrument vibrant. Les pianos à queue sont les meilleurs, les plus harmonieux ; mais, outre qu'ils sont fort chers, le plus souvent ils sont trop grands pour pouvoir être placés dans un salon de dimensions ordinaires. Il est vrai qu'on fait actuellement des pianos à queue très réduits, dits crapauds ; mais, néanmoins, ils sont moins logeables que le piano droit ordinaire.

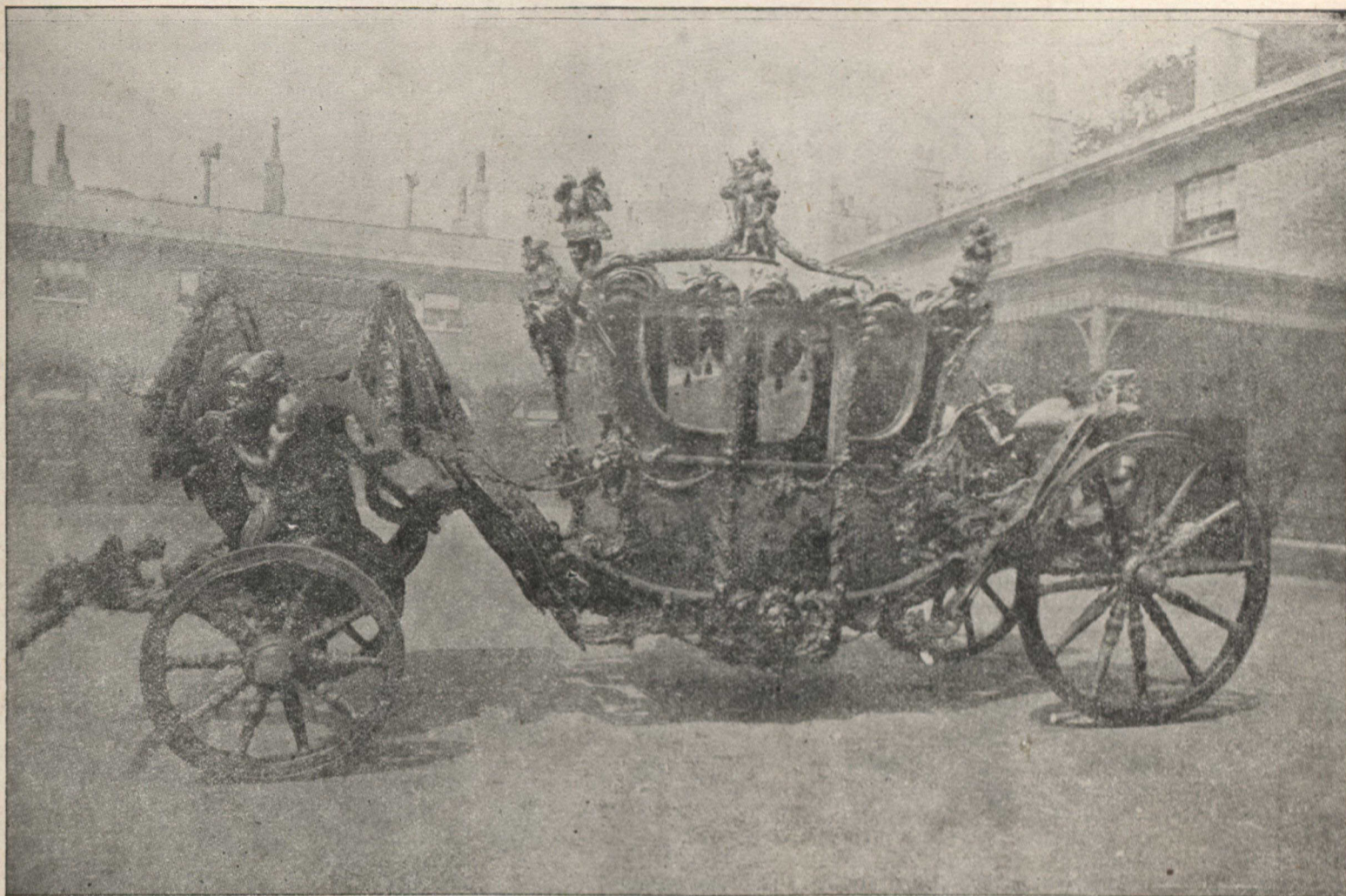
Le piano droit peut se placer contre le mur, le clavier à l'intérieur de la pièce, ou bien retourné, posé de biais, le dos faisant face au salon. On le drape alors d'une étoffe de soie ancienne ou d'un morceau de soie japonaise, ou d'un châle cachemire. N'encombrez pas le haut du piano de bibelots multiples qui le font ressembler à un comptoir de vente de charité. Un simple vase en verre clair, cristal de Bohême blanc, vert, rose, contiendra les fleurs dont on apercevra la tige plongeant dans l'eau. On peut également poser un livre, une partition, un objet facile à ôter lorsqu'on voudra relever le couvercle de la caisse pour donner plus de sonorité à l'instrument.

Les tabourets à vis sont remplacés par des chaises de salon ordinaires. Lorsqu'on étudie sérieusement son piano, on prendra une chaise de bois ou de paille et l'on se haussera à l'aide de quelques gros livres.

C'est une erreur de s'imaginer que plus il y a de bibelots dans un salon, plus il est élégant. Quelques objets de prix placés avec discrétion sur les



— Tiens ! vous avez réussi ? Moi, j'avais essayé trois fois sans en venir à bout.



LE VIEUX CARROSSE D'ÉTAT DANS LEQUEL GEORGES III, LA REINE VICTORIA ET LE ROI EDOUARD VII ONT OUVERT LEUR PREMIER PARLEMENT.

tables et les consoles, et c'est tout. Lorsqu'il y a accumulation de bibelots de prix, on les enferme dans un bahut, dans une vitrine. Voilà un meuble commode et facile à faire lorsqu'on possède une petite armoire ancienne ; il suffit de remplacer les portes du devant par une glace vitrée, les planches de l'intérieur sont recouvertes de peluche, de panne, de velours, de drap et servent de rayons d'étagère. Bien entendu, on ne fera changer que le milieu des panneaux de la porte qui les plus souvent sont plats, l'encadrement travaillé sera conservé.

Il faut également éviter l'accumulation des tableaux. On suspend au salon les beaux portraits de famille, les tableaux de valeur. Pour qu'un tableau soit bien éclairé, il faut qu'il soit à peu près à 5 pieds du sol, c'est-à-dire de façon qu'on puisse le voir sans monter sur un tabouret. Les tableaux très colorés seront placés en des endroits plus sombres que ceux qui demandent pour être bien en valeur un éclairage de pleine lumière.

Il est prudent de se servir, pour suspendre les tableaux, d'un fil de fer solide recouvert de soie ; on évitera ainsi tout accident. Ces cables s'accrochent à des crochets recourbés en fer ; à l'extrémité du crochet est un petit motif doré représentant un nœud, une étoile, une petite fantaisie quelconque cachant le clou en fer.

Il faut des fleurs dans un salon, c'est le luxe féminin par excellence, un luxe facile, à la portée de tous, car n'avons-nous pas comme fleurs bon marché, le gui, le houx aux baies luisantes, les plantes vertes qui durent longtemps, telles que les aspidistras, les caoutchoucs, les phénix, etc., puis, comme fleurs coupées, les roses, les violettes, les anémones, qui font autant d'effet que les lilas, les orchidées, les camélias, ces fleurs de luxe si coûteuses en hiver. Il faut savoir surtout, pour obtenir un joli effet, disposer les fleurs avec art. Il ne faut pas les tasser avec profusion. Là, encore, un beau désordre est un effet de l'art. Les fleurs doivent être disposées, dans les vases, de façon à leur conserver toute la liberté dont elles jouissaient dans la nature. Elles doivent s'épanouir aussi heureuses que lorsqu'elles étaient en plein air. Ce bien-être des choses ajoute un charme ambiant à la pièce. Point de couleurs heurtées, point d'angles criards, de meubles étouffés, l'air doit circuler librement entre les meubles espacés, le jour est doux et égal, à peine voilé par des rideaux discrets, les tableaux sont à la portée du regard, les sièges, confortables et gracieux, permettent les jolies poses, les attitudes qui avantagent la toilette ; les glaces, d'un beau poli, vous renvoient votre image, nette et embellie.

Visiteurs et visiteuses sont entourés de cette atmosphère bienveillante qui les amollit. Ils sont plus aimables, plus gracieux, ils sortent du salon ravis de l'accueil de la maîtresse de maison, ravis d'eux-mêmes, ce qui est encore mieux, et personne ne se rend compte que cette satisfaction est due, le plus souvent, au bien-être qui vient de vous envelopper.

Lorsque nous entendons dire : le salon de Mme X... est celui où l'on reçoit le mieux de toute la ville, c'est le plus agréable, ne nous désolons pas en pensant que notre salon est froid et mou. Disons-nous tout simplement que le succès de Mme X... ne tient pas à sa conversation spirituelle, à l'éloquence de ses visiteurs, mais tout simplement à l'accord parfait des objets qui l'environnent, à l'entente artistique d'elle et de son intérieur et mettons-nous à l'œuvre pour faire de notre pièce de réception un peu de notre moi. Que tout y accueille le visiteur, le retienne, l'enchanté ; que la grâce de la maîtresse de la maison ne se sépare point, pour lui, du cadre harmonieux qui l'enveloppe, qu'elle lui semble la fée séduisante apparaissant au milieu du palais des "Mille et une Nuits". La comparaison vous semblera sans doute un peu forcée, mais souvenez-vous de vos impressions d'enfance au récit des contes de fées. Vous êtes-vous jamais représenté une bonne fée bienfaisante vous apparaissant autrement qu'au milieu d'un décor de féerie qui l'illuminait et l'irradiait. Dans votre esprit d'enfant le décor effaçait presque le portrait. Il en est toujours de même lorsque nous sommes parvenus à l'âge d'homme ; nous ne pouvons discerner les unes des autres nos impressions simultanées ; elles s'enchaînent sans que nous y prenions garde.

Une maîtresse de maison fine et intelligente sait exploiter cette tendance de l'esprit, cette facilité d'admiration qui confond dans un même éloge la fée du foyer et la chaleur du nid ; elle en profitera pour paraître plus charmante dans son intérieur harmonieusement arrangé.

LISELOTTE.

CHEZ LE LIBRAIRE

—Avez-vous un livre intitulé : *L'Homme tel qu'il est* ?...

—Désolé, mademoiselle. J'ai seulement *La Femme telle qu'elle devrait être*.

LE CADRE

Phéline.—Tu aimes ça, l'acajou ?

Emma.—Non, mais ça me fait paraître plus blonde.

SON REGRET

Lui.—Pouvez-vous garder un secret ?

Elle.—Oh ! oui.

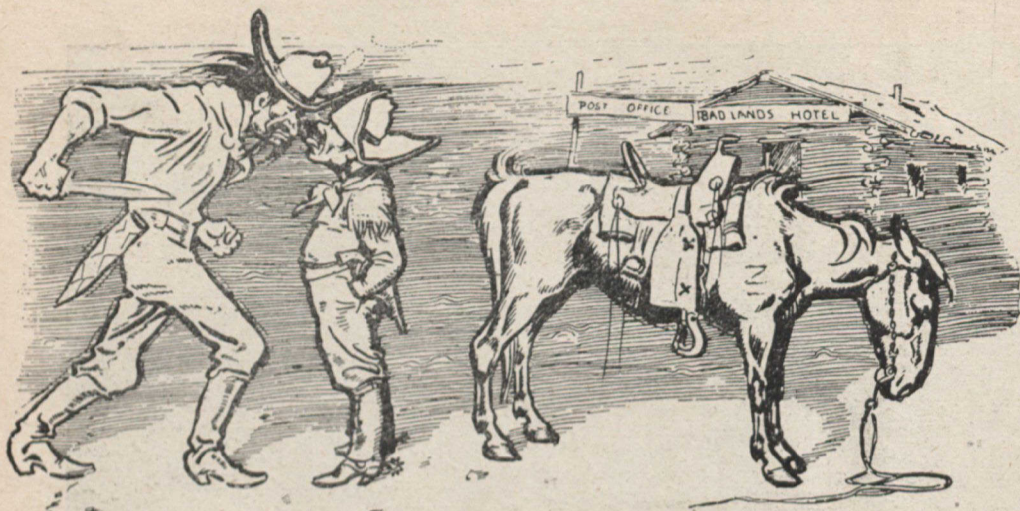
Lui.—Sûr ?

Elle.—J'en suis positive. Je ne le dirai jamais, jamais de ma vie.

Lui.—Je suis content de savoir cela. Je voudrais vraiment avoir un secret à vous dire.

Si les coffres-forts n'existaient pas, il faudrait les inventer, car ils sont toujours une indication et non un obstacle.

MAL CALCULÉ



I

ANDOUILLE

“Les voyages forment la jeunesse”, dit sentencieusement la Sagesse des Nations ; vérité que le bon La Fontaine s'est empressé de traduire par :

Quiconque a beaucoup vu
Doit avoir beaucoup retenu.

Léonidas Bourgeois, honnête fabricant d'un dégras dont il est l'inventeur et qui porte son nom, pouvait-il résister à un avis venu de si haut, de si loin, et si harmonieusement formulé ?

Evidemment non.

Aussi l'a-t-il mis en pratique. Il a fait un voyage, un seul : parti de Mésidon par le chemin de fer, il est arrivé en droite ligne... sur les bancs de la police correctionnelle. Ce qui démontre, une fois de plus, que tout chemin mène à Rome... ou ailleurs, et, d'abondance, que la route est toujours semée d'imprévus.

Voici donc le fabricant de dégras assis, à cette heure, sur le “banc d'infamie”, la tête dans ses mains et bien fâché, oh ! oui, bien fâché d'avoir écouté le fallacieux La Fontaine et l'insidieuse Sagesse des Nations.

Bourgeois est un petit homme de quarante ans, trapu, épaules carrées supportant une grosse tête au front bas traversé par une ride allant d'une tempe à l'autre. Il est vêtu de noir et semble un peu engoncé dans un costume trop neuf, évidemment confectionné tout exprès par le tailleur de Mésidon, en vue de ce malencontreux voyage.

Le plaignant est debout à la barre. Ce Dieu vengeur est fluet, blond, toussotant, les cheveux partagés au milieu du front par une raie tirée au cordeau, découvrant un commencement de calvitie. Ses favoris longs, bien peignés, retombent en nageoire sur un paletot noisette. Le reste du costume se compose d'un pantalon noir, d'un gilet noir très ouvert sur une chemise empesée au borax, ornée d'une cravate blanche.

Signe particulier : les deux yeux “accommodés au beurre noir”.

LE PRÉSIDENT.—Vous dites, Chauvin, que vous avez été battu par Bourgeois ?

CHAUVIN.—Et bien battu, j'ose le dire. Voyez mes yeux, M'sieu le Président,

LE PRÉSIDENT.—Et cela, sans aucune provocation de votre part ?

BOURGEOIS (*se levant brusquement*).—Sans provocation ! Ah ! bien merci ! c'est mossieu qui...

LE PRÉSIDENT.—Silence ! vous vous expliquerez quand on vous interrogera. Asseyez-vous. (*A Chauvin*). Et vous, répondez à ma question.

CHAUVIN.—Pour sûr, sans provocation. C'est-à-dire que ça m'est arrivé sans crier gare. Comme une tuile, quoi !

LE PRÉSIDENT.—Dites au tribunal comment les choses se sont passées.

CHAUVIN.—Voilà la chose. Faut vous dire que je suis garçon de salle au restaurant du *Bœuf National*, où que je suis employé depuis cinq ans à cause de mes bonnes mœurs, car les bonnes mœurs ça me connaît, j'ose le dire.

LE PRÉSIDENT.—Arrivons aux faits.

CHAUVIN.—C'est pas pour me vanter, tenez, voici mes certificats.

LE PRÉSIDENT.—Inutile. Les renseignements sont très bons.

CHAUVIN (*visiblement flatté*).—Oh ! tous les clients de la maison vous diront...

LE PRÉSIDENT.—Encore une fois, laissons ces détails et arrivons aux faits de la plainte.

CHAUVIN (*remettant, à regret, ses certificats dans sa poche*).—Pour lors, voilà que lundi dernier, sous le coup de six heures et demie du matin, je vois entrer m'ossieu dans la salle. Je m'avance aussitôt et je lui dis poliment, car la politesse ça me connaît, je m'en flatte, j'ose le dire, à preuve que depuis cinq ans...

LE PRÉSIDENT (*interrompant*).—Donc vous voyez entrer Bourgeois dans la salle ?

CHAUVIN.—Je ne savais pas qu'il s'appelait Bourgeois, mais ça ne fait rien, aussi je lui dis poliment : “M'ossieu vient pour déjeuner ? — Pardine, qu'il me répond, c'est-y pas ici un restaurant ? — Oui, que je lui fais.” Je le débarrasse de sa valise, un méchant baluchon de quat' sous, j'accroche son chapeau au “pater,” je lui avance une chaise et je le fais asseoir devant la fenêtre, vu que c'est plus gai pour déjeuner, bref, toutes les attentions, quoi. Après avoir mis le couvert, je lui récite poliment, la carte, parce que, à cause de l'heure, elle n'était pas encore écrite.

LE PRÉSIDENT.—Et alors ?

CHAUVIN.—Alors, voilà que M'ossieu entre en fureur, il se lève et me crie dans le nez : “Est-ce que tu crois, mauvais clampin, qu'il me fait, que j'arrive de Mésidon pour me faire insulter ? C'est toi qui es t'une andouille !” et avant que j'aie pu seulement dire ouf ! il m'arrange la figure comme vous voyez.

Vous comprenez que ça a fait un bel aria au *Bœuf National* ; la patronne est accourue avec la cuisinière et le plongeur. M'ossieu avait pris une chaise et voulait tout casser, criant qu'on l'insultait...

BOURGEOIS (*se levant furieux*).—Oui, on m'insultait. Est ce que j'ai l'air d'une andouille ? Est-ce que...

LE PRÉSIDENT (*à Bourgeois*).—Silence ! n'aggravez pas votre cas. Vous vous expliquerez tout à l'heure. (*A Chauvin*). Achevez votre déposition.

CHAUVIN.—Comme vous le pensez, je ne la menais pas large, surtout que la patronne s'était évanouie dans mes bras. Heureusement, les passants, voulant voir de quoi qu'il retournait, s'amassaient devant la porte ; le plongeur en a profité pour aller chercher les agents qui sont arrivés au galop, et qui ont amené M'ossieu au poste. Voilà, je demande justice pour mes yeux, j'ose le dire.



II

LE PRÉSIDENT.—Est-ce tout ?

CHAUVIN.—Oui, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.—Allez vous asseoir. (*A Bourgeois*). Bourgeois, levez-vous. Vous avez entendu la plainte, qu'avez-vous à répondre ?

BOURGEOIS.—Oh ! oui, je répondrai bien, allez. J'arrive de Mésidon lundi matin, à dix heures, pour voir Paris où je n'étais jamais venu, et voilà qu'en sortant de la gare, vu que le voyage m'avait creusé, je cherche un restaurant pour déjeuner, en payant, bien entendu. Justement j'aperçois l'enseigne du *Bœuf National*. Bon, que je me dis, c'est du bœuf français, j'y vas, parce qu'on doit toujours être patriote, même en voyage.

LE PRÉSIDENT.—Abrégez.

BOURGEOIS.—Voilà qu'à peine assis, cet homme arrive avec ses grands favoris, il se plante bien en face, et il m'envoie en pleine figure : “Melon ! tête de veau ! concombre !”

Moi, je le regarde tout surpris et pas content, mettez-vous à ma place. Alors, voyant que j'y réponds rien, il crie plus fort : “Moule ! pieds de cochon ! andouille !”

Oh ! alors, vous comprenez, j'ai vu rouge ! Qu'est-ce que je lui avais fait à ce clampin là pour m'appeler tête de veau, melon andouille ? Andouille ! moi, moi Bourgeois ! Je lui ai répondu par deux coups de poing, y s'est mis à crier comme un goret, la gargotière, puis les passants, puis les agents sont arrivés.

J'ai voulu expliquer mon affaire, mais les agents n'ont rien voulu entendre, il m'ont condnité au poste, puis chez le commissaire, de là à la prison, et me voilà, enfin, devant la Justice.

Une supposition, M'sieu le Juge, que je vous appellerais pied de cochon ou tête de veau, est-ce que ?...

LE PRÉSIDENT (*vivement*).—Vous n'avez pas à faire intervenir le tribunal, ni son président, dans votre affaire ; vous avez à expliquer seulement pourquoi vous avez battu le plaignant.

BOURGEOIS.—Pourquoi ? pourquoi ! mais parce qu'il m'a appelé andouille,

alors que j'y avais rien dit. Est-ce qu'il en avait le droit ? Est-ce que j'ai une tête de veau ? Est-ce que nous avons gardé quelque chose ensemble ? C'est la première fois que je le voyais ce paroissien-là.

LE PRÉSIDENT. — Chauvin ne faisait que réciter la carte des mets du jour, afin que vous eussiez à choisir. Au reste, les renseignements recueillis sur votre compte sont loin de vous être favorables. J'ai là une note qui dit que dès votre tendre enfance vous donniez les preuves de vos brutalités. Vous battiez votre nourrice et, à l'école, vous étiez la terreur de vos petits camarades.

BOURGEOIS (*ahuri*). — Moi ! Oh ! si on peut dire !

Le tribunal condamne Léonidas Bourgeois à dix francs d'amende, avec application de la loi de sursis, et à dix francs de dommages-intérêts envers Chauvin.

BOURGEOIS (*en se retirant*). — Ah ben ! ah ben ! je retourne à Mésidon ; j'en ai assez d'un pays où on vous fait payer pour vous traiter d'andouille !

GUSTAVE CANE.

LA DECOUVERTE DU MIEL

L'époque de la découverte du miel et de l'insecte qui le produit se perd dans la nuit des temps fabuleux ; il est probable qu'elle fut faite simultanément dans plusieurs contrées. Justin, d'après Trogue-Pompée, nous fait connaître que Gorgoras ou Gorgoris, le plus ancien roi des Cunètes, peuple qui habitait la Celtibérie, apprit à ses sujets à recueillir le miel.

Suivant Virgile, Apollonius de Rhodes, Pline, et même Justin, Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, après avoir parcouru divers pays, fut fait roi d'Arcadie et enseigna aux hommes à cultiver les abeilles et à faire usage du miel.

Plus tard s'étant retiré en Thrace, où il installa de nombreuses ruches, il devint éperdument amoureux d'Eurydice, femme d'Orphée.

Un jour, il la poursuivait dans une prairie, le long d'un fleuve.

Mais les nymphes exaspérées ne s'en tinrent pas à d'inutiles gémissements. Pour venger la mort d'Eurydice, elles se jetèrent sur les ruches d'Aristée et les détruisirent complètement.

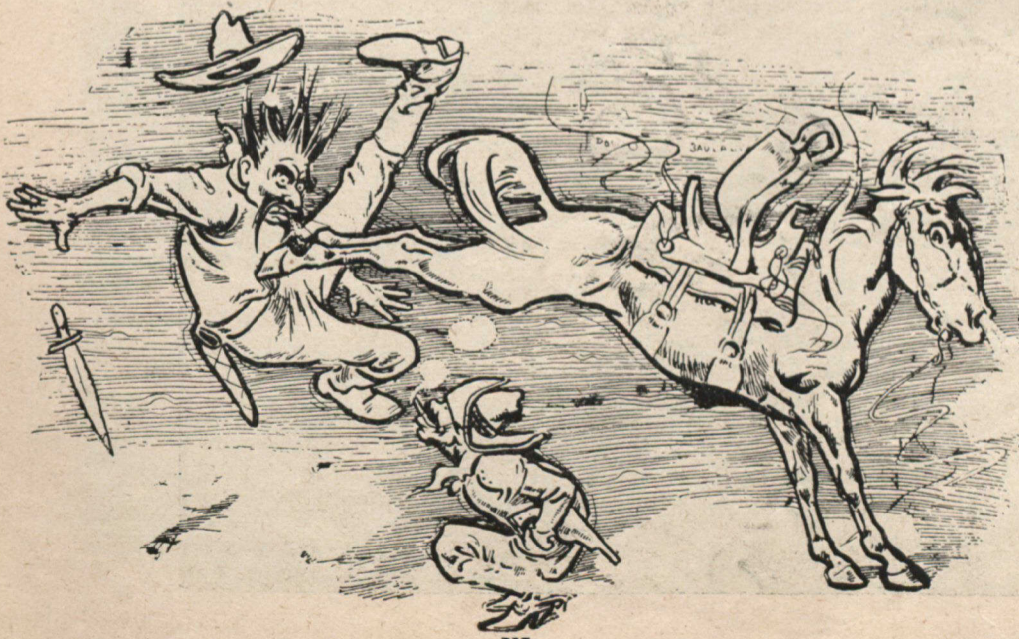
Désespéré de la perte de ce qui avait fait l'objet de ses soins assidus, Aristée alla implorer l'aide de Cyrène, sa mère, au nom de son père Apollon. Cyrène entendit la plainte de son fils et le conduisit au vieux Protée, qui sachant la cause de son malheur, lui ordonna d'apaiser les mânes d'Eurydice par des sacrifices. Sur les conseils de sa mère, il prit quatre beaux taureaux et quatre génisses qui n'avaient point encore porté le joug ; il éleva aux nymphes quatre autels sur lesquels il répandit le sang des victimes qu'il avait immolées et qu'il laissa au milieu de la forêt. Au bout de neuf jours, il retourna au lieu des sacrifices ; il offrit à Orphée des pavots et à Eurydice il sacrifia une génisse et une brebis noire. Alors parut un prodige : on entendit d'abord un essaim d'abeilles bourdonner dans le ventre des taureaux immolés ; on vit ensuite ces insectes percer les flancs de ces mêmes taureaux, prendre leur or et se poser sur un arbre, en forme de grappe de raisin.

C'est à Bacchus qu'Ovide attribue la découverte du miel.

Un jour, ce dieu revenait des bords de l'Hèbre sablonneux, accompagné de Silène et des Satyres. Déjà il était sur le mont Rhodope et sur la Pangée aux flancs garnis de fleurs, lorsque ses compagnons choquèrent leurs mains armées de cysbales. A ce bruit, on vit de petits volatiles inconnus s'assembler et suivre le son de l'airain. Bacchus réunit leur troupe errante dans le creux d'un arbre ; le miel fut le prix de ses soins.

A peine les Satyres et le vieillard à tête chauve eurent-ils goûté la douceur du miel qu'ils cherchèrent dans la forêt des rayons dorés.

Silène entend le bourdonnement d'un essaim dans le creux d'un vieil arbre ; il aperçoit la cire et ne dit mot. Assis pesamment sur le dos de sa lourde monture, il approche de l'arbre et du tronc pourri, se dresse dessus, soutenu par une branche, et cherche avec des yeux avides le miel recélé dans le vieil orme.



III

DEVINETTE



— Il y a pourtant un Boer ici. Le voyez-vous ?

Alors des milliers d'abeilles sortent ensemble de l'arbre, dardent leur aiguillon sur la tête sans cheveux de Silène et défigurent ce dieu. Il tombe lourdement et reçoit les ruades de son âne. Il fallait l'entendre appeler les siens et crier au secours. Les Satyres accourus ne peuvent voir sans rire la figure boursoufflée de leur père qui s'en va boitant, le genou meurtri de sa chute. Bacchus lui-même, en le voyant dans cet état, rit de bon cœur et lui conseilla de s'enduire de boue. Fidèle à cet avis, Silène se barbouilla le visage, et les rires des assistants redoublèrent.

A. WALLÈS.

TOUT SIMPLEMENT

M. Damien. — Un crêpe à votre chapeau, M. Tartempion ! Le malheur s'est-il donc abattu chez vous ?

M. Tartempion. — Pas du tout. C'est simplement parce que je suis veuf.

LE COMMENCEMENT

Le client. — Est-ce assez stupide de me couper ainsi !...

Le barbier. — Que monsieur me pardonne !... Je suis apprenti, et naturellement il faut d'abord que j'apprenne !...

ASSEZ DE MENSONGES

M. Laidret. — Mlle Joliette est-elle à la maison ?

La bonne. — Oui, monsieur. Je viens de lui dire, à l'instant, que je ne voulais plus risquer mon salut éternel en vous disant qu'elle est sortie, tandis qu'elle est ici.

ABSOLUMENT RENSEIGNÉ

Philidor. — Lui ?... mais c'est une immonde crapule.

Justin. — En êtes-vous bien sûr ?

Philidor. — C'est mon meilleur ami !

UN MOYEN SUR

M. Damien. — Oh ! ces mendiants !...

Mme Gatien. — Moi, ils m'importunent peu : quand je leur donne, c'est toujours quelque chose à manger, et je suis sûr de ne jamais les revoir.

MAUVAIS MOYEN

— Je m'ennuie, ma chérie.

— Lis un roman intéressant.

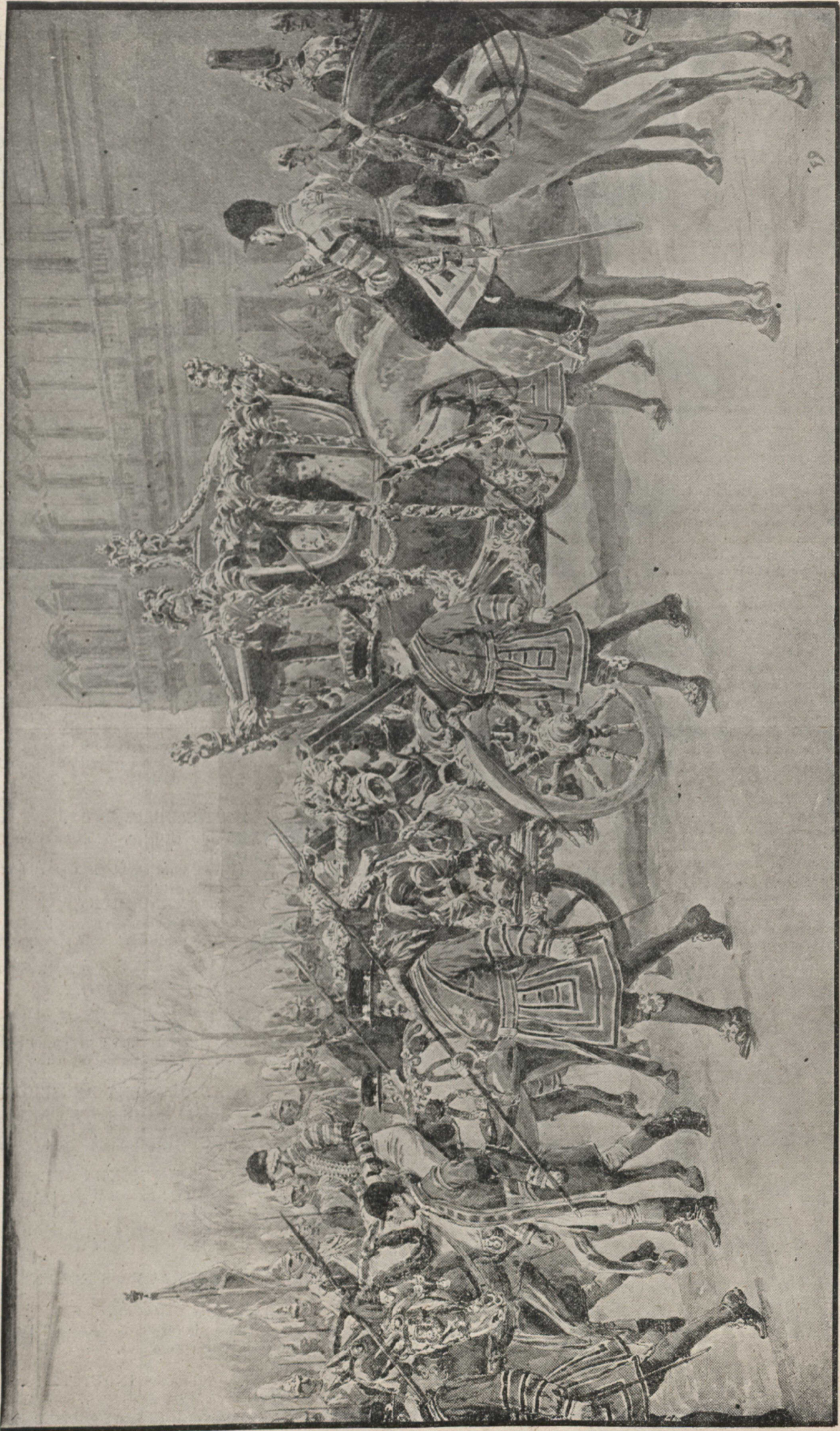
— Oh ! non, je verrais comment la vie pourrait être et je m'ennuierais encore plus.

PAS INQUIÉTÉE

Madame (à la bonne qu'elle trouve plongée dans la lecture d'un roman de dix sous) — Mais, Anna, vous ne pouvez pas lire et avoir soin du bébé en même temps ?

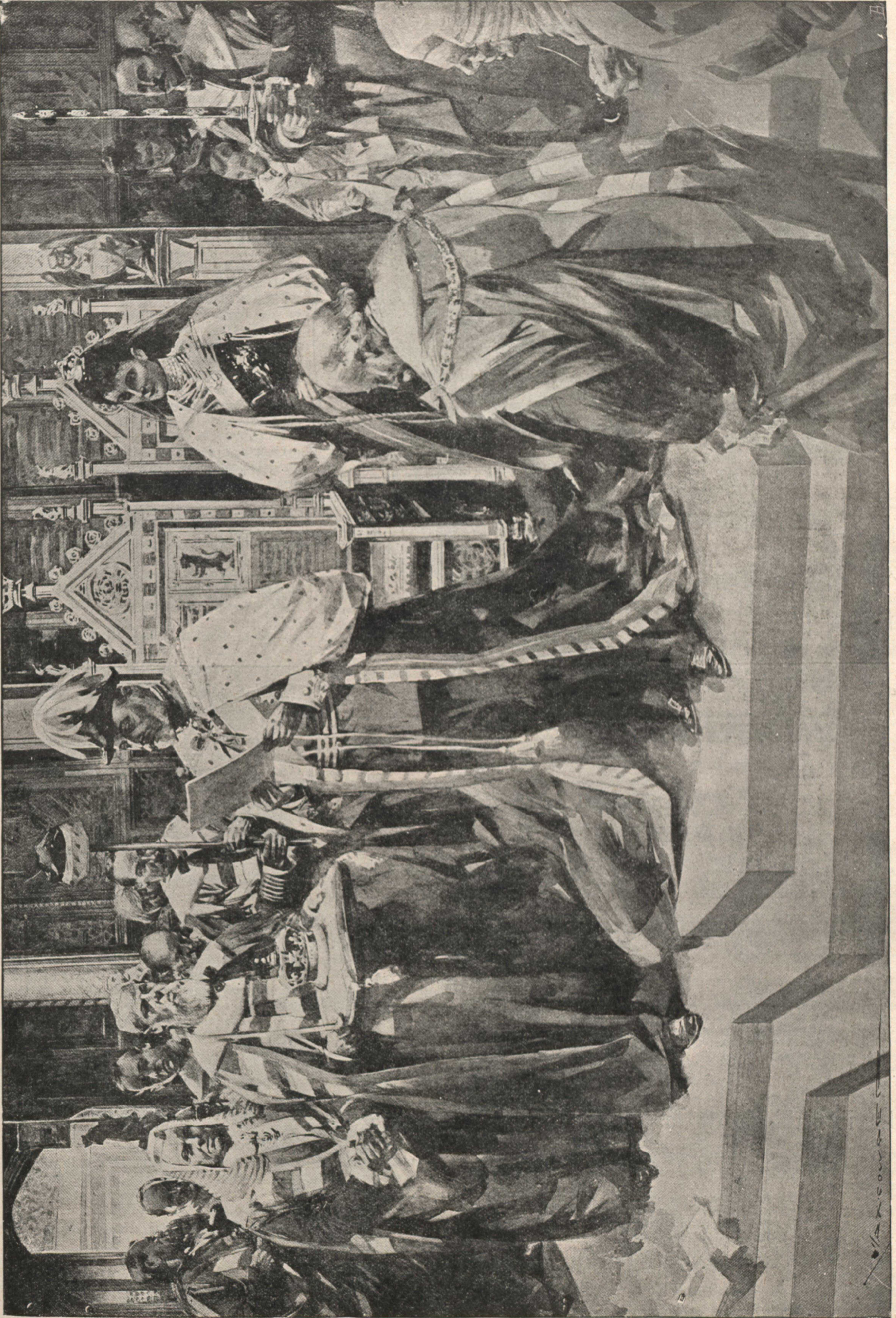
La bonne. — Je vous demande pardon, madame, l'enfant ne me distrait pas du tout.

EN ANGLETERRE



LE ROI EDOUARD VII ET LA REINE ALEXANDRA ALLANT OUVRIR LE PARLEMENT.

EN ANGLETERRE



LE ROI EDOUARD VII LISANT SON DISCOURS AUX PAIRS.

LE MOINDRE MAL



M. A.—Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse ?
 Mlle B.—Merci, monsieur, je suis un peu fatiguée !
 M. A.—Alors, permettez-moi de m'asseoir et de causer pendant la valse.
 Mlle B.—Eh bien, non ! tenez, j'aime autant valser.

FANTAISIE

PRIÈRE AU SOLEIL QU'ON NE VOIT PLUS

Soleil d'hiver, soleil, es-tu devenu chauve ?
 As-tu peur du mistral ? Es-tu dans alité ?
 Ou caché, vieux coquin, dans une sombre alcôve ?
 T'oublierais-tu, soleil, dans quelque volupté ?

Dans notre ciel plus froid, de bleu devenu maure,
 Ne te verra-t-on plus, dis-moi, par charité ?
 Soleil, prends du kola, du thé, de la guimauve,
 Et reviens avec nous pour toute éternité !

Architecte géant, dessine encore ton œil
 Et montre à la tempête un peu de volonté ;
 Fais que devant tes pas, la brume enfin se sauve ;

Souris-nous, bon soleil, qui n'est pas édenté,
 En déroulant du ciel ta chevelure fauve
 Couvre de tes cheveux la soupe et le pâté !

Soleil, il faut sortir de ton manteau de brume.
 Allons, montre ton nez. Pourquoi nous boudes-tu ?
 Balaye l'Infini du geste de ta plume
 Et viens faire à l'aurore un nouvel impromptu.

Bel astre, aurais-tu pris en te couchant un rhume,
 Ou fuirais-tu, soleil, la terrestre vertu ?
 Allons, doux chevalier, mets ton plus beau costume
 Et ne prends pas un air de fétard abattu ?

Tu ne te montres plus, même à moins d'une lieue,
 Va donc te revêtir de ta culotte bleue,
 Réparais à nos yeux, en habit de poète,

Et si tu ne te tiens pas aussi droit qu'un I,
 Nous ne t'en voudrions pas d'avoir trop fait la fête
 Aux auberges du ciel dont le nom est béni !

JEANNOT DE LA CHIFFA.

Le Pot-au-feu de la Veuve Lerude

Il est bien difficile à un prévenu de mendicité, d'apporter à l'audience la preuve matérielle qu'il n'a rien reçu, à moins de s'inspirer du charlatan de la chanson :

En Afrique, à Terre-Neuve,
 J'ai guéri vingt rois en bloc
 Et j'en rapporte pour preuve
 La peau du roi de Maroc.

Et, de fait, la veuve Lerude apporte ce qu'elle a reçu comme preuve qu'elle n'a pas mendié.

Elle proteste donc avec énergie contre la déposition de l'agent qui l'a vue se livrant à la mendicité.

M. LE PRÉSIDENT.—Ne dites pas cela ; votre sommier porte je ne sais combien de condamnations pour ce même délit ; vous êtes une mendicante de profession ; d'ailleurs, l'agent vous a vu recevoir.

LA PRÉVENUE.—Mon président si vous voulez me faire l'honnêteté de

me laisser vous dire trois lignes, que je m'appelle plutôt pas la veuve Lerude, si c'est pas la vérité.

M. LE PRÉSIDENT.—Enfin, le fait est constant.

LA PRÉVENUE.—Mon président, v'là comment c'est arrivé : ayant été à la halle pour acheter quelque chose et n'ayant rien trouvé, je m'en revenais, quand je passe devant une boucherie, dont je connais un garçon qui me connaît, qu'il était devant la boutique et qu'il me dit : attendez mère Lerude... parce que je passais simplement mon chemin, lui ayant simplement dit : bonjour M. Pépin, ça va bien... et toute la petite famille ? Alors qu'il me rappelle donc et que je reviens sur mes pas, preuve que je n'avais rien demandé ; pour lors, qu'il me dit : j'ai là quelque chose pour vous, et il me donne ça.

Ici, la prévenue tire un horrible mouchoir à carreaux plein de tabac ; elle le développe et en tire trois espèces d'os de gigot, dont l'aspect fait s'éloigner d'elle ses voisins de banc.

M. LE PRÉSIDENT.—Otez cela !

LA PRÉVENUE.—Et il me dit : ils sont à moelle, ça vous fera un bon petit pot-au-feu (*rires dans l'auditoire*)—(*se retournant vers les rieurs*), mais ils sont bien frais (*nouveaux rires*).

M. LE PRÉSIDENT.—Et vous promenez cela au Dépôt depuis hier dans votre mouchoir ?

LA PRÉVENUE.—Pour faire un petit pot-au-feu, demain ; voilà, mon président, preuve que je n'ai pas mendié.

Le tribunal la condamne à huit jours de prison.

C'est égal, le pot-au-feu de la veuve Lerude sera un rude pot-au-feu. Heureux les invités qui en prendront leur part.

JULES MOINAUX.

LA CAUSE

Emma.—Oh ! pourquoi l'avoir envoyé par-dessus bord, le pauvre garçon ?...

Maria.—Je ne pouvais pourtant pas, ma chère, épouser un homme qui a le nez cassé !...

Emma.—Et comment s'est-il fait cela, le malheureux ?...

Maria.—C'est moi, un jour, en jouant au tennis...

CEUX QUI AURONT VU TROIS SIÈCLES

Ils sont au moins deux en Italie, si nous en croyons le *Secolo*, de Milan, auquel nous empruntons quelques détails sur ces archi-centenaires.

Le premier est populaire dans toute la ville de Côme où il est connu sous le nom du *Bergamasque*. C'est un beau vieillard, ayant la taille d'un cuirassier, et qui tient un petit commerce de fruits et de polenta dans la Via Cesare Canlo. Il est né en 1793 et semble parfaitement sain d'esprit et de corps, ne se servant de lunettes que depuis quelques années seulement.

L'autre centenaire est de Girgenti. Il vient d'atteindre sa 105^e année. Il a donc vu le XVIII^e siècle et il est entré dans le XX^e en excellente santé. Sajaro — tel est son nom — est marié à une petite vieille, très vive encore — autre phénomène de longévité. Lorsque l'âge lui rendit plus difficile la culture d'un petit bien dont il est propriétaire, Sajaro songea à se constituer une sorte de rente viagère et céda le bien fonds à une personne qu'avait séduite la beauté du pays et sans nul doute aussi... l'âge avancé du propriétaire, auquel une somme rondelette devait être payée chaque année, sa vie durant. Mais le signor qui avait acheté le domaine s'aperçut au bout de quelques années que Sajaro ne voulait pas se résigner à mourir, se lassa de fournir la rente et céda la propriété à une tierce personne qui bien certainement s'est imaginé conclure une excellente affaire. Et Sajaro vit toujours et ne tient nullement à avancer d'une heure, pour le plaisir d'un héritier légal, la fin d'une si belle vie !...

Dernier détail amusant : pour fêter son anniversaire, le dit héritier lui offrit un petit festin, mais le vieux, très méfiant, ne voulut rien manger !

AU MUSÉE DE PEINTURE

Lui.—Tiens, ta chère amie Paulette ! Non contente de se peindre elle-même, il faut qu'elle se fasse peindre par les autres.

EN COUR

Le magistrat.—Prévenu, vous n'avez qu'un droit, celui de vous taire, et si vous n'êtes pas content, la cour vous le retirera.

AVERTISSEMENT

Le colonel Ramollot.—Eh ! vous autres ! Le premier d'entre vous qui se lèvera le dernier, j'le flanque au bloc.

COURRIER FEMININ

Je veux parler aujourd'hui avec vous, chères lectrices, d'un sujet un peu spécial qui m'est proposé par une de nos correspondantes et qui, m'assure-t-elle, doit être intéressant pour beaucoup.

Voici la description de son état, faite par elle-même :

"Quand j'écris une lettre, je le fais avec attention, ce me semble ; mais je ne l'ai pas plus tôt lancée à la poste que je me demande si j'ai bien mis la date, si je n'aurais pas oublié la signature ou si l'adresse est bien exacte et ça me tourmente. Il en est de même si je place quelque chose d'important dans un meuble ou, le soir, si je ferme les portes, il m'est arrivé de revenir trois fois de suite au même endroit pour m'assurer que tout est bien en ordre ou en sûreté.

"Voyez, Madame, combien je me rends la vie désagréable pour cela. Je vous prierai de vouloir bien traiter un sujet de ce genre dans une causerie et d'indiquer un remède à cet état de choses ; vous ne parlerez pas pour moi seule, je connais plusieurs de mes amies qui sont dans le même cas."

Je crois aisément qu'un grand nombre de mes lectrices a ressenti et ressent chaque jour ce malaise, cette inquiétude nerveuse et ce besoin de s'assurer à nouveau que tel acte a été accompli, que telle précaution a été prise.

Cette disposition, lorsqu'elle s'accroît, peut prendre un caractère presque maladif et devenir la source d'une agitation constante pour la personne qui en souffre.

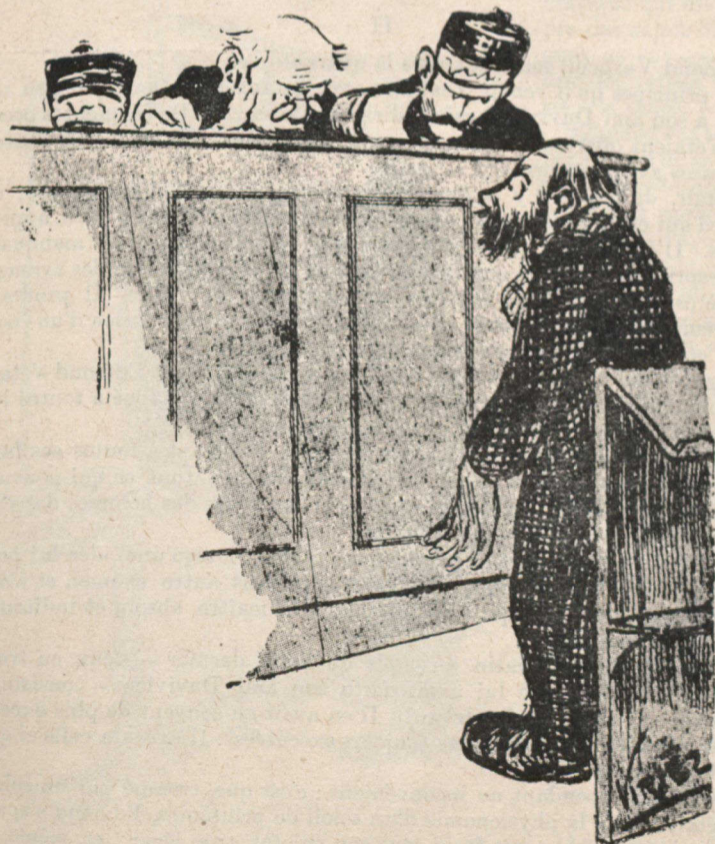
Afin de trouver le traitement radical et souverain, il faut étudier soigneusement les causes du mal et remonter jusqu'à son origine.

Tout d'abord, pourquoi vous défiez-vous de vous-même ? pourquoi, par exemple, votre lettre envoyée, vous vient-il des doutes sur l'exactitude de l'adresse ? La réponse est facile à donner : vous vous défiez de vous parce vous avez de bonnes raisons de le faire, parce que l'expérience vous a prouvé que vous étiez susceptible d'erreurs et d'étourderies. Si vous avez une cuisinière qui n'a jamais manqué un pot-au-feu ou fait tourner une sauce, vous n'aurez nul souci au moment où elle apportera sur la table un de ces plats ; de même, vous n'avez jamais la crainte que le pain soit tourné, parce que votre boulanger l'a toujours réussi ; au contraire, vous redoutez toujours, et à bon droit, que vos bottines neuves vous serrent, que vos gants se fripent, que le bas de votre jupe s'éfrange, parce que ce sont là des accidents qui vous arrivent sans cesse.

C'est pour une même raison que vous manquez de confiance en vous.

Le premier soin que vous devez prendre est celui d'agir avec calme, de n'oublier ni de fermer la porte, ni de dater votre lettre, en sorte que vous n'ayez pas à douter de vous, pas plus que vous ne doutez de votre boulanger.

CRI DU CŒUR



Le juge.—Vos nom et prénom ?

Le prévenu.—Arthur Nicodème Poivrot.

Le président.—Vos qualités ?

Le prévenu.—Des qualités ? J'en ai donc !... Ah ! Votre Honneur, si ma femme vous entendait !

J'ai une amie qui a coutume de dire : "Je ne me souviens pas d'avoir fermé mon armoire avant de sortir, mais je suis sûre de l'avoir fermée ; mon moi animal ne peut y avoir manqué."

C'est une façon originale d'affirmer que de telles habitudes, prises d'abord par réflexion, se sont si bien implantées dans l'être, qu'il accomplit tous ces actes avec la régularité automatique et infaillible de l'instinct.

C'est un état d'âme qui donne beaucoup de sécurité, mais encore faut-il y parvenir.

Ma correspondante, en effet, se plaint d'avoir une inquiétude nerveuse, alors même qu'elle a "bien fermé sa porte," dit-elle ; elle retourne jusqu'à trois fois pour s'en assurer. Là, il y a un autre mal à combattre ; ce n'est plus seulement la juste défiance de soi, fondée sur toutes les étourderies dont on s'est rendu coupable, non ; il s'ajoute une défaillance maladive de l'esprit. Car, enfin, le doute étant permis et excusable, il suffirait d'aller vérifier une seule fois que la porte est fermée pour le changer en une calme certitude, cela est certain.

Quel est donc, alors, ce besoin d'une nouvelle vérification ? En voici la raison : Si vous n'avez pas nettement l'assurance d'avoir fermé votre porte, c'est qu'au moment précis où vous le faisiez, vous manquez de sang-froid ; votre inquiétude nerveuse vous emportait déjà ailleurs et, au lieu de le faire posément, avec calme, de manière à conserver nettement la conscience d'avoir accompli cet acte, vous l'avez fait dans cet état d'agitation qui vous laisse après un souvenir douteux d'où naît le besoin d'une nouvelle vérification.

Je ne prétends pas vous guérir d'un mot et je n'ai pas l'espoir qu'aujourd'hui même, après avoir lu ces lignes, vous serez délivrée de cette maladie et de cette souffrance.

Je vous demande de suivre seulement de point en point le régime que je vous indique et que je résume :

Avant tout, se guérir de son étourderie ; ensuite, lorsqu'on ferme son armoire ou lorsqu'on écrit sa lettre ou pour tout autre acte qui laisse après lui cette inquiétude nerveuse, le faire avec sang-froid, de manière à conserver la perception certaine ; enfin, et j'insiste sur ce point, lorsque, par exemple, vous avez mis le verrou le soir, lorsque vous vous êtes arrêtée un instant, vous disant à vous-même : "C'est fait, j'en suis sûre, je le vois de mes yeux", ne cédez pour rien au monde à la tentation maladive de retourner le vérifier à nouveau, tout est là ; il faut, au lieu de se suggestionner et de se causer une peur imaginaire, se calmer, se posséder assez pour ne pas céder à cette impulsion tourmentée et qui irait en s'accroissant, si on ne la maîtrisait pas.

XXX.

CHACUN UNE PARTIE

Le docteur.—Etes-vous débarrassés de la fièvre, votre femme et vous ?

Lagalette.—Non, docteur, nous sommes encore souffrants tous les deux.

Le docteur.—Avez-vous pris le brandy et la quinine que j'avais ordonnés ?

Lagalette.—Certainement, docteur.

Le docteur.—Alors, la fièvre doit avoir diminué. Je suppose que vous avez pris la médecine en la manière prescrite ?

Lagalette.—Je l'imagine. Le mari et la femme ne font qu'un, n'est-ce pas ? Aussi, j'ai pris le brandy et j'ai donné la quinine à ma vieille.

PAS SI BIEN APRÈS TOUT

La petite Lucie.—Alice doit penser que vous êtes rudement meilleur que ses autres cavaliers.

M. Lamoureux (charmé et rougissant).—Pourquoi, ma chérie ?

La petite Lucie.—Parce qu'elle me laisse toujours au salon quand vous y êtes et, quand les autres y sont, elle ne veut pas me laisser entrer.

BOUT DE CONVERSATION

—Baron, j'ai toujours eu un faible pour vous !

—Sapristi, marquise, vous auriez bien dû me dire ça trente ans plus tôt !

MAUVAISE POSITION

—Quel terrible coup avez-vous donc reçu sur le nez, madame Coupeau ?

—J'vas vous dire. Dans le ménage, c'est moi qui tiens la caisse ; alors quand mon homme veut de l'argent et que je lui résiste il bat monnaie !

DEVINETTE



—Où est l'indiscret ?

IRRÉFUTABLE



—Tu es fiancée avec lui, ne dis pas non. La preuve c'est que, pas plus tard qu'hier soir, je vous ai entendus vous disputer comme si vous étiez déjà mariés.

DES SAGES

*Dans le café maure, — immobiles
Et drapés de grands haillons blancs, —
On voit en passant des Kabyles
Assis ou couchés sur des bancs.*

*Ils vivent, sans quitter la natte
Où leur sagesse les cloua,
D'un peu de kouskous, d'une datte
Et de trois gouttes de cahwa.*

*De lèvres en lèvres circule,
Nourrice du rêve flottant.
Une pipe où le haschisch brûle,
Et qu'un maigre Biskri leur tend.*

*Chacun, tirant une bouffée,
Sent plus d'infini sous son front,
Car la pipe noire est la fée
Du nirvâna vague et profond.*

*Tels, satisfaits de leur partage,
Usent leurs jours ces gens de bien
Qui, sans en penser davantage,
De l'aube au soir ne disent rien.*

*Cette idéale quiétude,
Contemprice de l'accident,
Où n'atteignent que par l'étude
Les pâles fils de l'Occident ;*

*Cette immobile indifférence
Où, parmi de croissants dégoûts,
L'expérience et la souffrance
Mènent les plus forts d'entre nous ;*

*Cette paix divine où nos sages
Ne parviennent que dévastés,
Tous ces gueux aux calmes visages
Du premier coup y sont montés.*

*Et, tandis qu'en proie aux névroses,
Les philosophes de Paris,
Pour trop méditer sur les causes,
Sont laids, ridés et rabougris,*

*Ces loqueteux, — défi suprême, —
Qui semblent sans l'avoir cherché
Tenir le mot du grand problème,
Sont beaux par-dessus le marché !*

JULES LEMAITRE.

Il ne Faut Jurer de Rien

I

—Allons ! encore un homme à la mer ! s'écria Edmond Verneuil avec un long soupir de commisération, après avoir entendu son camarade Louis Duvivier. . . Oh ! pauvre ami ! infortuné Louis ! . . . J'espérais mieux pour toi ! . . .

—Je te remercie infiniment ! répliqua Duvivier. Ton compliment a, du moins, le mérite de n'être pas banal. Je t'annonce mon prochain mariage avec une jeune fille que j'adore, et tu ne trouves à m'offrir que des lamentations !

—Mon ami, je ne sais pas feindre. Je suis franc et sincère toujours. Dans une circonstance aussi douloureuse, les seuls compliments que je

puisse t'adresser sont des compliments de condoléance, et je te les exprime du fond de mon cœur profondément attristé.

—Tu n'es pas flatteur ! . . . Sache donc que celle que j'épouse, Mlle Hélène Des-champs, a tout pour elle ! . . . La beauté . . .

—Tant pis ! . . . Ton cas n'était que dangereux, il devient incurable ; ton malheur, qui me semblait simplement probable, n'est plus douteux . . . Epouser une jolie femme ! . . .

—Elle est riche.

—C'est cela ! . . . Des habitudes de luxe, des goûts de dépense ! . . . Elle te ruinera !

—Sa mère est charmante.

—Ah ! il y a une mère ? . . . Alors, c'est complet ! . . . Plus la moindre espérance !

—Enfin, rabat-joie, malgré tes paradoxes, je compte bien, non-seulement sur ta présence à la noce, mais sur ton concours comme mon témoin ; tu es mon plus vieux et mon meilleur ami.

—Désolé de te refuser, mon cher Louis, mais c'est précisément parce que j'ai pour toi une affection très-vive que je ne consens pas à t'assister dans un cas pareil ; il me semblerait que je fais l'office d'un aide de bourreau !

—Du moins, tu viendras bien à la noce ?

—N'y compte pas !

—Décidément, tu es toujours le même : ennemi du mariage !

—Irréductible !

—Alors, jamais, jamais tu ne te marieras ?

—Je préférerais me loger une balle dans la tête ; en matière de suicide, les moyens expéditifs valent mieux que les lents !

—Tu resteras toujours dans ta solitude ?

—Pardon ! tu devrais dire "dans mon indépendance" ! Une femme, des enfants, une famille ! Que le ciel m'en préserve ! Une femme ! c'est à-dire plus de liberté, l'obligation d'obéir à ses caprices au lieu de suivre les siens propres, sortir quand on désire rester, rester lorsqu'on meurt d'envie de sortir, manger les plats qu'aime Madame au lieu de ceux que l'on préfère, entendre tout le temps parler de colifichets, recevoir des reproches, des récriminations, des soupçons jaloux ! . . . Les enfants ! des êtres qui piaillent quand ils sont petits et s'oublient sur les tapis ou sur votre pantalon neuf, qui lorsqu'ils grandissent cassent et brisent tout, qui mangent votre argent lorsqu'ils deviennent jeunes gens, qu'il faut doter si ce sont des filles ! . . . Non, merci ! comme dit Cyrano . . . Et la belle-mère ! . . . Brrrou ! . . . Je frissonne rien que d'y penser ! . . . Voilà pourquoi, mon bon Louis, je ne me marie pas, et pourquoi je te plains si cordialement de la folie que tu vas faire en n'imitant pas ma prudence !

Et Edouard Verneuil ajouta :

—Voyons, sérieusement, n'est-il pas temps encore de t'arrêter dans cette voie fatale ? . . . Tiens ! l'autre jour en passant sur le Pont-Royal j'ai vu un homme qui allait se jeter dans la Seine ; un sergent de ville l'a retenu par le pan de sa redingote . . . Eh bien ! je m'accroche à la tienne ! . . . Louis, mon petit Louis, mon cher Louis, ne te marie pas !

—Je me marierai le 17 mai prochain.

—Alors, va-t-en au diable . . . ou au mariage : c'est la même chose !

II

Edmond Verneuil marchait vers la quarantaine.

Les principes qu'il venait d'exposer avec autant de chaleur que peu de succès à son ami Duvivier avaient dirigé toute sa vie. De fréquentes occasions s'étaient offertes à lui de renoncer au célibat. Il les avait toutes repoussées avec horreur.

Il était, du moins il y a quelques années, vraiment beau garçon, et aujourd'hui encore les restes de sa première jeunesse étaient fort appréciables. Il était riche, très-répondant dans le bon monde, et ne manquait pas d'esprit. Ces diverses qualités lui avaient attiré d'innombrables avances des mères et beaucoup de sourires encourageants des filles. Il profitait des premières, surtout quand elles se traduisaient sous la forme d'un bon dîner, et ne prenait pas garde aux seconds.

L'âge venant, avances et sourires avaient cessé, ce dont Edmond s'était facilement consolé, en s'enorgueillissant même d'avoir échappé à toutes les embûches que les filles d'Eve lui avaient tendues.

Il vivait seul, tout seul, libre comme l'air, obéissant à toutes ses fantaisies, s'amusant à tout ce qui lui plaisait, évitant tout ce qui pouvait l'ennuyer, et se considérant comme le plus heureux des hommes dans la citadelle d'égoïsme où il s'était enfermé.

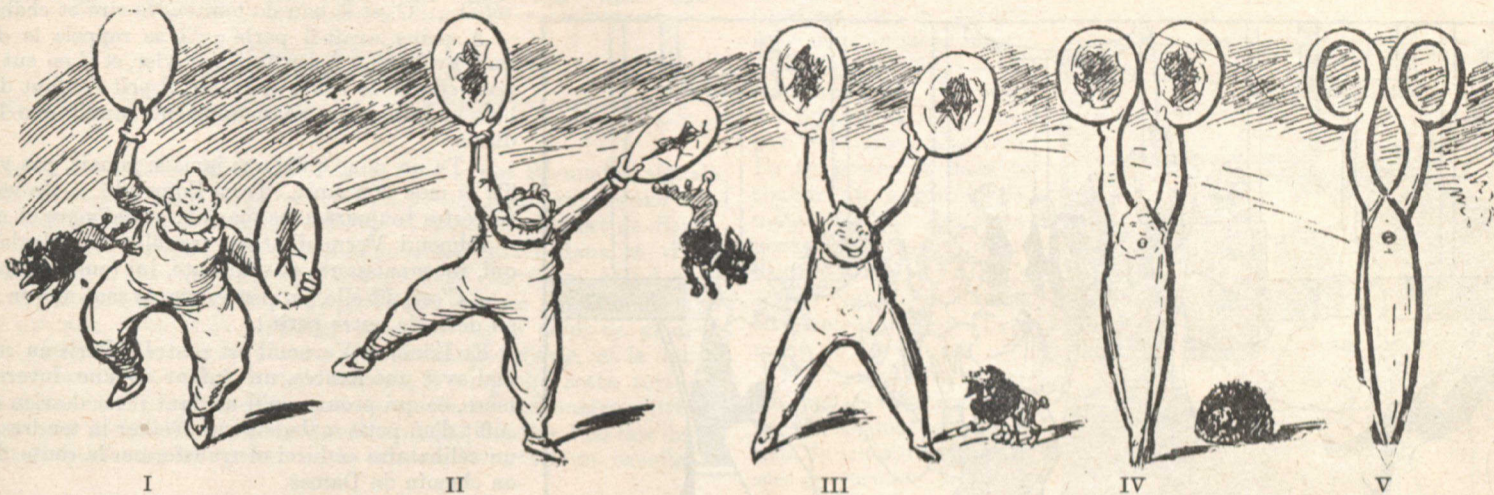
Comme il ne dépendait de personne au monde, lorsqu'une idée lui passait par l'esprit il s'empressait de l'accomplir, sans autre examen et avec la joie intime, qui ne le quittait pas, d'être le maître absolu et indiscuté de toutes ses actions.

L'idée qu'il eut un matin du mois de mars dernier — deux ou trois jours après la visite que lui avait faite son ami Duvivier — consista à aller se promener sur le boulevard. Il en avait eu souvent de plus excentriques ; il les avait néanmoins toujours exécutées. Il exécuta celle-ci qui était fort simple.

Elle offrait cependant un inconvénient : c'est que, trompé par un soleil qui s'était donné la physionomie d'un soleil de printemps, Edmond s'aperçut tout à coup qu'il avait froid sous son paletot trop léger ; et, même, il éternua trois fois.

Au nombre des conséquences inévitables de son genre de vie essentiellement personnel figuraient chez notre héros la crainte d'être malade et un soin excessivement attentif de sa petite santé.

TRANSFORMATION



Cet éternement l'inquiéta et lui ouvrit des perspectives affreuses de rhume de cerveau.

Il entra dans un Café et se fit servir un grog très-chaud, afin de prévenir, s'il en était temps encore, les désastreux effets de ce léger refroidissement.

Tandis qu'il sirotait sa boisson réparatrice, ses yeux tombèrent sur une immense affiche polychrome appendue au mur et représentant une série de vues enchanteresses des bords de la Méditerranée avec cette inscription :

VOYAGES A LA COTE-D'AZUR
Trains rapides pour Cannes, Nice, Monaco
TRAJET EN 17 HEURES

La Côte-d'Azur !... La mer bleue !... Le soleil, un vrai soleil celui-là !... Les fleurs de Nice !... Enfin, le pays où fleurit l'oranger et où il n'y a certainement pas de rhumes de cerveau !...

La décision fut bientôt prise.

Malles et valises furent bouclées le soir même par un domestique bien stylé, et le lendemain matin Edmond Verneuil se prélassait dans un bon compartiment du "rapide" de Nice, après avoir eu soin de marquer toutes les places en éparpillant ses menus colis, avec l'espoir d'être seul pour la route, ce qui eût été le comble du bonheur pour ses goûts de sybarite égoïste.

III

Mais le bonheur complet n'est pas de ce monde :

Celui d'Edmond Verneuil fut troublé par l'arrivée d'un Anglais qui,

flegmatiquement, sans rien demander, avec cet air impassible et auto-ératique qui est le propre des sujets britanniques en voyage, écarta une des valises et s'assit à la place.

Edmond eut tout d'abord envie de se fâcher, mais il réfléchit qu'en somme il serait dans son tort, n'ayant pas droit à tout le compartiment pour lui seul.

Il ne dit donc rien, se contentant de grogner en dedans.

Du reste, l'intrusion de l'insulaire n'était que le début de ses malheurs ; peu après, le compartiment fut envahi par une dame âgée, à la figure très-douce, une autre plus jeune, avec des cheveux blonds et des yeux bleus, et un garçonnet de cinq à six ans, au visage émacié, pâle et alangui, dont les paupières étaient cernées d'un large cercle de bistre.

Les deux femmes étendirent l'enfant sur la banquettes en face d'Edmond, lui placèrent un oreiller sous la

tête et l'enveloppèrent de couvertures avec cette délicatesse de soins que les mères seules connaissent.

—Joli voyage que celui que je vais faire ! grommela Verneuil... Un Anglais et un enfant malade !... Un vrai guignon !

Il descendit, passa en revue les compartiments voisins, n'en trouva pas un qui ne fût bondé de voyageurs et s'en revint reprendre sa place de fort méchante humeur.

Sitôt qu'on fut parti, la jeune femme, d'une voix très-douce, le pria de fermer la glace de la portière qui laissait venir trop d'air sur la tête de son enfant.

Edmond s'exécuta en homme bien élevé.

Aussitôt, l'Anglais se leva et ouvrit la glace de son côté. Edmond vit les deux femmes qui jetaient sur cette nouvelle ouverture un regard inquiet. Beaucoup moins pour leur être agréable que pour ennuyer l'Anglais, il traversa le compartiment et alla fermer la vitre.

L'Anglais la rouvrit.

Edmond alla la refermer.

—Monsieur, dit-il en même temps, nous ne sommes pas ici chez les Boers, dans un camp anglais. Nous sommes en France, où l'on a l'habitude d'être poli pour les femmes et les enfants. Vous voyez que celui-ci est malade et que sa mère désire qu'il ne reçoive pas d'air. Je vous prie donc de laisser cette glace fermée.

Ces paroles furent dites d'un ton très-ferme qui produisit son effet : l'Anglais ne bougea plus, se bornant à ouvrir des yeux très-étonnés de ce qu'un Français lui donnât une leçon.

Les deux femmes regardèrent Edmond avec reconnaissance et lui dirent un : " Merci, monsieur ! " où perçait une pointe d'émotion.

Edmond se rassit avec une impression étrange, qu'il ne connaissait que fort rarement : la satisfaction d'avoir rendu un service à quelqu'un.

Il reprit son coin et, pour passer le temps, se mit à regarder le malade qui s'était paisiblement endormi : c'était un enfant charmant, aux traits fins et délicats, au front pur sous de longues boucles blondes comme les cheveux de sa mère, et à qui sa morbidesse même donnait une grâce de plus.

De temps en temps, même pendant son sommeil, une petite toux sèche lui secouait la poitrine ; chaque fois, les femmes le regardaient avec un visage angoissé. Une des couvertures glissa et tomba, Edmond se leva avec empressement et la remplaça sur l'enfant, qu'il borda soigneusement.

Il reçut des deux femmes un second : " Merci ! " très-doux.

A Dijon il alla au buffet et revint avec un gros sac de sucre d'orge qu'il demanda à la mère la permission d'offrir à l'enfant.

Celui-ci eut un pâle sourire. Ses joues se rosèrent. Ses yeux se fixèrent sur Edmond avec cette profondeur qu'ont les yeux des enfants et qui semblent cacher tout un monde de pensées.

Cet incident ouvrit la porte à des relations plus intimes entre les compagnons de route. La santé de l'enfant fut naturellement le sujet de l'entretien. Edmond sut ainsi que le pauvre petit, orphelin depuis trois ans, était atteint depuis quelques mois d'une bronchite dont tous les soins de la mère et de la grand-mère ne parvenaient pas à le guérir. Elles craignaient pour sa poitrine et l'emmenaient passer l'hiver à Nice.

—A Nice ! exclama Verneuil, étonné de se sentir joyeux de cette coïncidence ; j'y vais aussi !

Et comme on entra en garde de Lyon, il alla à la bibliothèque d'où il rapporta toute une collection de livres d'images qu'il se mit lui-même à feuilleter devant l'enfant.

Celui-ci, enchanté, reprenait des couleurs ; deux ou trois fois, même, il eut un bon rire.

Il s'interrompit de sa contemplation, et ayant longuement dévisagé Edmond, il dit tout-à-coup :

—Tu es très-gentil, monsieur, et je t'aime bien !... Ça me ferait plaisir si tu voulais m'embrasser !

Edmond, layant embrassé, s'aperçut qu'il avait l'œil humide ; il éprouvait une émotion singulière.

L'enfant lui avait pris la main ; mais la fatigue le saisit soudain, et il se rendormit, toujours en tenant la main de Verneuil, qui ne la retira pas de peur de le réveiller.

UN PAR AN



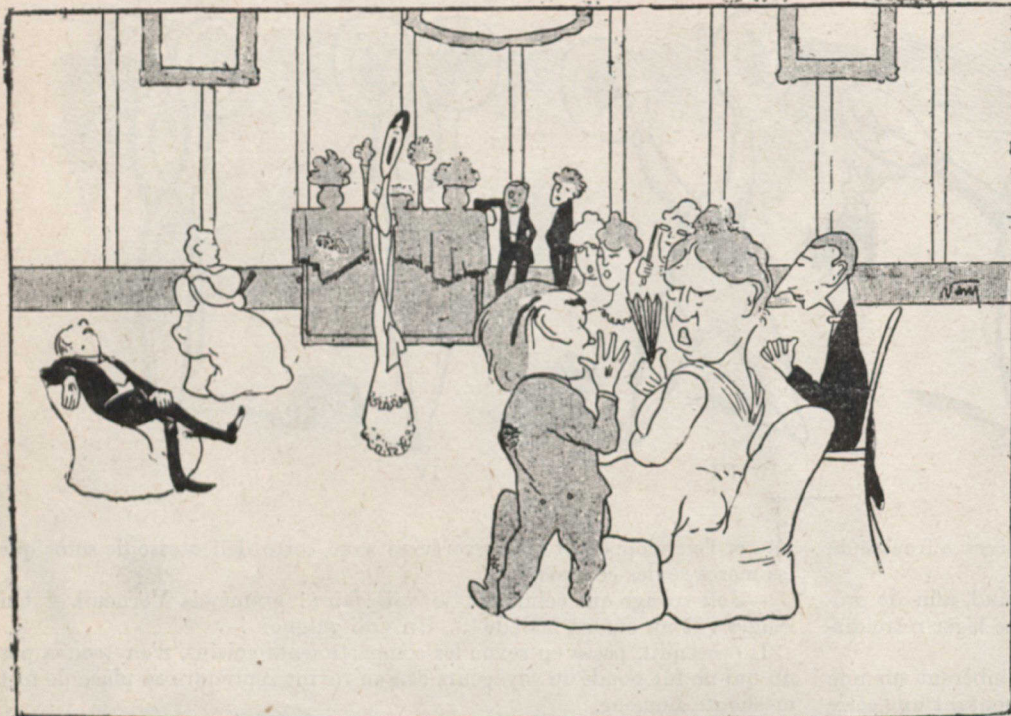
Trampinel. — Donnez-moi un cachet de bain.
La dame. — Vous devriez en prendre une douzaine, ça vous reviendrait meilleur marché.
Trampinel. — Mais pouvez-vous m'assurer que je vivrai douze ans ?

NETTOIE HABITS, SATINS, etc.

LE REVIVA : Nettoie les Vieux Habits, les Laines, les Soies, les Satins, etc., leur rend leur couleur primitive et les font reparaitre comme neufs. Prix : 10 cents par paquet.

Rowell & Bury,
85 RUE ST-JACQUES
MONTREAL, QUE.

UNE GAFFE



Mme Poirot.—Eh bien, cher ami, comment trouvez-vous la voix de cette jeune fille ?
M. Justin.—Entre nous, Madame, elle chante comme un pied !
Mme Poirot.—C'est ma fille, monsieur !!!

AUX POÈTES

Maintenant, poètes, courage !
Viendra la victoire à son tour !
Semeurs, moissonneurs, à l'ouvrage !
Bons archers, montez sur la tour !
Penseurs, artistes, sans relâche,
Que chacun remplisse sa tâche :
Prodiguez vos jeunes ardeurs ;
Prenez les chefs-d'œuvre sublimes,
Prenez les flambeaux sur les cimes
Pour éclairer les profondeurs !

Les grandes foules, remuées
Par le souffle de l'art puissant,
Reconnaissent dans les nuées
Le fier poète qui descend.
Elles disent : voici le sage,
Celui qui porte le message
Et le Verbe de l'infini.
Celui qui vient d'où sont les aigles
Et qui donne à l'homme pour règles
L'idéal toujours rajeuni !

La foule a raison. Elle juge,
Par un vif et secret instinct,
Que l'art est pour elle un refuge
Contre tout malheur qui l'atteint.
Elle se sent forte et guidée,
Par la puissance de l'idée,
Vers de plus vastes régions :
Et, quand elle a reçu la flamme
Qui d'en haut lui tombe dans l'âme,
Il reste en sa main des rayons !

Ne perdons pas une heure ! En marche !
Sans nous plaindre, sans nous lasser !
Sauvons le temple, sauvons l'arche :
La colombe vient de passer !
Le niveau des flots noirs s'abaisse,
L'ombre là-bas est moins épaisse,
Voilà l'Orient plus vermeil.
La montagne rit à la plaine,
L'immensité, d'amour est pleine :
Lève-toi, lève-toi, soleil !

Voilà l'espoir, la délivrance,
Le saint progrès qu'il faut bénir.
Faisons cela ! c'est pour la France,
Pour sa gloire et son avenir.
Pour la grande et douce patrie,
Travaillons d'une âme attendrie ;
Pour elle, joyeux et vainqueurs,
Donnons, chassant les craintes vaines,
Le sang le plus chaud de nos veines,
Le sang le plus pur de nos cœurs !

H. DE BORNIER.

(Suite de la page 11)

A Marseille seulement il le quitta, à l'aube, pour aller lui chercher une tasse de lait bien chaud, qu'il apporta lui-même et lui fit boire à petites gouttes.

—Dis, monsieur ! fit l'enfant... Quand nous serons arrivés au pays où nous allons, tu resteras avec nous, n'est-ce pas ?.. Je ne veux pas que tu t'en ailles !

La mère et la grand'mère ne dirent rien, mais leurs yeux supplèrent ; l'enfant avait l'air si heureux !..

C'est pourquoi Edmond, qui avait l'habitude de descendre dans un hôtel, lui fut infidèle et s'installa près de son petit ami, que chaque jour, du matin au soir, il comblait de gâteries.

Il trouva à Nice la vie très-douce ; jamais il ne s'y était autant plu.

Pourtant, il n'allait ni au Casino, ni au théâtre, ni dans aucun lieu de plaisir ; il passait sa journée au bord de la mer, au bon soleil, tenant compagnie à l'enfant malade.

IV

Malade ? Non, il ne l'était plus. Il reprenait à vue d'œil sous les chaudes effluves de l'air embaumé de la Côte-d'Azur. Avec la santé, les forces revenaient ; avec les forces, le besoin de mouvement, les ardeurs de la vie infantine, le goût aussi du tapage !

—Ne fais donc pas tant de bruit ! dit un jour sa mère.

—Laissez donc, chère madame, répartit vivement Edmond, il faut bien

qu'il s'amuse !.. Joue, mon mignon, casse-nous la tête !.. C'est si bon de t'entendre rire et chanter ?..

A peine avait-il parlé qu'il se rappela le discours qu'il avait tenu à son ami Duvivier, et il en eut honte ; pour effacer ce vilain souvenir, il prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa passionnément, tandis que le petit disait :

—Tu ne nous quitteras jamais, jamais, pas vrai ?.. Tu es mon bon ami... l'ami Edmond !.. Je veux que tu restes toujours avec maman, grand'mère et moi !

Edmond Verneuil, très-troublé, regarda la mère, qui, reconnaissante et souriante, lui tendit la main :

—C'est, dit-elle, un peu rouge, le seul moyen d'obéir au désir de notre petit !

Et Edmond Verneuil est rentré à Paris au mois de mai avec une fiancée, un enfant et une future belle-mère, ce qui prouve qu'il ne faut jurer de rien et qu'il suffit d'un petit malade pour éveiller la tendresse chez un célibataire endurci et transformer la route de Nice en chemin de Damas.

Edmond Verneuil, comme il l'avait annoncé, n'ira pas à la noce de son ami Duvivier.

Mais la raison, c'est que la sienne a lieu le même jour.

S. BOUCHERIT.

PETITE VÉRITÉ

Les hommes sont comme les volailles ; on les plume plus facilement, quand ils sont tout chauds.

PAUVRE CAROLINE !

Le père.—Ainsi, vous voulez obtenir mon consentement à votre mariage avec ma fille cadette, Caroline ?

Le prétendant.—Oui, monsieur, c'est mon intention.

Le père.—Très bien. Mais j'ai une autre fille plus âgée, Emélie, et j'ai décidé que l'homme qui ne voudrait pas de l'aînée, n'aurait pas Caroline, non plus.

ENTRE CONJOINTS

Monsieur.—Alexandre Dumas dit que toute chose inutile est dangereuse. Qu'en penses-tu, ma chère ?

Madame.—Je pense que c'était un vieux fou qui ne savait pas ce qu'il disait. Tu n'es pas dangereux le moins du monde, toi, n'est-ce pas ?

METTEZ-Y DES FORMES

Le cannibale.—Allons ! c'est à vous, le vieux ! Vous allez être bouffé dans une minute.

Le professeur (très digne).—Bouffé ! Quel langage, mon ami ! Dites au moins " mangé ", je vous en conjure !..

ODOR SUI GENERIS

Crignasse.—Oui, monsieur, je suis poète.

L'étranger.—Oh ! voyez-vous, je ne sais pourquoi, mais je le sentais !..

UNE AFFAIRE SURE

Lui.—Je vais prendre mon parapluie neuf, je crois qu'il va pleuvoir.

Elle.—Mais je l'ai prêté hier soir à Monsieur Taupin quand il pleuvait si fort.

Lui.—Tu le lui as prêté ? Mais nous ne le reverrons jamais.

Elle.—Pourquoi cela ?

Lui.—Parce que c'était son parapluie.

TOUTE LA FAMILLE

Bobineau.—J'ai appris que tu te mariais.

Robineau.—Oui.

Bobineau.—Et qui épouses-tu ?

Robineau.—Alice Durapiat, sa mère, le mari de sa mère et deux tantes non mariées.

LA RÉPONSE

L'orateur.—Sommes-nous des hommes libres ou des esclaves ? Je vous le demande ?

Une voix dans la foule.—La plupart d'entre nous, nous sommes mariés.

DÉMONSTRATION



Vieuxloup.—Sais-tu compter, ma petite fille ?

Jeannotte.—Oh ! oui, m'sieur ! Tiens... un, deux, trois, t'as trois dents !

MOSAÏQUE

Une jeune naturaliste, Miss Victoria Hayward, des Bermudes, signale le fait suivant à une revue anglaise : " Mon père prit en juin dernier une tortue pesant 34 kilos. Il la plaça dans un vivier, dans le port de Saint-George. En août, il constata que quelqu'un avait enlevé dans ce vivier une barre de fer d'une vingtaine de kilos et avait percé un grand trou dans le dos de la tortue. Celle-ci ne paraissait blessée que depuis une semaine environ. Elle était faible et semblait sur le point de mourir. Mon père songea d'abord à l'achever ; puis il changea d'avis, et la remit dans le port en liberté. Or, à la fin d'octobre, il a repêché cette tortue à l'endroit même où il l'avait prise la première fois, à 6 kilomètres environ de la terre, sur des récifs qui se trouvent au nord des îles. Le dos de la tortue était parfaitement guéri, et la bête se trouvait en excellente santé."

Tous les naturalistes savent bien, d'ailleurs, que la tortue est beaucoup moins bête qu'elle n'en a l'air.

* * *

Le duel est une question qui a toujours fait couler plus d'encre que de sang, écrit le chroniqueur du *Journal Illustré*.

Mais quand le sang coule et surtout quand il y a mort d'homme la justice intervient d'une façon forcément anodine, et les témoins, mis sur la sellette bien malgré eux, regrettent de se voir en pareille posture.

De toutes les mesures préconisées jusqu'ici contre le duel, aucune n'était efficace, parce que le rôle des témoins n'était pas suffisamment visé...

Je crois qu'on parviendrait à enrayer la coutume du duel si l'on rendait ce genre de sport excessivement périlleux pour les témoins, et même pour les médecins qui assistent les combattants de leur science.

Voici, par exemple, ce que l'on pourrait tenter... Les témoins feraient à leur client un rempart de leur corps, en vertu de la théorie diplomatique de l'Etat-Tampon.

Si la rencontre ne donnait aucun résultat, on lancerait l'un contre l'autre les Esculapes qui essaieraient de se pratiquer, l'un à l'autre, une dangereuse opération.

Après l'échange sans résultat de deux laparatomies, par exemple, les clients de ces messieurs déclareraient que l'honneur est satisfait, et ils se reconcilieraient sur les abdomens ouverts de leurs médecins respectifs...

Au pistolet chaque duelliste aurait le droit de tirer sur une personne de l'honorable assistance... à son choix. Celui qui aurait fait mouche le plus de fois serait proclamé vainqueur.

Ce système, avec les progrès croissants de l'américanisme, aurait des chances pour s'acclimater chez nous.

Il a l'avantage d'être assez hygiénique, tout au moins pour les duellistes.

Car si les duels américains sont terribles, c'est plutôt pour les personnes qui y assistent... involontairement.

Les journaux américains relatent ce simple fait-divers qui s'est passé, l'autre jour, dans la patrie de Washington.

Deux citoyens qui s'en voulaient à mort — la mort des autres, apparemment — se rencontrèrent dans le *Trans-Pacific Railway*.

Qu'il y eût des transes à propos de cette rencontre, c'est évident, quant

DEVINETTE



—Où est le garde-champêtre ?

VOUS VOYEZ BIEN !



Mlle Miouic. — Est-il vrai, docteur, que les œufs favorisent l'émission des sons ?
Le spécialiste. — Certainement, Madame, voyez les poules, dès qu'elles ont pondu elles se mettent à chanter !

à ce qui est du caractère pacifique de la susdite rencontre, on va en juger :

En s'apercevant, ils commencèrent par s'adresser des injures, et ils finirent par tirer leurs revolvers. Ils se postèrent dans le couloir du wagon et là, malgré les cris des voyageurs, firent feu l'un sur l'autre. Chacun y alla de ses six balles ; aucun des adversaires, heureusement, ne fut touché.

Il n'en a pas été de même pour les voyageurs. Six personnes, dont le conducteur du train, furent blessées gravement. Le reste n'avait échappé au carnage qu'en cherchant un abri sous les banquettes.

Avec les tramways meurtriers dont nous jouissons actuellement dans Paris, on pourrait simplifier ce duel à l'américaine, et supprimer, notamment, les revolvers...

Un des voyageurs... non ! je veux dire un des combattants... monterait sur le tramway à traction mécanique *Montrouge-Gare de l'Est*. L'autre prendrait une ligne croisant celle-ci, par exemple, *Porte d'Ivry-les-Halles*...

L'honneur ne tardera pas à être satisfait, à l'intersection... d'où les ambulances urbaines emporteront nos deux voyageurs duellistes, plus un tas de non-combattants restés avec eux sur le carreau.

En effet, quand on voit tant de collisions de tramways on se demande si on n'a pas affaire à des rencontres... d'honneur de mécaniciens qui s'en veulent et qui, bravement, vident leur querelle en lavant leurs affronts dans notre sang innocent !

* * *

Un journal a eu la curiosité de rechercher tous les remèdes préconisés jusqu'ici contre cet affreux mal : le mal de mer, qui nous abat moralement plus encore que physiquement. Il en a trouvé 28 ! En voici la liste :

1° Se purger avant le départ ; 2° Bien dîner avant de s'embarquer ; 3° Se promener sur le port ; 4° Rester dans sa cabine ; 5° Se tenir couché, avec sa valise sur l'estomac ; 6° Prendre du rhum ; 7° Prendre de l'eau de mélisse ; 8° Prendre de l'antipyrine ; 9° Boire tous les matins un verre d'eau de mer ; 10° Bien manger ; 11° Manger très peu ; 12° Porter une large ceinture de flanelle ; 13° Tenir les yeux fixés au loin sur l'eau ; 14° Ne pas regarder la mer ; 15° Avoir sur l'estomac un petit sachet rempli de sel marin ; 16° Prendre tous les matins un verre de cognac ; 17° Prendre du kirsch ; 18° Suivre le balancement du bateau, soit en marchant, soit assis ; 19° Se tenir le plus possible au centre du bateau ; 20° Conserver dans la bouche une petite pierre ; 21° Être gai, chasser la mélancolie ; 22° Eviter de lire, d'écrire, de se livrer à des occupations sérieuses ; 23° Se livrer à des études sérieuses, attachantes ; 24° Fumer ; 25° Se frotter l'estomac avec du collodion ; 26° Boire de l'eau de citron ; 27° Tenir un citron à la main pendant toute la traversée ; 28° ne rien faire pour se préserver du mal de mer !!!

Le journal en a oublié un, le seul efficace : 29° Ne voyager qu'en chemin de fer.

OMNIBUS.

LE TARIF

Taupin. — Je commence à devenir passablement chauve, n'est-ce pas ? Vous devriez me couper les cheveux à moitié prix, maintenant.

Le coiffeur. — Oh ! non, monsieur, nous chargeons double prix quand il nous faut courir après les cheveux.

PAS DE POÉSIE

Lui. — Vous êtes vraiment un rayon de soleil dans la maison.

Elle (très pratique). — Oh ! ne me dites pas cela, je vous en prie.

Lui. — Mais pourquoi ?

Elle. — Parce qu'un rayon de soleil montre la poussière qu'il y a dans la maison, sans rien faire pour la faire disparaître.

Un imbécile est un méchant l'arme au bras.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ
AUX
ENFANTS

SIROP
DU
D'CODERRE

PILULES
DE
Noix Longues
Composées
De McGALE

POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
biliées,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

SUITES D'UN RHUME

soit de cerveau, soit de la poitrine, soit le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau.

KOLDSTOP

est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures.

Prix, 25 cts.



KOLDSTOP : 25 cts la boîte par la poste, de la "Kold-stop Chemical, Montréal."

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT

Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

GAGNEZ !

Cette magnifique Bague, faite en Or, ornée de 3 saphirs brillants, en vendant seulement 10 sets d'Épingles Fantaisie Parisiennes à 10c. les 10. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons cette magnifique Bague soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours. La Cie. Dominion Novelty, Boîte 1008 Toronto.



GRATIS
OR SOLID

Bague ornée d'une **reel** **tourquoise** ou **grenat** et **2 perles** vraies orientales, toutes de bonne grandeur donnée en vendant seulement 15 Jolies épingles à ceintures fines en or et argent à 10c. chacune. Ces belles épingles viennent directement de Paris où elles ont de grande vogue à présent. Écrivez pour les épingles. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons tous frais payés dans un beau étui, cette bague d'or solid ornée de **reels pierres**. Best Co., Boîte 683 Toronto.

STUPÉFIANT

Quelque fantaisie que nous mettions dans nos affiches électorales, jamais nous n'en mettrons autant que les Anglais.

M. Rankin, candidat à la Chambre des communes pour le collège de Norquay, a fait placarder l'avis suivant :

Sportsman actif et entreprenant, M. Rankin a eu le nez brisé dans un assaut de boxe; un doigt au polo; une jambe au football. Après avoir quitté Oxford, M. Rankin voyagea. Il a tiré le bouquelin, la chèvre blanche, l'ours gris dans les montagnes Rocheuses, et, encerclant le monde. "il fut grièvement mordu par les sangsues en chassant le bison dans la Malaisie" !!!

**

PROCÉDÉ POUR CONSERVER
LES CITRONS

Les citrons se gâtent dès qu'ils sont atteints par l'humidité. Pour y obvier, faire sécher au feu du sable fin. Quand il est froid, en mettre une couche au fond d'une caisse propre et sèche; envelopper d'un papier chaque citron, le poser à mesure, le côté de la queue tourné en bas, sur la couche de sable, de manière que les fruits ne se touchent pas. Sur ce premier lit de citrons, mettre une nouvelle couche de sable 4 à 5 centimètres d'épaisseur; puis continuer le placement de la même manière.

**

Charitables propos sur une visiteuse qui vient de sortir :

— Quel singulier chapeau elle a !
— Et puis cette façon de le mettre sur les yeux... Il lui cache la moitié de la figure.
— Oh ! on en voit toujours assez !

**

Propos de femmes :

— N'est-ce pas Mme de B... votre amie, qui était placée à côté de vous, dimanche, à la Madeleine ?
— Oui, c'était elle.
— Sa robe est bien mal faite.
— Horriblement... mais si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.

**

PAGES D'ALBUM

— Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut tout cultiver, jusqu'à la vanité des sots.

— La timidité n'est souvent que le trouble des intentions impuissantes.

— La douceur est le caractère du sage.

— L'espérance crédule nous attache à la vie, en nous montrant chaque jour le lendemain plus heureux.

— Plus on est appréciée, plus on a d'esprit, plus on est admirée, plus on est belle.

— Minauder, c'est se souligner.

**

UN EXAMEN A L'ÉCOLE DE DROIT

— Admettons le cas, monsieur, où vous auriez des droits éventuels sur une importante succession. Que feriez-vous, en règle générale, avant de la recueillir ?
— Des dettes.

**

Le bonheur le plus ardemment désiré, quand il est obtenu, effraie l'âme par son insuffisance; notre cœur est semblable au Tonneau des Danaïdes.

SUS A L'ENNEMI

Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-les dès le principe avec le **Baume Rhumal**.

25

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

Deux Années de Souffrances

GRANDES DOULEURS DANS LE
CÔTE—TRAITEMENTS INUTILES

Madame Fecteau,

De Saint-Nicolas,

ECHAPPE A LA MORT PAR L'INFLUENCE DES

Pilules Cardinales

DU DR ED. MORIN

Madame Fecteau, de St-Nicolas, souffrait de douleurs dans le côté.

Quelle était la cause de ce mal ? d'où provenait-il ?

Madame Fecteau consulta le médecin qui lui fit suivre plusieurs traitements sans aucuns bons résultats. Son mal était devenu intolérable et il fallait absolument essayer d'autres remèdes. Les "Pilules Cardinales" du Dr Ed. Morin lui furent proposées par une amie qui avait toute sa confiance dans cette incomparable médecine. Son conseil fut pris en considération et mis en pratique.

Cet incomparable produit scientifique eut d'admirables résultats dans le cas de Madame Fecteau. Elle prit régulièrement ce magnifique remède qui la calma d'abord, fit disparaître insensiblement toutes ses douleurs de côté et fortifia ses organes digestifs.

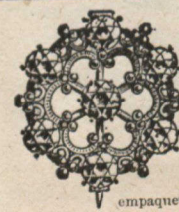
Madame Fecteau recommande avec force ce Tonique sans pareil.

Se vend dans tout le Dominion. Partout connu et acclamé.



MONTRE EN OR GRATIS

Et un **Magnifique Prix** donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un cent pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de **Beaux Prix**. **LA CIE. ART SUPPLY**, Boîte 1010 Toronto.



MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!

Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remonter et régulateur, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes à 10c. chaque. Ces Épinglettes sont très belles, fines en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez-les parmi vos amies, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. **La Cie. Toronto Premium**, Boîte 1008 Toronto.



Avant. Après. Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
 Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

GAGNEZ CETTE MONTRE.
 En vendant seulement qu'un 2 doz. de magnifiques Photos graphiques de Sa Majesté la Reine Victoria à 10c. chaque. Ces Photos sont finies d'une manière artistique. Tout le monde désire avoir un bon Portrait de Sa Majesté. Ceci rend nos portraits faciles à vendre. Écrivez-nous et nous vous expédierons, franco, cette Magnifique Montre en Nickel Poli avec bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, et pourvue d'un vrai mouvement Américain Lever. Elle tient bien le temps, et avec soin elle durera dix ans. Écrivez dès aujourd'hui. **Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Can.**

GRATIS PARFUM LAMPE
 Avec un abat-jour en cuivre et bol en verre rempli avec parfum liquide le plus choi. donne en vendant seulement 12 gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes dans toutes couleurs. Écrivez pour les graines. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons Louis frais payés la jolie lampe de chambre. Serez-vous le parfum, puis remplissez-la avec huile, et vous avez une jolie lampe de chambre. **PRIZE SEED CO., Boite 699, TORONTO.**

GRATIS
 Ce magnifique canif à quatre lames, avec manche en perle, aux personnes qui vendront seulement six Epingles Fer à Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent, et votre canif vous sera envoyé franco immédiatement. **La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto, Can.**

GRATIS
 Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, sous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. **The Lever Button Co., Boite 1002 Toronto, Can.**

Travail a la Maison

Teindre à la maison devient un travail agréable avec le Savon Maypole, parce qu'en l'employant n'y a ni gâchis ni trouble — il produit une couleur brillante, fixe, égale — il est d'un emploi facile, rapide, sûr, sans danger — il lave et teint d'un seul coup.
 Si vous ne pouvez l'avoir de votre fournisseur, envoyez directement par la poste 10 cts aux Agents Canadiens (15 cts pour le noir), spécifiant la couleur que vous désirez, et vous recevrez par le retour de la malle un morceau de savon, ainsi qu'une utile brochure sur la manière de teindre avec succès à la maison.

Arthur P. Tippet & Cie, Agents,
 8 Place Royale, Montréal.

Savon Maypole

Teindre à la maison devient un travail agréable avec le Savon Maypole, parce qu'en l'employant n'y a ni gâchis ni trouble — il produit une couleur brillante, fixe, égale — il est d'un emploi facile, rapide, sûr, sans danger — il lave et teint d'un seul coup.
 Si vous ne pouvez l'avoir de votre fournisseur, envoyez directement par la poste 10 cts aux Agents Canadiens (15 cts pour le noir), spécifiant la couleur que vous désirez, et vous recevrez par le retour de la malle un morceau de savon, ainsi qu'une utile brochure sur la manière de teindre avec succès à la maison.

Arthur P. Tippet & Cie, Agents,
 8 Place Royale, Montréal.

HUM!



Mlle Vieuxtemps.—Voyez donc, docteur, jusqu'aux cartes qui me prédisent l'éternelle jeunesse...!

Employez-vous une Veilleuse ?

La petite veilleuse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandeliers pendant quarante heures, coûtant un centim et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 RUE ST-LAURENT.

GRATIS.
 Nous donnerons cette magnifique Bague finie en Or, ornée de 3 beaux brillants, aux personnes qui vendront seulement que 10 Médallions en Parfums à 10c. chaque. Ce Parfums est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de de Jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum durable. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons le Parfum. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons cette magnifique Bague soigneusement emballée dans une caisse doublée en velours.
La Cie. Perfume, Boite 1009 Toronto, Can.

FOURRURE GRATIS
 Gagner un joli tour de cou en vendant seulement 2 douzaines de gros beaux paquets de délicieux parfum en Hélotrope, Violette et Rose à 10c. chacun. Ce parfum est en paquets portant de jolis dessins de fleurs et feuilles dans toutes les couleurs délicates et variées de la nature et est si odoriférant et durable qu'un seul paquet placé dans une boîte à mouchoirs ou un tiroir de bureau en parfumeria ou le contenu pendant des années. Ce magnifique tour de cou est fait de beaux choisis imitant parfaitement la plus belle Martre. Il a 29 pouces de longueur, une véritable tôle et queue et complète d'une manière confortable et fashionable une toilette d'hiver. Écrivez pour le parfum, vendez-le, renvoyez l'argent, et nous enverrons ce joli tour de cou tout frais payés. **THE ROSE PERFUME CO., Boite 652 Toronto.**

OR SOLIDE
 Nous donnerons cette magnifique Bague en Or Solide, ornée d'un rubis et de deux perles, aux personnes qui vendront seulement 15 cts de belles Epingles Parisiennes à 10c. la set. Ces Epingles sont finies en Or et en diamant, joliment gravées et fixées sur cartes par groupe de trois. Elles sont de si bonne qualité que nos agents les vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons la Bague en Or Solide vous sera expédiée par le retour du courrier. **CIE. DOMINION NOVELTY, Boite 1005 Toronto.**

GRATIS ALBUM
 Donne pour la vente de seulement 2 douzaines de photographies grandeur de cabinet très belles finies de Sa Sainteté Léon XIII à 10 cts. chacune. Tout le monde veut avoir une bonne photographie de Sa Sainteté. Elles vendent très bien. Ce magnifique album en-quarto est relié en cellulose avec dorure en peluche de soie et dessus très bien décoré de jolis dessins fleuris, avec titre en or, bordure en or et agrafe à ressort en or. Il gardera une grande assortment de photographies cabinet et panel. Écrivez pour les photographies. Venez-les, renvoyez l'argent et vous recevrez ce joli album, tout frais payés. **The Photo Art Co., Boite 645, Toronto.**

STEREOSCOPE GRATIS
 Donne à tous ceux qui vendront seulement 2 douzaines de gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus odoriférantes fleurissantes de toutes couleurs. Ce steroscope a une poignée brevetée qui se replie, sur montant envoyer, un capuchon verni et de puissantes lentilles qui font paraître des vues comme des scènes de la vie actuelle. Les vues envoyées avec chaque instrument sont une source d'amusement sans fin. Écrivez pour les graines. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons ce steroscope avec une splendide assortment de vues, tout frais payés. Le saison pour la vente des graines est court, ainsi demandez aujourd'hui. **PRIZE SEED CO., Boite 695, TORONTO.**

Comme Apéritif
Le Vin St-Michel
 est incomparable.

C'est un tonique stimulant qui aiguise l'appétit, sans jamais fatiguer les organes digestifs. C'est un vin généreux qui réchauffe l'estomac et le prépare au travail de la digestion. Sous l'influence de ce tonique apéritif, le palais retrouve aux aliments une saveur oubliée, les sucs gastriques se renouvellent et reconquièrent leur efficace énergie et la faim qui est l'assaisonnement de tous les mets se fait sentir à chaque fois que l'heure du repas sonne.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Bague en Or Pur GRATIS.
 Fillettes, pourquoi ne pas gagner une magnifique Bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront seulement que 10 belles Epinglettes à 15c. chaque. Cette Bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un Brillant. C'est une Bague qui donnera satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Epinglettes sont extrêmement jolies, finies en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Venez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la malle. **Cie. Toronto Premium, Boite 1008 Toronto.**

GRATIS POUPEE HABLEE
 Donne en vendant seulement 2 douzaines de jolies epingles à ceinture finies en or et argent à 10c. chacune. Ces belles epingles viennent directement de Paris où elles ont de grande vogue à présent. C'est une jolie poupée à les jolies roses, lèvres rouges, yeux bleus, cheveux, touffus, poles et frisés. Elle a 19 pouces de longueur avec tête, bras et jambes mobiles. Sa robe qui est de riche étoffe est très garnie de velours et dentelles. Son chapeau est tout à fait fashionable et elle a aussi des bas, des souliers et des sous vêtements. Écrivez pour les epingles. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons cette jolie poupée tout frais payés. **The Best Co., Boite 634, Toronto**

GRATIS
 Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle Stradivarius complet avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines d'epingles à cravates à 15 cts. chacune. Ces epingles sont bien finies en or, et ornées d'une magnifique imitation de diamants de rubis et d'émeraudes. Elles sont une splendide valeur et se vendent très facilement. Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et nous vous enverrons les epingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Violon par express, tous frais payés par nous. **GEM PIN CO., Boite 1003, Toronto, Can.**

MODES PARISIENNES



COSTUME POUR FILLETTE DE ONZE ANS, en cheviote gros bleu. — Jupe faite en forme, garni au bas d'un large galon de soie noire formant cœur devant ; une piqûre blanche suit les bords de ce galon. — Corsage à petites basques arrondies devant, découpé devant en une large dent surmontée de deux rangs de piqûres blanches. Manches à coude. Ceinture de velours noir agrafée de côté. — Collet de drap bleu foncé, doublé de taffetas, orné au bas d'un volant en forme, et dans le haut de deux autres collets ; bordé devant d'un joli effilé laine et soie, il est fermé par un large nœud de velours noir. — Chapeau de feutre gris.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

ENCORE PLUS

— Si je vous épouse, mademoiselle, il faudra que vous renonciez à la bicyclette...
— Oui, cher comte.
— A votre société bourgeoise...
— Oui, cher comte...
— Oh ! surtout à vos idées d'émancipation...
— Oui, oui, cher comte... Et je veux même renoncer à quelque chose de plus...
— A quoi, mademoiselle ?...
— A vous épouser, très cher comte !...

LES PETITS SERVICES

Madame. — Marie, c'est ridicule ! Acheter une saucisse pour Sultan ! Peut-on gaspiller ainsi l'argent !...
Mari. — Pardon, madame devrait se rappeler combien de fois il m'a aidée à nettoyer les assiettes...

PAS D'AMITIÉ LÀ-DEDANS

M. X. — Je vous ai vu dernièrement au théâtre avec une dame — une amie sans doute ?
M. XXX. — Non, c'était la mère de ma femme.

BIEN CONVAINCUE

La mère. — Tu ne devrais pas parler si légèrement de l'ignorance de M. Richard.
La fille. — Légèrement ? Mais j'ai le plus grand respect pour cette ignorance ; elle est presque parfaite.

AMÉNITÉ

Boff. — Moi, je connais un monsieur qui donnerait bien cent dollars pour vous entendre...
Toff. — En vérité !...

Boff. — Oui, il est sourd comme un pot — et, après vous avoir entendu, il donnerait certainement cent autres dollars pour redevenir sourd !

UN DERNIER MOYEN

Du haut de l'escalier. — Emma, ce jeune homme est-il encore avec toi ?...
— O-u-i, papa...
— Eh bien ! chante-lui quelque chose, et si ça ne le pas fait partir, je descends à l'instant même pour le tuer !...

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3766. — Encore un modèle emprunté à la mode russe qui devient en vogue. C'est un des plus chics que nous ayons vus, quoique simple et peu dispendieux si on le désire. On peut aussi bien employer les lainages, les cotonnades que la soie. Celui-ci est en lawn de laine blanc avec garnitures en broderie faite à la main. Pas de doublure, si on le préfère. Nous le conseillons pour la soie.

Matériaux : 3½ verges, 21 pouces de largeur pour personne de taille moyenne.

Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38 et 40 pouces.

No 3766 — Corsage-Chemise pour dame.

No 3769 — Costume russe pour fillette.



3766 Shirt Waist, 32 to 40 in. bust.



3769 Girl's Russian Costume, 4 to 12 years.

No 3769. — Ce joli modèle est à la fois original et confortable. Très populaire. Il est en cheviot de coton d'un bleu terne avec bandes de broderie, mais on peut également se servir de chambray, toile, madras, percale, flanelle, cachemire. Il est de confection facile.

Matériaux : 4½ verges, 27 pouces de largeur pour fillette de 8 ans.
Dimensions des patrons : Pour fillettes de 4, 6, 8, 10 et 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon ci-dessous et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.
Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.
Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.

NOS PATRONS

AVIS AUX LECTRICES. — Nous ne pouvons fournir en fait de patrons que ceux parus dans et depuis le numéro du 26 janvier, notre contrat avec l'ancienne maison ayant pris fin.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.



Épuisement des Nerfs

Des centaines de jeunes filles et de femmes ne peuvent compter que sur leurs efforts pour gagner leur vie et il n'est pas de classe de la société plus admirée pour son indépendance et son courage. Mais soit derrière le comptoir, dans le bureau, à la manufacture ou à la maison, le travail signifie la vie à l'intérieur — souvent dans des chambres mal aérées. Il y a tension des nerfs ; le sang s'appauvrit ; les joues deviennent pâles et cirieuses ; il y a maux de tête fréquents, fatigue continuelle, rapide palpitation du cœur au moindre effort, peut-être des rides et une apparence de vieillesse prématurée. Si les premiers symptômes sont négligés, cela peut mener à une décrépitude complète et peut-être à la plus redoutée de toutes les maladies : la Consommation. Il faut un tonique, et pour cette fin les

Pilules Roses du Dr Williams

sont sans égales. Leur merveilleux record de guérisons les place à la tête de toutes les médecines dans le monde entier. L'usage de ces pilules a rendu alertes, heureuses et fortes des milliers de femmes et filles faibles, souffrantes et abattues.

Au nombre des personnes qui ont été presque arrachées à la tombe grâce à cette médecine, se trouve Mlle M. C. Marceaux, de St-Lambert de Lévis. Mlle Marceaux dit :

« C'est pour moi un immense plaisir que de parler des bienfaits que j'ai reçus des Pilules Roses du Dr Williams. Depuis quelques années, je demeurais au Wisconsin, avec un parent, où je consacrais mon temps à l'étude de l'anglais et de la musique, ayant l'intention de faire de cette dernière ma profession. Je n'étais pas très forte et mes études me fatiguaient beaucoup. Lorsque je fus sur le point d'atteindre mes quatorze ans, je devins très pâle, je souffrais de graves maux de tête et de faiblesse. Je consultai un médecin, et selon son avis, je retournai au Canada. La fatigue du voyage, cependant, me rendit pire et, à la fin, je devins si faible qu'il m'était impossible de marcher sans aide. J'étais extrêmement pâle, j'avais les sourcils enflés, j'avais continuellement mal à la tête, et j'étais si nerveuse que le moindre bruit faisait battre mon cœur violemment. J'avais presque du dégoût pour la nourriture et j'en vins à ne peser que quatre-vingt-quinze livres. Ni les remèdes du docteur, ni rien de ce que j'avais pris jusqu'à ce temps, ne semblaient me faire le moindre bien. Je restai alitée pendant environ un an et, selon moi, il n'y avait que la mort qui pût mettre un terme à mes souffrances. Heureusement, une des connaissances de mon père m'apporta un jour une boîte de Pilules Roses du Dr Williams et me força à les essayer. C'est ce que je fis, et je crus qu'elles m'avaient fait un peu de bien ; alors mon père en acheta encore. Après que j'en eusse pris quelques boîtes, toutes mes amies pouvaient constater qu'elles me donnaient du soulagement, et le temps que je mis à en consommer neuf boîtes, j'avais acquis une meilleure santé que je n'avais jamais eu auparavant, et j'avais augmenté de quinze livres. Je vous dis cela par reconnaissance, afin que, s'il y a d'autres jeunes filles faibles et malades comme je l'ai été, elles sachent comment recouvrer la santé. »

Les jeunes filles qui arrivent à l'âge de femme sont à la période la plus critique de leur existence. Du soin qu'elles reçoivent dépend leur bonheur futur. La négligence peut être, soit une mort prématurée, soit une vie de misère. Si les mères insistaient pour que leurs filles qui grandissent fassent usage occasionnellement des Pilules Roses du Dr Williams, le résultat serait un sang riche, des nerfs vigoureux et une bonne santé.

Mais il faut que vous ayez les vraies pilules, et rien que les vraies portent le plein terme « Dr. Williams Pink Pills for Pale People » sur l'enveloppe autour de chaque boîte. Vendues par tous les marchands ou envoyées par la poste, franco, au prix de 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50, en s'adressant à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont.

LES DEUX SIECLES

Le siècle qui finit

Cinq mille ans ont passé sur l'océan des âges.
Enfin, à son tour, notre siècle géant
Se laisse choir dans le gouffre béant
Où du temps s'entassent les ravages.
Qu'en reste-t-il pour l'avenir ?
Rien qu'un nom, un souvenir.
Tout, en ce monde, passe
Dans le temps, l'espace.
Seul, en tout lieu,
A toute heure,
Demeure
Dieu.

Le siècle qui commence

Dieu
Ensemble
Nous rassemble
Dans le saint lieu.
Car l'airain sonore
Annonce au genre humain
D'un siècle nouveau l'aurore.
Prions cette nuit et demain.
A Dieu soit le siècle qui commence !
Sphinx, que le monde regarde en silence,
Dans les plis obscurs de ton sombre manteau
Que nous apportes-tu, dis-moi, siècle nouveau ?

R. LABROSSE.

Une Recette par Semaine

NETTOYAGE DES TISSUS PONCEAU

Lorsque, par suite de taches ou d'autres causes, la couleur ponceau est altérée, soit même par suite du savonnage, on plonge les tissus dans une faible dissolution de sel d'acide oxalique. Quand la couleur rouge a reparu, ce qui se produit rapidement, on n'a qu'à suspendre soigneusement pour le séchage de la manière usitée par les teinturiers.

Dans un district rural un vieux fermier avait été élu membre de la commission scolaire. Comme il visitait une des écoles, ayant obtenu la permission de poser quelques questions aux élèves, il crut sérieusement éprouver leur intelligence en posant la suivante :

— Quelqu'un d'entre vous, mes enfants, peut-il me dire ce que c'est que rien.

Pendant un moment ce fut un profond silence. Ensuite un petit garçon sur le dernier banc se leva.

— Bon, mon garçon, dit le fermier, tu parais être un des derniers de ta classe, mais qu'importe, laisse-nous connaître ta réponse et dis-nous ce que c'est que rien.

— C'est ce qu'un vieux fermier donne à un petit garçon à qui il fait tenir son cheval, répondit le garçon avec l'air triste de l'expérience.

**

NETTOYAGE DES GANTS BLANCS GLACÉS

La benzine, en raison de son odeur persistante, ne saurait être employée. Il vaut mieux se servir d'une solution de savon dans du lait bouillant, à laquelle on ajoute un jaune d'œuf battu à la neige pour un demi-litre de solution ; on additionne le tout de quelques gouttes d'ammoniaque.

On met les gants à nettoyer, on les lave au moyen d'une petite pièce de laine et on les fait sécher à l'ombre ; ils restent souples et doux.

**

Le père.— Vous dépensez trop d'argent pour cette femme. Souvenez-vous que les femmes acceptent toujours tout ce qu'un homme leur donne et ensuite elles épousent l'homme qui épargne son argent.

Le fils.— C'est pour cette raison que je dépense le mien.

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète ses petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

« Cher monsieur : — Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux. »

« Cher monsieur : — Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant. »

« Cher monsieur : — Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur. »

Toutes correspondances, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



Tout le monde désire un bon bijoux. C'est maintenant le bon temps de les vendre. Écrivez pour les Photos, vendez-les remettez-nous l'argent nous vous enverrons, franco, cet Anneau en Or Pur. Cie Art Supply, Boite 1010 Toronto, Can.



Vous pouvez gagner ce bel instrument dans une couple d'heures, en vendant nos Épingles Fantaisie Parisiennes. Elles sont mises en set de trois Épingles chaque, sont joliment gravées, et en émail finies en or. À 10c. les set elles se vendent très rapidement. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Accordéon franco. La CIE DOMINION NOVELTY, Boite 1005, Toronto.



Or Solid ou Argent Solid Chaine Bracelet de gourmette composé donnée aux personnes qui vendront seulement une douzaine d'épingles élégantes d'or ou argent à chacun. Elles font fureur à Paris. Écrivez et nous enverrons les épingles. Vendez-les renvoyez l'argent et nous enverrons ce beau bracelet dans une jolie boîte à tous frais payés. THE BEST CO., BOITE 625, TORONTO.



100 TIMBRES La meilleure valeur pour les personnes qui aiment les timbres qui ait jamais été offerte — un paquet contenant 100 Timbres étrangers Mélangés; Denmark, Suisse, Portugal, Russie, etc., envoyé franco pour 10c. ou 3 paquets pour 25c. McFarlane & Cie, Toronto, Can.



MADAME ALBANI.

LES CUIRASSÉS

Soudain, l'escadre apparaît.

Elle longe l'horizon. En file, à distances égales, les petites silhouettes se suivent, échevelant dans le bleu immense leur minuscule fumée grise, et tout est si menu qu'on pense à des jouets d'enfants. Ces villes de fer, entre le ciel et l'eau, ressemblent à des bibelots fragiles, si fins de ton dans la lumière, si délicats de forme dans l'espace, que l'on appréhende pour eux le moindre effleurement d'un roc, qui les mettrait en pièces. Ils avancent, deux en tête, neuf qui suivent : ils ont l'air de glisser sur une triangle, tant leur marche est régulière et douce. Le vent estival a pris leurs fumées, pour les unir en un long stratus couleur de perle, qui raie le bas du ciel. On dirait qu'ils défilent pour amuser quelque bambin de la plage, et l'on a peine à concevoir qu'ils portent tant de vies, de richesses et de menaces.

L'escadre est venue dormir à l'abri des côtes, puis, le lendemain, dès l'aube, elle s'est éloignée. Les grands navires évoluent ; tout un peuple se grouille sur les plates-formes et le long des remparts ; dans les cordages, des hommes filent comme des araignées ; de petits drapeaux se hissent, flottent un instant, redescendent, remplacés par d'autres. Puis, les citadelles, à nouveau, se déplacent, sur l'ordre des pavillons ; elles se croisent et jouent, traçant sur l'eau des arcs de cercle qui longtemps après, frissonnent derrière elles, queues d'azur frisées d'argent. Oui, sans nul doute, elles jouent, ainsi que des baleines qui porteraient des villes sur leur dos, elles jouent dans la lumière, s'égayant du matin, s'amusant de leurs reflets, de leurs sillages courbes, de leur force légère.

Les voilà, maintenant, rangées en bataille, la proue vers la côte, et, brusquement, cette attitude a pris l'aspect d'une provocation. Les mons-

tres marins ont cessé de bouger. Une ronde fumée est sortie de l'un d'eux ; presque aussitôt, un nuage de poussière naît et tressaute sur le flanc de la montagne, et une détonation éclate, secouant l'air dans les poitrines. La flotte bombarde la côte.

Les obus entrent dans la terre, qu'ils labourent, ou rebondissent sur la pente de la montagne nue, qu'ils escaladent de ricochets ; l'œil suit leur passage aux éclats de rocs qu'ils cassent en passant. D'autres éclatent sur le granit, et, chargés de sable, font une explosion blonde, en déchiquetant les arbustes et les fleurs qui végétaient au clair soleil, dans les anfractuosités des pierres.

Ainsi, l'escadre s'amuse. Elle joue à tuer des corolles, avec des masses de fer qui pèsent cent kilos. Au bout de la journée, elle aura cueilli de quoi faire un bouquet de lavandes et d'anémones.

Mais tout à coup, comme pour venger ses fleurs assassinées, la côte, à son tour, se fait menaçante. Un nuage accourt au haut de la montagne. N'est-ce pas le cyclope sorti de sa caverne pour écraser la carène d'Ulysse ? Il se jette sur la mer, et la couvre ; le ciel est opaque ; l'eau grise s'affole, traversée de frissons noirs ; le vent écrete les vagues courtes, qui sautent aux flancs métalliques des navires immobiles, et balaie des panaches d'embrun ; des ondes de nuit courent sur les flots ternes et laiteux, que le vent écrase à mesure qu'il les soulève.

La tempête siffle en se déchirant sur les sauvages arêtes, et, du large, une voix douloureuse arrive à travers la brume : la voix des grands navires de fer, qui s'éplorent comme des orgues, dans le tumulte du vent qui les traverse. Car ils sont disparus sous le brouillard qui enveloppe tout l'horizon ; seule, leur plainte lugubre révèle encore leur existence, et si n'était le sanglot qui vient du loin, à travers les giclements de la pluie et les sifflements du vent, on croirait que plus rien ne reste des formidables citadelles qui, tout à l'heure, flottaient sur l'eau.

Car, n'est-ce point, hélas ! la destinée normale de ces colosses, que de surgir ainsi sur la courbe des horizons, pour disparaître ensuite, et sans que l'on sache qu'elle est, sous l'eau profonde, la place qui les garde et les cache ? Plus que leur destinée, c'est leur destination même.

S'ils vont porter la guerre et les désastres, ils sont créés aussi pour les subir, et le mal qu'ils vont faire est aussi le mal dont ils sont condamnés à mourir. Ils sont les jouets monstrueux que les peuples se jettent, sachant qu'ils en seront brisés. Aussi les arme-t-on pour la défense bien plus encore que pour l'attaque, et leurs carapaces de métal et leurs cloisons étanches avouent l'effroi qu'on a pour eux. Ils furent enfantés dans la peur qu'on avait de les voir disparaître, et leur forme le dit : héroïques, ils sont bâtis avec de la peur, car la mort doit être sur eux, imminente et constante.

Plus menacés encore que menaçants, avec leur allure de conquête, c'est leur loi de partir pour la ruine. Bastions de mer lancés pour détruire des bastions semblables, leur raison d'être n'est que de se couler les uns les autres ; ils n'existent que pour supprimer leurs pareils, également armés sous d'autres pavillons, et de ces bastilles qui se rencontrent, l'une doit s'abîmer devant l'autre, à moins qu'elles ne s'abîment ensemble. En sorte qu'une flotte étant mise en présence d'une flotte, c'est, pour toutes les deux, l'engouffrement probable ; et qu'un peu trop de temps dure la guerre, qu'un peu trop bien les forces soient équilibrées, logiquement rien ne restera plus des escadres ni des hommes, sinon peut-être trois ou quatre carcasses à demi-éventrées, qui vont péniblement voguer vers quelque havre, pour y agoniser.

Tant de millions entassés sur chacun ! Tant d'existences dans ces flancs d'acier ! Tant d'hommes et de richesses aventurés sur l'Océan par la colère d'un jour ou la polémique d'une heure ! Une bataille navale est un désastre dans l'humanité. Et n'est-ce point une pensée à mettre la pitié dans tous les cœurs, le vertige dans tous les cerveaux, que de songer à cette incroyable profondeur de ces mers, où vont se livrer les batailles ? Ces vaisseaux, qui seront des cibles, vont flotter et se déchirer, suspendus sur des gouffres tels que nos montagnes les plus hautes n'en sauraient évoquer l'image : deux fois la hauteur du mont Blanc, cent fois la profondeur de la Manche ou de la Baltique !

Une planche de fer sous les pieds, des frères vont se battre là ! Là, trouées de boulets, d'obus et de torpilles, des coques de fer chargés de vies vont hésiter, aspirer par leurs blessures l'eau qui siffle et qui entre, s'immerger et descendre... Lentement, graduellement, mathématiquement, elles descendront des kilomètres d'eau, à travers les ténèbres de plus en plus épaisses, vers la nuit opaque des abîmes où le plein jour de midi est plus obscur que la plus sombre des nuits terrestres. Descendant, descendant avec leurs trésors, avec leurs hommes, elles descendront l'épouvantable verticale de la pesanteur, oscillant d'abord un peu, puis, tout droit, très longtemps...

On rêve d'un marin occupé dans la soute aux poudres : sous les cloisons bien étanches, abrité du flot pour un temps, éclairé d'une lampe électrique, il descend, et n'en devine rien d'abord ; riche d'un peu d'air que la chambre renferme, il descend, et commence à comprendre, et descend toujours, jusqu'à ce qu'il finisse par savoir qu'il descend vers les infernales forêts de l'inconnu, où les bêtes n'ont point d'yeux...

EDMOND HARAUCOURT.

BANG !

Madame (froidement).—Je me demande pourquoi je t'ai épousé.

Monsieur.—Bien, naturellement, tu pouvais demeurer vieille fille si tu avais voulu.

Voici la Santé

Ces quatre nouvelles préparations constituent un traitement complet pour toutes les affections de la Gorge et des Pouxons, aussi une cure certaine pour la Consommation.

Certaines personnes ont besoin de l'Emulsion-Nutritive, d'autres ont besoin du Tonique, à d'autres il faut l'Expectorant, et à d'autres encore, c'est la Gelée qu'il faut. Et les quatre, ou n'importe quels, trois ou deux, ou un, peuvent être employés seuls ou en combinaison, suivant les exigences du cas. Directions complètes avec chaque paquet des quatre remèdes gratis, représentés dans cette vignette.



GRATIS

Ceci est une cure certaine pour toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi

LA CONSOMPTION

CES QUATRE REMEDES

représentent un nouveau système de traitement médical pour les faibles, et ceux qui souffrent de maladies épuisantes, faiblesse des poumons, toux, mal de gorge, catarrhe, consommation et autres affections pulmonaires, états inflammatoires du nez, de la gorge et des poumons.

Le traitement est gratuit. Vous n'avez qu'à écrire pour vous le procurer.

Par le système élaboré par le DR T. A. SLOCUM, le spécialiste dans les maladies des poumons et celles qui s'y rattachent, ce qu'il faut au corps malade est condensé dans son traitement par quatre préparations différentes.

Quelle que soit votre maladie, un ou plus de ces quatre remèdes vous fera du bien.

Suivant les besoins de votre cas, pleinement expliqués dans le traité donné gratis avec les remèdes gratuits, vous pouvez prendre un, ou deux ou trois tous les quatre, ensemble.

Les quatre ensemble forment une armure complète contre la maladie sous quelque forme qu'elle puisse vous attaquer.

L'OFFRE EST GRATUITE

Pour obtenir ces quatre précieuses préparations gratuites, représentées ci-avant, écrivez simplement à THE T. A. SLOCUM CHEMICAL CO., LIMITED, 479 King Street West, Toronto, donnant l'adresse du Bureau de Poste et du Bureau de l'Express, et le remède gratuit (The Slocum Cure) vous sera promptement expédié.

Les malades devraient profiter immédiatement de cette offre généreuse, et, écrivant pour avoir les remèdes, mentionnez toujours ce journal.

Les personnes en Canada qui voient l'offre gratuite Slocum dans les journaux américains, voudront bien s'adresser au laboratoire de Toronto pour les remèdes.

Toute la correspondance se fait en anglais. Veuillez écrire en anglais.

Gratis Or Solid

Bague ornée d'une **reel** tour-quoise ou grenat et 2 perles vraies Orientales, toutes de bonne grandeur, donnée en vendant seulement 15 paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés des plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes de toutes couleurs. Ecrivez pour les graines. Venez les renvoyer l'argent et nous enverrons tous frais payés dans un beau étui cette **bague d'or solid** ornée de **reels pierres**. Prize Seed Co. Boite 603, Toronto.

GRATIS

Chaîne de Dame en Gold Alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable que de retard, égal en apparence et en durée à une chaîne, en or pur, donnée aux personnes qui vendront seulement qu'une douz. de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chacune. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

Amusements

GRAND CONCERT

Les demoiselles et les messieurs de la jolie et vaillante paroisse de Saint-Charles, Montréal, voulant donner un éclat tout particulier à la fête de leur digne curé, le révérend M. J. Bonin, organisent pour le 17 mars un grand concert. Y prendront part des artistes estimés du public. Le programme est admirable à tous points de vue et nous assure quelques heures d'excellente musique vocale et instrumentale. C'est dans la salle Sarsfield qu'aura lieu ce concert. Il commencera à 7.30 heures et le prix d'entrée ne sera que de 25c.

x

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Débuts de M. Paul Cazeneuve.

Pendant la semaine du 11 mars, M. Paul Cazeneuve, le célèbre artiste français que l'on a applaudi il y a quelques semaines à l'Académie, fera ses débuts au Théâtre National Français dans le rôle de Méphistophélès du "Faust" de Morriison. Cette pièce a été adaptée à la scène française par M. Cazeneuve, et sa mise en scène est exactement celle de M. Morriison.

On entendra pendant la représentation les principaux morceaux du "Faust" de Gounod.

Nous pouvons nous dispenser d'expliquer l'intrigue de cette pièce généralement connue. Rappelons-en seulement les tableaux les plus remarquables : le jardin, avec illuminations électriques ; le Broken, avec la pluie de feu ; les diabolins, effets de lumière électrique, et l'apothéose, qui, tous, feront sensation. Les scènes les plus émouvantes sont celle de Marguerite avec Méphisto devant la statue de la

Vierge, la scène comique des étudiants, la prison et le duel électrique.

M. Cazeneuve a joué les principaux rôles de pièces bien connues, comme "Jeanne d'Arc", "French Spy", "Les Trois Mousquetaires", "Under the Red Robe", "What happened to Jones", etc., toujours avec le plus vif succès.

Joueront à ses côtés, dans "Faust", MM. J. Daoust, Palmiéri, Filion et Godeau, Mme Nozière, Milles Rhéa et Bérangère.

Un Révérend Père Franciscaïn

Guéri par le Vin des Carmes

Dans tous les malaises, dans toutes les maladies pour lesquelles les médecins prescrivent le VIN DES CARMES, les effets bienfaisants de ce vin magnifique sont irrésistibles. Un Révérend Père de la maison d'études des Pères Franciscaïn, à Québec, en était venu, à la suite d'un long surmenage intellectuel, à souffrir d'une dyspepsie obstinée et des plus graves. Son estomac ne pouvait plus supporter d'aliments. Après avoir fait usage longtemps de divers remèdes sans en avoir obtenu aucun soulagement, le Révérend Père recourut au VIN DES CARMES. Ce fut là sa véritable planche de salut. Le Révérend Père jouit maintenant d'une santé satisfaisante, ce qui ne l'empêche pas de faire de temps à autre usage du VIN DES CARMES, lorsque la dyspepsie menace de le reprendre, et il s'en trouve très bien. Le Révérend Père dont la faiblesse l'avait réduit, il y a quelques semaines, à quitter l'enseignement, prêche aujourd'hui les stations du carême dans une église de Québec. Voilà le résultat de trois bouteilles de VIN DES CARMES.

Un jeune religieux de la même maison se relève graduellement d'une grande faiblesse par l'usage du VIN DES CARMES dont il fait usage.

Voilà des faits que nous connaissons et nous les publions sans y être autorisés, mais sous notre propre et unique responsabilité.

A. TOUSSAINT & CIE, Québec.

Guérison certaine

Ouvrières — Femmes mariées, Veuves, Filles et Fillettes, pâles, épuisées, fatiguées et découragées par l'excès d'un travail sédentaire trop assidu ou autre, prenez, à des intervalles assez fréquents, 2 ou 3 Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais." Ce remède fournit la nourriture aux cellules des nerfs épuisés, enrichit le sang, renforce et règle le cœur, et donne de la vigueur à tout le système. Soulagement immédiat. Guérison assurée. 50c la boîte. Toutes pharmacies. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix.

Adressez : CIE MEDICALE DU DR JEAN, B. P. Boite 187, Montréal, Qué.

GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES

à ceux qui vendront seulement que 15 magnifiques Photographies de la Reine à 10c. chacune. Ces Photos sont grandeur Cabinet, très bien finies d'une manière artistique. Tout le monde désire un Portrait de la Reine. Ce Camera prend un portrait de 2 1/2 pouces. Le tout comprend 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de "Dry", 1 Cadre à Imprimer, 2 plateaux à développer, 1 paquet de développer, 1 paquet de papier Rubis, 1 paquet de papier argente, et Directions. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les Photos, remettez l'argent et nous vous expédierons immédiatement le Camera et les Accessoires, bien emballés, exempt de tous frais. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

GRATIS CARABINE EN ACIER

Donnée aux personnes qui vendront 24 doz. de magnifiques Photographies de sa Majesté, la Reine Victoria, à 10c. chacune. Ces Photos sont de grandeur Cabinet et très bien finies d'une manière artistique. Les gens sont désireux de s'en procurer. Tout le monde veut un portrait de la Reine. Cette Carabine est de la meilleure fabrication et du dernier modèle, finie en Nickel, et pourvue de Mirres Globes améliorés, d'une gâchette pistolet et d'une crosse, et tire avec une force extraordinaire et est une grande justesse. Ecrivez et nous vous enverrons les Photos. Venez-les, remettez l'argent et nous vous expédierons votre Carabine, tous frais payés. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto.

GRATIS 3 BELLES OPALES

ornée dans solid gold alloy et merveilleux métal qui paraît comme or pur et ne ternit jamais, donnée aux personnes qui vendront seulement 10 magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII, à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimerait à voir une bonne photographie de Sa Sainteté c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Ecrivez pour les photographies. Venez-les renvoyer l'argent et nous enverrons votre bague dans un étui doublé en velours, tous frais payés. PHOTO ART CO., Boite 648, TORONTO.

GRATIS OR SOLID

Bague ornée d'une **reel** tour-quoise ou grenat et 2 perles vraies Orientales, toutes de bonne grandeur, donnée en vendant seulement 15 magnifiques photographies de sa Sainteté Léon XIII, à 10 cts. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimerait à voir une bonne photographie de sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Ecrivez pour les photographies. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons tous frais payés dans un beau étui, cette bague d'or solid ornée de **reels pierres**. THE PHOTO ART CO., Boite 648, Toronto.

TOUJOURS LA MÊME



Le monsieur.—Votre maître est-il là ?
 Justine.—Non, m'sieu, il est sorti.
 Le monsieur.—A quelle heure sera-t-il là demain ?
 Justine.—Attendez, je vais aller le lui demander.

LE SURMENAGE

La nature nous enseigne que, dans la masse des intelligences, ce qui domine, ce sont les aptitudes moyennes : en deçà sont les "faibles d'esprit" ; au delà les esprits supérieurs.

Or, il semble que les programmes scolaires aient été faits pour ceux-ci ; mais eux, ils dépasseront toujours les programmes, car ils étudient non seulement sans fatigue, mais avec plaisir et pour leur plaisir, car ils obéissent à une tendance, bien plus, à un besoin de leur intelligence ; ils ont soif de savoir.

Les autres, les faibles d'esprit, n'atteindront jamais les programmes. Les esprits moyens ne les atteindront qu'en peinant, et au risque d'en rester pour toujours des fourbus du cerveau.

Ainsi, les programmes, trop touffus, dépassent les aptitudes moyennes et inférieures et créent de véritables dangers. Ces programmes sont à réformer.

Ce qui est à réformer également, c'est l'hygiène de l'école.

En réalité, le surmenage intellectuel est une des formes du surmenage général auquel sont soumis les civilisés, et particulièrement les Français.

Ils sont de vrais surmenés, surtout depuis 1871 : on sait pourquoi. Nous sommes des surmenés volontaires, des surmenés patriotiques luttant pour l'existence.

Le surmenage, c'est le fonctionnement excessif, exagéré : il a pour conséquence et pour expression la *fatigue* : celle-ci se traduit par la douleur qui est le mal de tête vulgaire ou *céphalalgie* ; l'impotence est inaptitude intellectuelle.

Donc, la *céphalalgie* est le phénomène primordial, nécessaire, obligé, que l'on observe au début de tous les cas de surmenage. C'est le "cri de souffrance de l'organe fatigué qui demande grâce".

Si ce cri n'est pas écouté, le cerveau refuse la fonction, il ne comprend plus, les cellules cérébrales se mettent en grève. C'est l'impotence : fait très fréquent qu'ont observé tous les médecins chez des jeunes sujets dont le cerveau est loin d'être toujours apte à la fonction intellectuelle *imposée* : le mal de tête est la seule chose dont ils se plaignent, les malheureux ! et comme c'est là un phénomène qui échappe au contrôle, l'élève est trop souvent traité de paresseux.

Ce mal de tête a pour caractère de se reproduire dès que recommence l'essai du fonctionnement, soit par la lecture, soit par l'étude : je dis la lecture, même la moins prolongée. Un autre caractère, qui suit de près le mal de tête, est que les idées se brouillent, la compréhension cesse ; c'est comme une sorte de "crampe des écrivains" cérébrale.

Le cerveau est alors *invalidé*, et trop souvent il l'est pour un long temps, sinon pour toujours, quant à l'étude.

La gravité possible du surmenage cérébral ayant pour expression la simple *céphalalgie* est donc l'épuisement et l'invalidation. Certains de ces cas durent depuis trois ans : l'intelligence semble intacte, les fonctions cérébrales moyennes, ordinaires, s'accomplissent normalement ; les jeunes sujets prennent part à la conversation, raisonnent pertinemment ; mais, dès qu'ils veulent lire ou étudier, tout devient confus.

Ainsi, dans un cas bien remarquable, une jeune personne intelligente par elle-même et par sa lignée, trois ans après le début de son surmenage intellectuel ayant pour symptôme la *céphalalgie*, cette jeune personne "ne peut pas lire plus de deux pages sans avoir mal à la tête, et sans croire que les caractères, devenant pointus, lui entrent dans les yeux et lui occasionnent des douleurs" ; ce sont les propres termes dont se sert la jeune personne, navrée de son impuissance fonctionnelle qui la condamne à renoncer à ses examens comme à ses "brevets".

Dans un autre cas observé dans le même établissement, une jeune fille a pu passer des examens il y a un an, mais elle a été invalidée depuis lors et ne peut s'occuper d'aucun travail sérieux...

Veut-on savoir maintenant quel est l'avenir de ces surmenés, de ces "fourbus du cerveau" ? Le plus souvent ils peuplent les asiles d'aliénés. Voilà les conséquences physiques de cet abus d'entraînement intellectuel. Les conséquences morales et sociales sont d'une bien autre importance.

Mais c'est là encore l'un des moindres défauts de nos systèmes d'éducation. A l'épuisement cérébral s'ajoute la malfaisance de l'air confiné et de la sédentarité.

L'IMPOSSIBLE

Le père.—Grand Dieu ! Comme te voila fait ! Tu es trempé...

Toto.—Pardon, papa. Je suis tombé dans le canal.

Le père.—Oh ! et avec ton pantalon tout neuf !...

Toto.—C'est que vois-tu, papa, je n'ai pas eu le temps de le retirer...

A PROPOS

A.—Pourquoi ne salues tu pas le gros Machin ? c'est un avare, mais c'est tout de même un honnête homme homme.

B.—Non, mon cher, un ladre n'est jamais un homme donneur.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



Fig. 1.



Fig. 2.

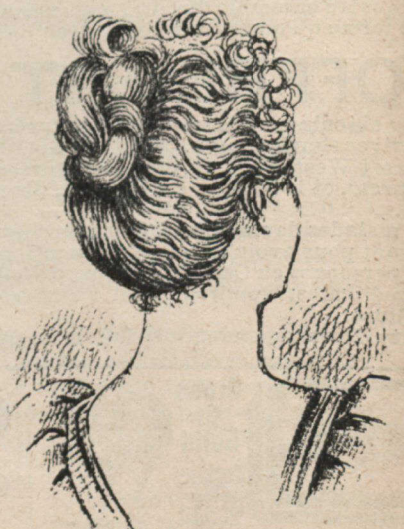


Fig. 3.

Fig. 1. — Onduler les cheveux, diviser les côtés et les relever sur la fondation.

Fig. 2. — Relever les cheveux de la nuque et ajouter une branche de cheveux, avec laquelle on fera un simple nœud.

Fig. 3. — Disposer le tout comme le modèle l'indique, en conservant les pointes pour le sommet de la coiffure.

Les dernières modes de Paris telles que montrées dans le Nouveau et Palatial SALON DE COIFFURE POUR DAMES de J. PALMER & SON, 1745 rue Notre-Dame. Attention immédiate donnée aux commandes envoyées par téléphone (Main 391).

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DE TRAINS POUR OTTAWA

DE MONTREAL

Départ de la gare de la rue Windsor, *9.30 a. m., 9.55 a. m., 4.10 p. m., 6.15 p. m., 10 p. m.
Départ de la gare de la Place Viger à 8.30 a. m., 5.40 p. m.

ARRIVENT A OTTAWA

Gare Centrale, 12.10 p. m., 6.30 p. m., 9.40 p. m.
Gare Union, 12.40 p. m., *1.10 p. m., 9.45 p. m., *1.40 a. m.

D'OTTAWA

Partent de la gare Union, *4.15 a. m., 8.45 a. m., *2.35 p. m., 5.45 p. m.
Partent de la gare Centrale, 6.15 a. m., 9.05 a. m., 4.25 p. m.

ARRIVENT A MONTREAL

Gare de la rue Windsor, *8 a. m., 9.35 a. m., 11.20 a. m., *6.10 p. m., 6.40 p. m.
Gare de la Place Viger, 12.55 p. m., 10.00 p. m.
*Tous les jours. Les autres convois les jours de semaine seulement.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

CHANGEMENT IMPORTANT

Dans le Service des Trains

PRENANT EFFET LE 7 OCTOBRE 1900

Les trains partiront comme suit :

- 7.40 a. m. pour Toronto et toutes les stations sur le C.A
- 8.00 a. m. pour Portland et Québec.
- 8.40 a. m. pour New-York via D. & H.
- 9.00 a. m. Intercolonial limité pour Toronto et Chicago.
- 9.01 a. m. C.V. pour Boston et New-York.
- 9.50 a. m. pour Ottawa.
- * 4.10 p. m. pour Ottawa.
- * 5.50 p. m. pour les stations du C.A.
- * 6.50 p. m. pour Boston et New-York via C.V.
- * 7.04 p. m. pour New-York via D. & H.
- * 8.00 p. m. pour Toronto et les stations de l'Ouest.
- * 8.30 p. m. pour Québec et Portland.
- * 9.00 p. m. C. V. pour Boston et New-York.
- 10.30 p. m. pour Toronto et Chicago.

* Signifie : train quotidien. Tous les autres trains sont quotidiens, excepté le dimanche.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

SOIE

Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillants. Il y en a assez pour couvrir au delà de 300 pouces carrés. Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. ; 2 paquets pour 25c., en argent.

JOHNSTON & CO. Boite 306, Toronto.

GRATIS

Une boîte à musique offerte gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 4 doz. de belles épingles à ceintures, à 10c. chacune. Ces magnifiques épingles viennent directement de Paris, où elles sont en très grande vogue. Cette élégante boîte à musique française est ronde et ornée de chrome de fantaisie. 28 dents toutes les parties sont exactes et bien ajustées. Elle joue deux charmants morceaux de musique. Écrivez pour avoir les épingles, quand il vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons rancé par la po. te. cette magnifique boîte à musique.

The Best Co., Boite 633, Toronto, Ont.

GRATIS

BAQUES EN OR Avec diamants électriques brillants ou orna- mentés de 3 magnifiques opales, ou ba- tes souvenirs magnifiquement gravées à votre choix, si vous vendez simple- ment dix gros et deux paquets de parfum, héliotrope, violette et rose à 10c. chacun. Écrivez et nous vous enverrons le parfum par la po. te. Vendez-le, renvoyez l'argent, et nous enverrons votre bague dans un etui doublé en velours, frais de poste payés. Paris Perfume Co. Boite 673 Toronto

FREE MONTRE EN OR

Nous donnerons une magnifique Montre en Nickel poli aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine bien finis, grande Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre finie en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remonter et à régler, et mouvement recommandable avec pierres précieuses, à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Il se vendent comme des échaux chauds. Écrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR. Tablettes "Laxative Brmo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

On Contracte Facilement le Rhume...

en se mouillant les pieds, en s'exposant aux courants d'air ou en s'échauffant les sangs; ce sont là des choses qui arrivent très simplement mais qui ont souvent des résultats sérieux. Ce n'est peut-être qu'une légère toux ou un léger rhume dès le début, mais un léger rhume négligé a causé la mort d'un grand nombre de personnes.

Plus vous toussiez plus vous aggravez votre cas, car en toussant vous irritez et augmentez l'inflammation.

CHERRINE fait cesser la toux et guérit le rhume.

Si votre pharmacien ne vend pas CHERRINE, écrivez-moi.



25 Doses, 25 cents.

E. A. RANSON,
Lachine, Qué.



GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES

Donné aux personnes qui vendront seulement 15 plumes en verre à 10c. chacune. Ces merveilleuses plumes ne rouillent jamais, ne s'usent jamais et écrivent aussi facilement que une pointe précieuse d'or. Ce Camera prend une photographie 2 x 2 pouces. Avec cela quelque garçon brillant ou fille, brillante peut faire de bonnes photographies. Les accessoires comprenant, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 cadre à imprimer, 2 plats à développer, 1 paquet de révélateur, 1 paquet de papier rub. s. 1 paquet de papier argenti et un set complet de directions. Écrivez et nous enverrons les plumes. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons votre Camera et accessoires soigneusement emballés, tous frais payés. Toledo Pen Co., Boite 615, Toronto.

CHEZ NOS GOUVERNANTS



Le messager. — Monsieur le Ministre est en voyage, et c'est son chef de cabinet qui le remplace, mais il est sorti.
L'étranger. — Et quand rentrera-t-il?
Le messenger. — Quand Monsieur le Ministre n'est pas là, le chef de cabinet ne rentre jamais!

Gagnez une Mandoline

en vendant seulement 2 1/2 douzaines de ces grandes belles pièces de centre à 15 cts chacune. Elles sont dans de la plus belle qualité, estampées prêtes à travailler en dessins de choix, y compris oeillet, lys de la vallée, Rose, etc. Écrivez nous et nous vous enverrons les pièces de centre et notre grosse liste de primes franco par la poste. Vendez-les, retournez l'argent et nous vous enverrons par express, tous frais payés, cette magnifique mandoline avec moyer, tête en cuivre brevetée de facture nickel poli, dessus artistiquement ciselé, et un jeu complet de cordes et "picks." Ne négligez pas une aussi belle chance Écrivez aujourd'hui.
The Linen Doyley Co., Boite 64, Toronto.

MONTRE MCGINTY

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaît, grimacant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 3 pour 25c.
McFarlane et Cie., Toronto.

GRATIS Une Montre de \$25

En apparence la plus belle véritable montre en or qui ait jamais été offerte. Boîtier de chasse, grandeur pour dames ou Messieurs, patron grave en or ouide à remonter avec régléur, mouvements ornés de pierres, parfaitement reconnudés, offerte tout à fait gratuitement aux personnes qui vendront seulement 4 douzaines de gros Jolis paquets de délicieux parfums de Violette, Rose et Héliotrope à 10c. le paquet. Écrivez nous et nous vous enverrons le parfum par la poste. Quand vous enverrez enregistré par la poste la magnifique montre en or nous enverrez gratuitement votre bague. THE PERFUME CO., BOITE 674 TORONTO.

GRATIS

Nous donnerons cette magnifique Bague finie en Or ornée d'une belle pierre imitation de Diamant aux personnes qui vendront seulement que 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien n'est vendue comme ça. Écrivez et nous vous expédierons les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Bague dans une boîte doublée en peluche.
Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

PRIX GRATIS
Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-nous avec 3 timbres de 2 cents, pour frais d'envoi, etc., et nous vous renverrons gratuitement votre magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir.
Cie. Toronto Premium, Boite 1008 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
Y	E	W

Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada, B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Pilules de Fer pour le Sang

DE COVERTON. Un infailible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang. PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50. C. J. COVERTON & CO., Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

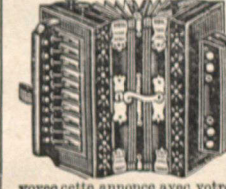
"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Jeunes Epones

Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer le frais de poste. The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.



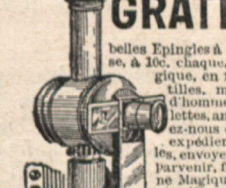
GRATIS Nous donnerons ce magnifique solo accordéon aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles ornées de pierres à 15c. chacune. C'est une beauté, il a 10 clefs, 2 aux, 2 sets d'anches, caisse en ébène, action à jour et double soufflet avec protecteurs et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez-nous votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons parvenir ce magnifique accordéon, tous frais payés. GEM PIN COMPANY, Boite 1003 Toronto, Canada.

GAGNEZ

Cette Montre de dame, une petite beauté, avec boîtier en nickel, cadran en porcelaine bien orné, aiguilles en Or, mouvement à cylindre et à remonter. Nous la donnons gratis pour la vente seulement de 3 douzaines de sets d'Epingles Fantaisie Parisiennes, à 10c. le set. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera expédiée par le retour du courrier très soigneusement emballée. La Cie. Dominion Novelty, Boite 1025 Toronto.



GRATIS Nous donnerons ce magnifique solo accordéon aux personnes qui vendront seulement 3 douzaines de photographies cabinet très belle fin de Sa Sainteté Léon XIII. Tout le monde veut avoir une photographie de Sa Sainteté. C'est un splendide accordéon à 10 clefs en nickel, 2 serie de lanches caisse en ébène, action améliorée protecteurs et agrafes. Envoyez-nous votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons votre accordéon, tous frais payés. THE PHOTO ART CO., Boite 817 Toronto.



GRATIS Nous donnerons aux personnes qui vendront seulement 2 1/2 douzaines de belles Epingles à Cravate avec pierre précieuse, à 10c. chaque, cette superbe Lanterne Magique, en métal verni, pourvue de lentilles, montrant 44 vues comiques d'hommes, femmes, garçonnets, fillettes, animaux sauvages, etc. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, envoyez l'argent et nous vous enverrons parvenir, franco, cette superbe Lanterne Magique, soigneusement emballée. Vous pouvez facilement la regarder dans l'espace d'une heure en vous mettant à l'œuvre de suite. Cie. Empire Novelty, Boite 1006 Toronto.

OR SOLIDE

Nous donnerons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague. PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1001 Toronto, Canada.

Mlle Marie-Anne Tourigny

SAINT-VALERE DE BULSTRODE, QUE.

LES PILULES ROUGES la guérissent d'une faiblesse dont elle souffrait depuis huit ans.



Mlle MARIE-ANNE TOURIGNY

" Durant huit ans, dit Mlle Tourigny, cinq médecins m'ont traitée. Tous se sont accordés sur mon cas et m'ont dit que j'avais les poumons faibles et une tendance à la consommation. Le premier médecin m'a traitée pendant deux ans, le deuxième pendant deux ans aussi, le troisième pendant un an, et les deux derniers le reste des huit ans.

" Je demeurais toujours dans le même état ou plutôt j'affaiblissais tous les jours, car en avril dernier j'avais peine à marcher, la crainte seule d'être consomptive me tenait debout. Je ne pouvais monter un escalier sans me reposer ensuite ; une marche de quelques arpents m'épuisait complètement.

" Cette grande faiblesse avait commencé chez moi quand je fus devenue grande fille ; j'étais alors en pleine santé, mais depuis ce temps, j'affaiblissais avec l'âge et ma maladie était sans doute due à l'irrégularité des époques, dès leur origine. Cette faiblesse amenait chez moi une mauvaise digestion, une douleur dans l'estomac, des palpitations de cœur, des étourdissements, des maux de tête ; j'avais les membres froids et souvent enflés ; j'étais obligée de me coucher souvent dans la journée.

" Les PILULES ROUGES que je pris, sous la direction des médecins spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, me firent un grand bien dès le commencement et, après en avoir pris une quinzaine de boîtes, je suis aujourd'hui en parfaite santé. J'aide aux soins du ménage, je suis forte, robuste et courageuse.

" J'ai recommandé les Pilules Rouges à un grand nombre de jeunes filles de mes amies et elles s'en sont bien trouvées.

" Mlle MARIE-ANNE TOURIGNY,
" Saint-Valère de Bulstrode, Qué."

Les femmes faibles et malades, spécialement celles qui souffrent depuis longtemps, sont invitées à écrire aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis. Toute correspondance est gardée avec le même secret professionnel que les consultations données à leurs bureaux. Les consultations par lettres sont tout-à-fait gratuites.

Nous attirons aussi l'attention des femmes malades sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr Coderre de tous nos remèdes. Les Pilules Rouges sont connues à présent sous le nom de PILULES ROUGES de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Toutes Pilules Rouges vendues de porte en porte et aussi celles vendues au cent ou à 25c la boîte, doivent être refusées comme des imitations.

Les Pilules Rouges sont expédiées au Canada et aux Etats-Unis sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
Dépt. Médical, No 274 rue Saint-Denis, Montréal.



La Mere

qui veut que ses enfants aient du pain qui les nourrisse, des gâteaux qui soient bien sains, doit voir à ce que le soda dont elle se sert soit pur ; le meilleur est le soda à pâte

Dwight's Cow Brand Soda
(Marque de la vache)

Ecrivez pour livre de recettes, à

JOHN DWIGHT & CIE, 34 Rue Yonge, - TORONTO, ONT.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 275



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes F Allard, R Bélanger, L A Boisseau, F Boudreau, A Comtois, L Delorme, E Gagnon, J Lamère, L Marquis, J Parent, Provencher, D Roy dit Desjardins, Mles L Allard, Barck, R A Dupuis, A Guindon, R H, E Marois, H Paillon, A Panseiron, M Proulx, B St-Jean, J V. A Vallée, A Viau, MM F Barck, L Brazeau, J B Brisson, A J B Brisson, A Champoux, H Charette, C Cormier, A David, O Dupont, E Emond, M Gamaiche, L Gascon, N Gauthier, B Giasson, E Goyette, J F Grenier, R Jetté, J Lalonde, A Lebeau, O L'Éuyer, L F Ledoux, R Lefebvre, A Letourneau, W Métayer, P Neagel, W L Ricard, M G Rousseau, A Sénécal (Montréal, Q), R Bouvier, E Gagnon (Acton Vale, Q), J Echembach (Ancien Lorette, Q), G Héon (Aston Jet, Q), Mlle V Trudeau (Cedar Hall, Q), Mme L Vermette (Chambly Canton, Q), J E E Drouin (Chambly, Q), Mlle B Bissonnette (Coteau du Lac, Q), N Côté (Danville, Q), Mlle A Thibaudeau (Deschambault, Q), Mles A Corriveau, B Corriveau, Y Rheault (Disraéli, Q), A Côté (East Angus, Q), H Meunier, L Périard (Hull, Q), Mlle A Roy (Iberville, Q), E Généreux (Joliette, Q), Mme D Robert (Lachine Locks, Q), Mmes A Barnabé, J O Smith (L-Pointe, Q), Mme M Lafleur, Mlle S Lauranger, E Lemay (Louiseville), H LeBouthillier, J B Levasseur (Matane, Q), J P Caron, J A René (Moose Park, Q), Mme S Wissell, M J Germain (Mile End, Q), Mme C Simard, Mles A Garceau, A Valiquette, MM

J Béland, B Pepin, G J Tessier (Ottawa, Ont), A S Gordon (Paro Laval, Q), Mmes M J Huard, M L Savoye (Plessisville, Q), Mmes J E Dubé, A Grondin, MM L Amyot, L Béland, L Delisle, F Paput (Québec, Q), R Nadeau (Rivière du Loup, En bas), Looking Glass (Sorel, Q), J R Boisvert, C E A Hébert (Stanford, Q), J F Madore (Ste-Angele de Rimouski, Q), Mlle M R Audet (St Anselme, Q), Mlle A Landry (St Boniface, Q), Mme O Lefebvre, Mlle A Boyer, M E Desrochers (Ste Cunégonde, Q), Mlle A Landry (Ste Flavie Station, Q), Mme (ou W) Poirier, Mlle F Sans-Cartier, MM J P Cantin, R Charbonneau, P Langlois, A Perrin, P Tanguay (St Henri de Montréal, Q), A Fontaine, P Savary (St Hyacinthe, Q), Mlle M Audy (St Joseph de Bordeaux, Q), F X Dupont (Ste-Louise, Q), Mme H Denis (Ste Madeleine, Q), Mlle M LaRochelle, M L Letourneau (St Michel de Bellechasse, Q), Mlle L Gosselin (St-Odilon, Q), Mlle E Bonenfant, M G Fille (St-Rémi, Q), Mme C Beaudry, M J Savard (St-Roch de Qc.), Mlle A Gagnon (Ste Rose de Laval, Q), Mme C Blouin, M A Perreault, Mmes Eollins, N Lajoie, F Lefort, E Schmouth, M L Schmouth (Trois Rivières, Q), Mme R Sauvé, M H Bougie (Valleyfield, Q), Mme J Casista (Villemay, Q), F Marcotte, L H Pepin (Warwick, Q), P Singler (Amesbury, Mass), Y Tellier (Artic Centre, R I), Mme L Lemieux (Augusta, Me), Z Robichaud (Berlin Falls, N H), N Gamache, N L'Yverncy (Brunswick, Me), Mlle Z Glandon (Cohoes, N Y), Mme G Proulx, Mlle A Desrosiers, MM A R Bélanger, A Bérubé, L Dionne, N Lafrance, A Montminy (Fall River, Mass), Mme A Perro (Fiskville, N H), Mlle E Simard (Groveton, N H), E Fiset (Haverhill, Mass), Mme J Cousineau, Mlle D Caron, MM A Côté, E Couture (Holyoke, Mass), Mme Boisjoly, Mlle A Frazer, MM J F Angers, A Boisjoli, T Fortier (Lawrence, Mass), Mme O Rivard, Mlle R Roy, MM A Bérubé, O Cloutier (Lewiston, Me), Mmes J Lambert, L Mousseau, Mlle G Deschênes, MM E Blanchette, H Cayer, H Chandonne, E Desrosiers, X Dubuc, J Nolin (Lowell, Mass), Mlle J Gagnon, L Chassé (Manchester, N H), Mme J Bazinet, Mlle A Cour-

GRATIS Nous avons récemment introduit de jolis cadres à photographies vraiment artistiques. Splendement décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écarter nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons **une prime d'une valeur exceptionnelle**, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.—Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco.

THE COLONIAL ART CO. 173 Confédération Bldg.

noyer (Manville, R I), J Lavallée (M Mass), L F McClure (New-Auburn, M Langlois, M J Z Allard (New-Bedford), Mles A Guéniot, O Maurin, P Pedveller-Orléans, Le), L Lemieux (New-York), F X Jean, Mlle R Thibault (Somers H), Mlle J Bellemare (Spencer, Mass), Beausoleil (Springfield, Mass), Mme I (Taftville, Conn), Rév A Carrier (Mass), A Gervais (Three-Rivers, Mass), Desautels (Turner's Falls, Mass), Mlière (Warren, R I), Mme C Sylvestre

Succès Toujours Croissant

— DU —

Vin Morin Creso-Phate

MONSIEUR L'ABBÉ,
DE QUÉBEC,

Guéri de Bronchite

Par l'action puissante de cette merveille scientifique.

Monsieur L'Abbé, de Québec, souffrait d'une sévère Bronchite depuis six mois, ne pouvant trouver aucun remède qui pût le guérir. Il ne se laissa cependant pas aller au découragement et chercha tout sa guérison.

Lisant un jour, dans son journal, une guérison extraordinaire opérée par le roi des Toniques, le VIN MORIN "CRÉSO-PHATES", il résolut d'en faire usage, au moins quelque temps. L'effet bienfaisant de cet excellent remède se fit vite sentir et Monsieur L'Abbé commença à espérer.

Après un traitement suivi selon les directions des circulaires et l'avis de son médecin, le mal disparut sans retour.

La grande popularité du VIN MORIN "CRÉSO-PHATES" s'affirme chaque jour; ses effets aussi sûrs que rapides en ont fait un remède des plus universellement estimés, s'adaptant facilement à tous les cas. Chacun le prend avec goût et avantage—il soulage et guérit le rachitisme, la chlorose, la grippe, la bronchite, la pulmonie, etc., et les maux de la gorge et des poumons.

Le VIN MORIN "CRÉSO-PHATES" est encore le meilleur restituteur connu, le Tonique par excellence du vieillard débile, de la femme pâle et affaiblie, de l'homme sans énergie ni courage. Prenez-le à temps, prenez-le lorsque tous les autres remèdes auront failli, prenez-le toujours—là est votre guérison.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,
1862 rue Ste-Catherine, Montreal
Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien
Manchester, N. H.

IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS. Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, "imprimeur" d'encre, plumes et supports. Utile sous plusieurs rapports—pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. McFarlane & Co., 119 Rue Yonge, Toronto.

GAGNEZ

Cette montre de Dame, c'est une vraie petite beauté, avec boîtier en nickel poli, cadran bien orné, aiguilles d'or et à remontoir, en vendant seulement 3 douzaines d'Épingles fines en or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10 cents chaque. Tout le monde désire en avoir, elles sont si jolies. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera expédiée gratuitement.

GRATIS
Nous donnons cette magnifique Bague fine en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Épingles à Cravate, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie caisse doublée en velours.

EMPIRE NOVELTY CO., Boîte 1004, Toronto.

L'Alcool, voilà l'Ennemi !

Victimes de la boisson, voulez-vous vous guérir de cette vilaine habitude ?

Prenez le **Remède Végétal Dixon**

Le seul Spécifique infailible contre l'alcoolisme...



AVANT LA GUERISON.

Peut être pris n'importe où, sans publicité, sans perte de temps, sans danger.

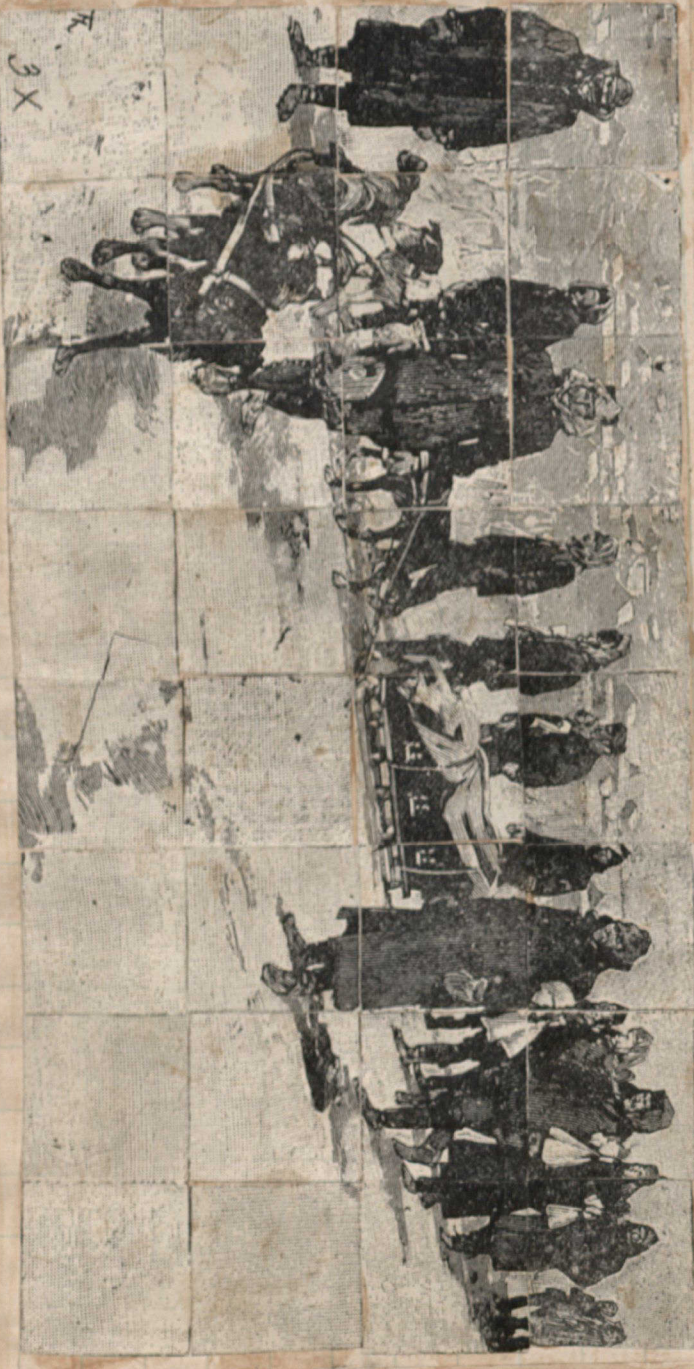
Témoignages de cas extraordinaires guéris visibles à notre bureau. Visite instantanément sollicitée. Renseignements confidentiels fournis sur demande. Adressez à

J. B. LAUME, Agent de la "Dixon Cure"
572 RUE ST-DENIS, MONTREAL,
Ou DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUÉBEC.



APRES LA GUERISON.

Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 277



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: CONVOI FUNEBRE A DAWSON.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom; adressez à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.
Envoyez la solution d'ici au 20 mars à 10 hr. a.m. Tirage le jeudi à 2 hr, les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine prochaine. Primes: Abonnement de 3 mois ou 50c en argent, au choix.

Poils Follets
Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**
C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Épilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.
PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.
En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.
Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.
10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après
Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE,
Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

D'un intérêt spécial pour La Fille et la Mere
"Le Guide de la Femme" dernier livre de Mad. Richard est d'un intérêt tout spécial à la fille, l'épouse et la mère. La renommée universelle de son auteur, les avis maternels qu'il renferme, ainsi que les avertissements contre les dangers que rencontre la femme à chaque pas dans la vie; les précieuses recettes qu'il donne pour la prévention, le soulagement et la guérison des maladies communes aux femmes, ainsi que la beauté de sa composition et son texte illustré, tout tend à donner à ce livre une valeur exceptionnelle pour chaque femme dans le pays. Une copie de ce livre sera envoyée à toute femme qui m'enverra son adresse avec 2 cts. (argent ou timbres) pour couvrir les frais de poste. Ecrivez de suite, car l'édition est limitée.
Mad. J. C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.

GRATIS
Nous donnerons ce magnifique Violon, modèle Stradivarius, grandeur ordinaire, complet avec cordes et archet, aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines d'Épingles à 10c. chacune. Ces épingles, fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, sont de vraies petites beautés. Nos agents trouvent que c'est l'article le plus facile à vendre qu'ils aient jamais essayé. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre Violon vous sera expédié par express, franco. **La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto,**

SECRETS
Nous enverrons **GRATIS** un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.
THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

GRATIS
Nous donnons cette belle montre de dame en vendant seulement 3 douzaines de paquets de délicieux parfum à 10 cts. chacun. Le parfum est si odoriférant et durable qu'un seul paquet parfumerait un tiroir de bureau pendant des années. Il est dans 3 odeurs: Rose, Violette et Hélotrope, et est en paquets portant belles dessins de fleurs dans plusieurs couleurs. Tout le monde l'achète. Cette montre est très belle avec boîtier en nickel solide, cadran décoré, aiguilles en or, excellents mouvements à remontoir avec régulateur. Ecrivez et nous enverrons le parfum, vendez-le, retournez l'argent, et nous enverrons votre belle montre qui tient très bien le temps franco. **THE ROSE PERFUME CO., Boîte 651, TORONTO.**

GRATIS 3 BELLES OPALES
Des couleurs de l'arc-en-ciel, ornées dans solide gold alloy, données en vendant seulement 10 gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes dans toutes couleurs. Ecrivez pour les graines. Vendez-les renvoyez l'argent, et nous enverrons cette bague dans un joli étui doublé en perle, tous frais payés.
The Prize Seed Co., Boîte 696, Toronto.

GAGNEZ CETTE MONTRE
En vendant seulement que 2 douzaines de magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimerait à avoir une bonne photographie de sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Ecrivez-nous et nous vous enverrons par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en nickel poli avec bord bien orné et véritables mouvements à cylindres américains. C'est une montre recommandable qui tient parfaitement le temps et avec du soin elle durera dix ans. Ecrivez aujourd'hui. **THE PHOTO ART CO., BOITE 646, TORONTO, ONT.**

Théâtre National de l'Opéra-Comique.

LE RÊVE

Drame lyrique en 4 actes d'après le Roman d'Emile Zola
Poème de Louis Gallet
Musique de
A. BRUNEAU



LA SUPPLICATION D'ANGÉLIQUE

Chantée par Mademoiselle Riolton

Andantino

PIANO *p*

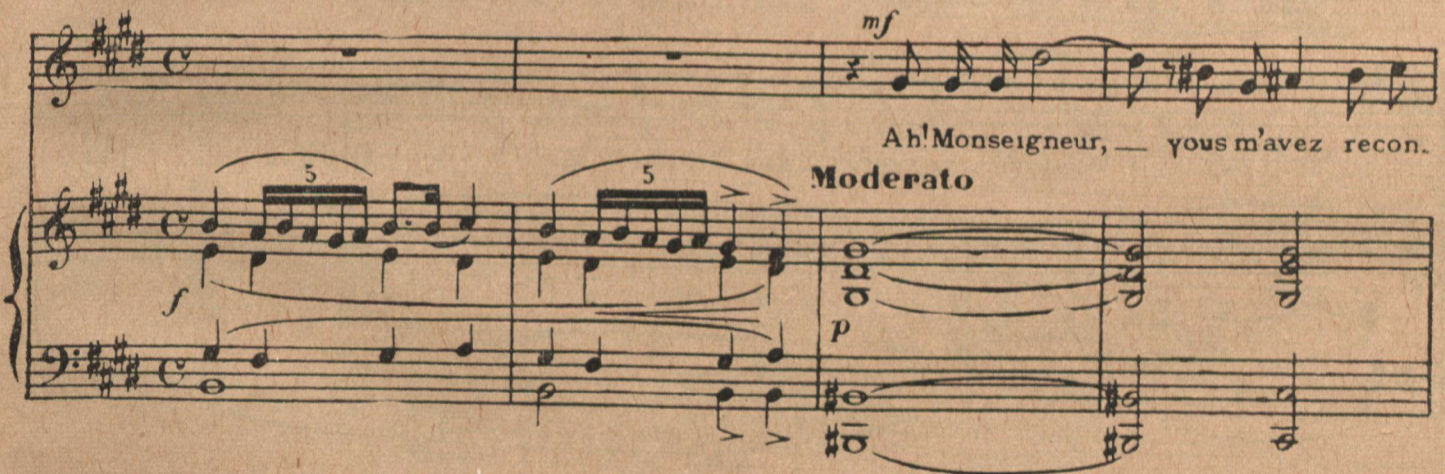



cre - scen - do poco a poco

mf

Ah! Monseigneur, — vous m'avez recon.

Moderato

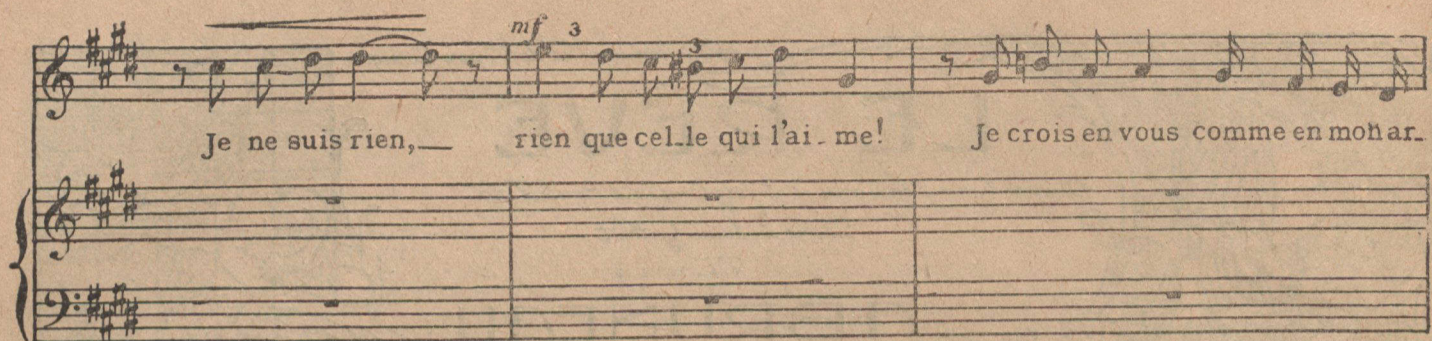


p

nu - e! — Ecoutez-moi! — Je suis venu - e Pour que vous m'écoutez! —



mf 3
Je ne suis rien, — rien que cel.le qui l'ai - me! Je crois en vous comme en moh ar.



- bitre suprê - me Et je pleure — a vos pieds!

Andantino
p



pp très simplement
Vous n'a - vez rien qu'un mot à

pp *dim* *pp*



di - re, — Vous n'a - vez qu'à le - ver le doigt pour me dé - trui - re. — J'at -

pp



- tends vos or - dressouve - rains. — J'ai vou - lu dé - fen - dre ma

p



cau-se, Malgré ce qu'on m'a dit, Monseigneur, — Et je l'o se Malgré ce que je

crains! — Son - gez, mon Dieu, que si je

Poco a poco più mosso

l'ai - me, Tout l'a vou - lu, les fleurs, les ar - bres, le ciel mê - me!

Et quand j'ai vu que je l'ai - mais, Je n'a.vais plus la force hé -

las, — de me re - pren - dre! N'est-ce pas, Mon-sei -

En animant un peu

- gneur, vous al - lez me le ren - dre!

do poco a poco

pp.

Vous vou - lez bien que nous so - yons heu -

f

- reux! Mon - sei -

All^o ma non troppo

mp *p*

- gneur, par pi - tié! Vous



Il s'élança vers le lit où reposait la malade.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 MARS 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE IV. — RETOUR A PARIS

(Suite)

Encore quelques jours et nulle trace du poison qui avait servi à développer cette cruelle maladie ne pourrait plus être recueillie. L'effet subsisterait toujours, la cause aurait entièrement disparu ! Dans ces conditions le docteur pensa qu'il n'y avait pas lieu de prolonger le séjour en Italie. Il avait voulu, avait-il dit, attendre que le malade fût en état de supporter la fatigue du voyage ; il s'arrangea pour que cette amélioration se produisît. Quelques nuits suffirent, pendant lesquelles il cessa d'attirer Char-

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1900.

lotte dans sa chambre, ainsi qu'il le faisait, par suggestion, pour lui remettre le flacon dont elle versait le contenu dans la potion du malade.

L'amélioration se produisit ainsi que l'avait prévue Appyani.

Un matin, à la grande surprise et aussi à la grande joie de la comtesse, un mieux sensible se déclara comme par enchantement dans l'état de M. de Bussières.

— Nous pourrons partir quand vous voudrez, cher docteur, dit gaiement celui-ci en tendant les deux mains à Appyani ; grâce à vous je me sens assez solide pour entreprendre un voyage autour du monde.

— Ma bonne Charlotte, nous allons tout de suite faire nos préparatifs pour retourner à Paris, dit la comtesse avec joie.

Et elle entraîna la gouvernante, laissant le docteur seul avec son "cher malade".

— Me voilà sur pieds pour longtemps, j'espère ! prononça M. de Bussières.

— Cela dépendra de vous, mon ami. De la prudence et des précautions !... Beaucoup de précautions ! ajouta le médecin en appuyant sur chaque mot.

— C'était donc bien grave ? demanda le comte redevenu subitement sérieux.

— Grave... cela dépend ; je ne suis pas de l'école de ceux de mes collègues qui prétendait que certaines maladies légères doivent se traiter par de l'indifférence à haute dose. " Pour moi il n'existe pas de maladies légères. "

— Ne tenez pas ces théories devant la comtesse, au moins ! interrompant M. de Bussières.

— Non, assurément ; mais à vous, mon malade et mon ami, je dois la vérité, et si je ne vous la marchande pas, comme vous le voyez, c'est afin que vous ne vous exposiez pas à des rechutes qui son parfois dangereuses.

— Mais dites-moi donc au moins de quel affection je suis atteint ?

Le docteur Appyani eut un sourire forcé.

— Qu'il vous suffise de savoir, mon cher ami, que l'état de faiblesse que j'ai victorieusement combattu ne pouvait, en aucun cas, dégénérer en maladie grave.

" Vous êtes d'une constitution vigoureuse qui défierait les affections les plus redoutables.

" Vous vivrez cent ans, mon cher !... "

Ainsi qu'on le voit, le misérable, qui avait prémédité la mort de son ami, l'endormait dans une confiance absolue et préparait l'avenir avec le cynisme le plus révoltant.

Mais aucune considération ne pouvait désormais lui faire modifier ses coupables projets.

S'il accordait un répit à sa victime, c'est qu'il avait besoin, lui-même, de gagner du temps pour donner de plus profondes racines à l'amitié qu'il voulait inspirer à la comtesse, à défaut d'un sentiment plus tendre.

La maladie de M. de Bussières pouvait, seule, légitimer les perpétuelles visites du médecin et ses fréquents tête-à-tête avec la femme du malade.

La comtesse, sans le moindre soupçon, se prêtait à l'accomplissement du plan qu'il avait formé.

La nature franche et loyale de la jeune femme lui inspirait une vive reconnaissance pour le prétendu dévouement de l'ami et du médecin.

Et, loin d'éprouver la moindre défiance, elle ressentait une réelle sympathie pour cet ennemi de son repos.

Lorsqu'elle avait vu l'empressement que mettait le docteur à s'occuper lui-même de tous les préparatifs du départ, elle se montra plus bienveillante, encore que de coutume envers lui.

Elle se félicitait, lui dit-elle, d'avoir été la première à insister pour que le comte lui rappelât sa promesse de venir les rejoindre.

— C'est moi, fit-elle, avec un aimable sourire, moi qui ai demandé que vous hâtiez vous arrivée auprès de nous !... "

— J'espère, ajouta-t-elle, que vous vous continuerez, à Paris, et les soins du docteur et les visites de l'ami !

Elle n'avait pas remarqué la fugitive expression de haine qui passa, comme un éclair, sur le visage d'Appyani.

Même elle ne trouva pas extraordinaire que le docteur, autorisé par la bonne intimité qui s'établissait entre eux, s'entretint avec elle, en termes qu'il entourait d'une feinte émotion.

En parlant d'avenir, l'hypocrite faisait allusion à la fois à la mala-

nie dont le comte était atteint et à la naissance de l'enfant que, dans quelques mois, la comtesse allait mettre au monde.

Cette maladie de M. de Bussières était maintenant enrayée, lui disait-il confidentiellement, mais qui sait si, quelque jour, elle ne se réveillera pas plus terrible et plus menaçante ? Et alors ! . . .

La jeune femme l'interrompit vivement.

Elle avait compris que le docteur faisait allusion à une catastrophe qui pouvait, d'un moment à l'autre se produire, et elle exclama, en levant les yeux vers le ciel : " Dieu aurait-il voulu, en m'envoyant l'être nouveau, me préparer une consolation avant de me frapper si cruellement ? "

Quelle pensée traversa, à ce moment, l'esprit du docteur et fit briller un éclair subit dans ses yeux ? entrevoyait-il déjà la possibilité de faire servir, — plus tard, — à la réalisation de son rêve odieux, cet enfant en qui devaient se résumer, toutes les espérances, toute la vie de la jeune femme ? . . .

Un détail devait venir augmenter encore la confiance d'Appyani dans le succès de l'œuvre qu'il poursuivait.

Les chemins de fer, à cette époque, étaient bien loin encore d'être établis en Italie et dans la plupart des départements de la France et le comte avait commandé une berline pour effectuer le voyage à petites journées.

La veille du jour fixé pour le départ, Appyani parlait d'aller retenir pour lui-même, une place dans la diligence, Mme de Bussières insista alors pour qu'il n'abandonnât pas son malade, ses amis . . .

— Il y a une place pour vous dans la berline, ajouta-t-elle avec une grâce charmante, et vous ne refuserez pas, je suppose, de voyager en notre compagnie.

Appyani s'était, comme on le pense bien, attendu à cette offre.

Le lendemain il prenait place dans la berline et tous trois se mettaient en route.

Pendant les quatre mois qui venaient de s'écouler, M. d'Anglemont avait parcouru l'Algérie de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, reconstituant, à mesure qu'il parcourait le pays, les scènes auxquelles il avait assisté, pendant son long séjour sur le sol africain.

" Ne vous inquiétez pas de moi, écrivait-il à la comtesse ; j'ai retrouvé ici ma jeunesse tout entière et je veux que le charme dure le plus longtemps possible . . . "

Il conseillait à " ses enfants " de prolonger leur séjour dans le beau pays d'Italie.

Il est vrai qu'afin de ne pas l'alarmer, la comtesse lui avait caché l'état réel du comte.

Sur le conseil d'Appyani, elle n'avait parlé que d'une simple indisposition.

Et M. d'Anglemont avait répondu : " Puisque vous voyagez en compagnie de notre cher docteur, je suis tout à fait rassuré . . . "

Il ajoutait : " — Donc je ne vois pas encore la nécessité de rentrer en France ; je ne saurais exprimer avec quelle émotion profonde je parcours aujourd'hui cette contrée que j'ai traversée jadis.

" Quels souvenirs éveillent en mon âme ces lieux que je revois après trente années écoulées ! Souvenirs de jeunesse glorieuse et fière. Souvenirs de dangers et aussi de souffrances et de larmes.

" Je vous ai dit, avant mon départ, un sombre épisode dans lequel la mère de Charlotte et Charlotte tout enfant jouaient un rôle, et ce récit vous a vivement impressionnée.

" Je vous conterai, à mon retour, un événement bien étrange qui s'est produit, il y a quelques jours, et que le destin semble m'avoir réservé comme l'épilogue de ce dramatique épisode . . . "

Voici quel était l'étrange événement auquel, dans sa lettre, M. d'Anglemont faisait allusion.

Il se plaisait, comme il l'a dit plus haut, à revoir les lieux qu'il avait parcourus dans sa première jeunesse. Un jour qu'il faisait, seul, une excursion lointaine, il se sentit plus vivement impressionné qu'il ne l'avait été jusque-là.

C'est qu'en regardant autour de lui, il croyait reconnaître une vaste plaine triste et déserte qu'il avait parcourue jadis, à la tête d'un escadron et poursuivant les Arabes qui fuyaient, se retournaient subitement, déchargeaient leurs armes contre les Français et reprenaient la fuite.

Oui, c'était en cet endroit qu'emporté par son ardeur martiale et surexcité par l'odeur de la poudre, il s'était furieusement élancé sur les traces de l'ennemi !

Et cette juvénile ardeur se réveillant subitement en lui, il lança, comme jadis, son cheval à fond de train, criant comme il l'avait fait alors : " En avant pour l'honneur du drapeau, sus aux Arabes et vive la France ! . . . "

Il avançait toujours, franchissant l'espace avec la rapidité de la foudre quand, soudain, pesant vigoureusement sur les rênes, il arrêta son cheval.

Cet arrêt fut si brusque que le cavalier et la monture faillirent rouler à terre.

Le cavalier, cependant, se remit promptement en selle et, regardant autour de lui avec une profonde attention :

— C'est là ! oui, oui, c'est bien là, prononça-t-il d'une voix émue. Puis, descendant de cheval, il dirigea ses pas vers une sorte de hutte du plus misérable aspect.

Il poussa la porte du pied et entra.

M. d'Anglemont ne s'était pas trompé, la mesure dans laquelle il venait de pénétrer était celle où, trente ans auparavant, il avait été transporté, mortellement blessé, par le bandit arabe, dévaliseur de morts et de mourants, qui l'aurait impitoyablement égorgé si sa compagne, la malheureuse mère de Charlotte, n'avait pas pris sa défense.

Rien n'était changé dans cette demeure, si ce n'est que le délabrement d'autrefois s'était encore accru.

Là étaient toujours la vieille table de bois et les escabeaux grossiers.

Là était le grabat sur lequel il avait si longtemps souffert et au-dessus de ce grabat . . .

Une image du Christ !!!

A cette vue, d'Anglemont demeura stupéfait.

Un Christ dans la cabane de cet Arabe ! ostensement voleur et lâchement assassin !

Tandis qu'il restait immobile, plongé dans un grand étonnement, M. d'Anglemont entendit un bruit de pas qui résonnaient derrière lui.

Il se retourna vivement et se trouva face à face avec un grand vieillard.

Son visage de bronze était sillonné par des rides profondes.

Son regard était dur et menaçant.

Sa barbe démesurément longue, étalait sa blancheur sur les hailons noircis qui couvraient sa poitrine.

D'une voix creuse et dure, il prononça ces mots :

— Qui es-tu ? Que viens-tu faire chez moi ?

— Cette demeure est-elle depuis longtemps la tienne ? demanda d'Anglemont.

— J'y ai souffert la vie depuis ma naissance, répondit l'Arabe.

— Es-tu chrétien ? dit d'Anglemont en étendant le bras vers le christ.

— Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète ? répondit l'Arabe.

— Si tu n'es pas chrétien pourquoi cette image se trouve-t-elle dans la demeure ?

— C'est sa volonté . . . à elle, répondit l'Arabe d'une voix devenue tout à coup triste et douce, c'est sa volonté . . .

— De qui parles-tu ?

— De celle qui fut l'âme de ma vie et la joie de mon cœur ; de la mère de ma fille, morte comme elle sans doute.

— Continue, dit avec empressement d'Anglemont, qui commençait à comprendre et, en parlant ainsi, il regardait attentivement l'Arabe.

Les traits convulsés du vieillard, sa barbe blanche et ses membres décharnés n'avaient d'abord éveillé en lui aucun souvenir ; mais maintenant, ses yeux profonds, cerclés de noir, et son regard d'acier ne laissaient aucun doute sur l'identité de cet homme.

C'était lui . . . l'oiseau de proie des champs de bataille d'autrefois. Et la femme dont il parlait : la chrétienne, dont il déplorait la perte, était celle qui avait sauvé jadis le jeune officier.

M. d'Anglemont, sans vouloir se faire reconnaître aussitôt, continua d'interroger l'Arabe.

— Si je t'ai bien compris, dit-il, une chrétienne t'a rendu père et tu as perdu la mère et l'enfant. Es-tu bien sûr qu'elles soient mortes l'une et l'autre ?

" Qu'est-il donc arrivé qui ait fait naître en toi cette triste conviction ?

— Ecoute et tu vas le savoir.

" . . . Parce qu'elle adorait le même Dieu que lui, elle m'avait empêché d'achever un Roumi (un Français) un ennemi de mon pays, qui se mourait au milieu d'une centaine de ses frères, après un combat acharné.

" Elle me supplia de le porter jusqu'ici et de lui permettre, à elle, de lui donner des soins.

" Je ne savais rien lui refuser. J'ai lâchement consenti et lorsqu'il fut rétabli de ses blessures, elle s'est enfuie avec lui . . . au milieu de la nuit, pendant son sommeil, emportant mon enfant et conduisant le Roumi jusqu'à la limite du camp des Français.

" Le lendemain matin lors que je m'éveillai, je trouvai ma demeure abandonnée.

" Je me mis à poursuivre les fugitifs, mais vainement ! . . .

" Nulle part je ne rencontrai la trace de leur passage.

" Je marchai, je marchai toujours jusqu'à l'endroit où avaient campé tes frères.

" Eux aussi avaient disparu. Ils étaient partis emmenant ma femme et ma fille !

" Je le croyais du moins, et j'allais m'en retourner le cœur plein de désespoir et de rage, lorsque j'entendis, au-dessus de ma tête, des cris lugubres . . .

« Je les connaissais bien ces cris, c'étaient ceux des corbeaux qui venaient, ainsi que moi jadis, chercher leur proie sur les champs de bataille!...

« Je les vis tournoyer dans l'air, à quelque distance, puis s'abattre et s'envoler de nouveau, avec des cris aigus, et tourner toujours au-dessus d'une chose invisible pour moi, comme s'ils attendaient que le moment fût venu de satisfaire leur voracité.

« Je me dirigeai de ce côté et j'aperçus une femme étendue à terre; je m'approchai encore.

« C'était elle!... Elle qui gisait dans son sang!...

« Une large blessure lui avait ouvert la poitrine, ses yeux étaient fermés et ses membres glacés.

« Le Roumi l'a égorgé, m'écriai-je, et il a emporté ma fille!...

« Je pleurai longtemps, sa main dans la mienne, et, comme j'allais la déposer à terre, il me sembla que cette main s'agitait faiblement, que les yeux de la morte s'entr'ouvraient et qu'un faible soupir s'exhalait de ses lèvres!...

« —Est-ce qu'elle existe encore?

« Allah! Allah! vas-tu me la rendre? »

« —Non, murmura-t-elle tout bas, non, c'est fini, c'est fini; Dieu a permis que je sauve mon enfant... et... et je meurs contente...

« —L'enfant est sauvé, m'écriai-je, où est-il?... parle, réponds, où est-il?

« —Loin, bien loin, maintenant.

« —Est-ce qu'il est perdu à jamais pour moi?

« Allah ne me le rendra-t-il pas?

« —Si tu dois la retrouver un jour ce ne sera pas par le secours de ton Dieu... à toi... mais par la grâce du mien.

« —Que faut-il que je fasse pour obtenir cette grâce?

« —J'ai laissé... dans ta demeure une sainte image... qu'elle soit sous tes yeux... toujours... prie... repens-toi... et... espère...

« Espère! ce fut sa dernière parole!...

« J'ai obéi à sa volonté.

« Voilà pourquoi ce christ se trouve-là.

« Je lui ai demandé de me dire ce qu'est devenu mon enfant. Il est resté sourd à ma voix.

« Son Dieu est sans pitié comme l'a été le mien.

« Je me suis repenti, cependant. J'ai prié... J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré!... moi!... J'ai pleuré...

—Et son Dieu m'a conduit auprès de toi, dit, avec émotion, d'Anglemont.

—Est-ce vrai?... Est-ce bien vrai, ce que tu me dis là, répondit en tremblant le vieillard... Est-ce vrai?... Et que viens-tu m'apprendre?

—Regarde-moi bien en face, les yeux dans les yeux, et tâche de te souvenir...

—Je te regarde, et je ne me souviens pas, dit l'Arabe en secouant tristement la tête, qui es-tu?

—Je suis celui que tu as épargné, jadis, à la prière de la pauvre morte.

—Je suis celui qu'elle a voulu sauver une seconde fois, celui qu'elle a conduit, la nuit, auprès des siens.

—Toi?

« Je suis celui à qui, avant de se frapper mortellement elle-même, elle a confié sa fille!

—Toi!...

—Elle m'a supplié de faire élever l'enfant dans la religion qui fut la sienne à elle.

—Et qu'est-elle devenue?

—Elle a grandi dans ma maison, dans ma famille, elle a été, comme elle l'est encore, non la servante, mais la compagne de ma fille.

« Songe à ce qu'elle est maintenant, songe à ce qu'elle serait, aujourd'hui, si tu l'avais gardée près de toi, ici, au milieu de ce désert, dans cette misérable maison; songe à tout cela et dis-moi si sa mère, en se séparant d'elle, en l'exilant loin de toi, ne l'aimait pas d'une tendresse mille fois plus réelle que la tienne?

L'Arabe courba la tête et garda le silence.

Il paraissait plongé dans une réflexion profonde.

Après quelques instants il se redressa lentement, puis, d'un pas affermi, il s'approcha du lit au-dessus duquel était attaché le christ qu'il détacha et, le présentant à d'Anglemont.

—Emporte-le, dit-il, donne-le comme un souvenir sacré de sa mère, à celle que ta généreuse pitié a préservée de la misère, des souffrances et peut-être du remords.

Et, se dirigeant vers la porte qu'il ouvrit:

—Maintenant, dit-il, va en paix et qu'Allah te protège.

—C'est donc toujours Allah que tu adores?

—L'Arabe n'abandonnera ni sa patrie, ni son Dieu!

« Lui seul est grand et Mahomet est son prophète.

—Et que dirai-je à ta fille de la part de son père?

—Ne lui parle jamais de moi. Je penserai toujours à elle!...

D'Anglemont franchit alors le seuil de cet asile où, jadis, il avait tant souffert.

Il se remit en selle et partit.

Quand il fut loin, bien loin déjà, il se retourna vers la mesure et aperçut l'Arabe qui se tenait immobile, debout devant la porte.

Et d'Anglemont crut voir qu'il portait la main à ses yeux, comme pour essuyer une larme.

CHAPITRE V. — LA CONSULTATION

François avait été prévenu de l'arrivée prochaine des voyageurs et de leur intention d'habiter l'hôtel que M. d'Anglemont possédait à Paris.

Le vieux domestique avait donc, en toute hâte, pris toutes les dispositions nécessaires, afin qu'à leur retour, le comte et la comtesse de Bussières n'eussent plus qu'à prendre possession de l'hôtel d'Anglemont.

Dès qu'ils furent installés, la comtesse se hâta de rappeler au docteur Appyani l'offre qu'il avait faite au sujet d'une consultation.

—Encore quelques jours, avait répondu le médecin, afin que notre « cher malade » ne se ressente plus du tout de la fatigue d'un voyage aussi long.

« Il faut, ajouta-t-il, que mes deux confrères qui seront appelés à donner leur opinion puissent le faire sans aucune restriction... Or, il importe qu'ils ne soient pas trompés sur le degré exact de la maladie par la fatigue que le comte a subie.

On sait qu'Appyani voulait laisser au poison le temps de s'éliminer de façon à ne plus provoquer dans l'état général du malade aucun de ces accidents particuliers qui eussent pu attirer l'attention des médecins consultants.

Au bout de quelques jours, ce but lui paraissant complètement atteint, il annonçait à la comtesse de Bussières qu'il allait prendre jour avec deux de ses plus éminents confrères.

Le même soir il apportait la réponse de deux membres très en renom de la Faculté de Paris: le docteur Bronchard, dont l'opinion faisait autorité dans les maladies des voies respiratoires, et le docteur Mullême, un spécialiste très distingué pour les maladies du cœur.

Ces deux praticiens avaient immédiatement accepté de venir en consultation avec leur jeune confrère.

—Ce sera donc pour demain, déclara le docteur Appyani.

« Il ne nous reste plus, ajouta-t-il, qu'à prévenir le comte de la visite qu'il doit recevoir, et à nous y prendre, surtout, de façon à ne pas effrayer le malade.

Naturellement, ce fut le docteur Appyani qui dut se charger de cette mission délicate et pour laquelle la jeune femme ne se sentait pas assez certaine de pouvoir commander à son émotion.

On profita du moment où, le soir, après dîner, le docteur et la comtesse avaient l'habitude d'aller tenir compagnie au malade.

M. de Bussières venait de s'étendre sur une chaise longue.

Appyani s'approcha de lui, en même temps que la comtesse allait s'appuyer sur le dossier de la chaise.

—Figurez-vous, mon cher ami, commença le docteur en essayant de donner un tour plaisant à ce qu'il allait dire; figurez-vous que la comtesse a ourdi un petit complot contre nous.

M. de Bussières se redressa à demi; et tournant la tête vers la jeune femme, il la regarda avec une expression de tendresse.

—Oui, continua le médecin, Mme de Bussières veut absolument mettre sa science à l'épreuve...

—Oh! docteur!...

—Je m'explique mal, en effet, madame la comtesse; il est tout naturel, et je ne saurais m'en formaliser, que vous désiriez être complètement rassurée, et cela le plus tôt possible.

« Vous savez, aussi bien que moi, que la maladie de notre cher comte ne présente plus, en elle-même, le moindre sujet d'inquiétude; mais vous vous alarmez à tort, selon moi, de ce que les forces de votre mari ne renaissent pas plus vite.

« Or, c'est moins pour lui que pour vous-même et en raison de votre prochaine maternité que je trouve utile de recueillir l'opinion autorisée et tout à fait rassurante, je l'affirme d'avance, de deux princes de la science.

—Il s'agit donc d'une consultation? interrompit M. de Bussières, sur le visage de qui passa, à l'instant même, comme un voile de tristesse.

—Tout simplement! répondit le médecin en affectant le sourire. C'est vous que l'on examinera et c'est Mme la comtesse qu'il s'agit de guérir!...

—Ne vous opposez pas à mon désir, je vous en prie, mon ami!... prononça Mme de Bussières en s'emparant de la main du comte...

« Oui, j'ai hâte de voir disparaître cette faiblesse qui se prolonge et je remercie le docteur de l'empressement qu'il a mis à dissiper mes craintes, toutes vaines qu'elles lui paraissent.

—C'était pour moi un cas de conscience de ne pas laisser subsister la moindre inquiétude en vous, qui aurez prochainement besoin de sécurité et de calme, et j'ai laissé de côté la question d'amour-propre, dit Appyani.

Puis, se tournant de nouveau vers le malade :

—Inutile donc, mon pauvre Bussières, d'essayer de faire abandonner son projet à la comtesse !... et c'est bien le cas de dire avec le proverbe : " Ce que femme veut... "

" Du reste, il ne serait plus temps d'y faire opposition : mes deux confrères les docteurs Bronchard et Mullème sont prévenus et ont bien voulu accepter de se joindre à moi pour le diagnostic qui doit rassurer Mme de Bussières !... "

" Il ne vous reste donc plus qu'à accepter de bonne grâce, ainsi que je l'ai fait, ce que nous ne pouvons éviter.

Le comte avait gardé le silence.

Mme de Bussières, très émue, continuait de laisser parler le médecin.

Le docteur Appyani reprit, toujours sur le même ton d'enjouement :

—C'est donc une chose entendue, et vous pourrez vous flatter, mon cher ami, d'avoir réussi à déranger deux des personnalités, les plus célèbres du monde médical.

" Je connais en Europe bien des princes plus ou moins régnants pour lesquels les docteurs Bronchard et Mullème ne se dérangeraient pas aisément.

" Et, lorsque l'on saura que ces deux grandes notabilités ont été appelées en consultation pour vous, les gazettes du high-life ne laisseront pas échapper l'occasion d'en faire une bonne petite réclame.

" Et demain, vous serez un malade à la mode !

La comtesse comprit l'intention et remercia le médecin, en lui adressant un bon regard.

Le comte s'était peu à peu remis de l'impression qu'il avait éprouvée en apprenant que le docteur Appyani s'était rendu au désir manifesté avec tant de d'insistance, par Mme de Bussières.

Il se félicita en termes émus d'être l'objet de tant d'affection et de sollicitude.

Puis, prenant dans les siennes la main du docteur :

—A vous, mon cher ami, prononça-t-il, je dois des excuses pour l'épreuve à laquelle on a mis votre amour-propre de médecin...

—Allons !... allons !... répliqua le docteur en manière de conclusion, la cause est entendue... Mme la comtesse a gagné son procès !

Le lendemain, à l'heure qu'avait indiquée Appyani, François venait annoncer l'arrivée des deux médecins attendus pour la consultation.

Appyani alla les recevoir au salon et les présenta à la comtesse de Bussières, qui presque aussitôt se retirait afin de laisser le docteur mettre ses deux confrères au courant de la situation du malade, ainsi que cela se passe habituellement.

Quelques minutes après, le docteur Appyani introduisait ses deux confrères dans la chambre du malade.

Le comte de Bussières s'était levé pour se porter au-devant d'eux, mais il avait dû s'appuyer aussitôt sur le bras de François.

Appyani, après la présentation de rigueur, fit asseoir le malade sur la chaise-longue.

Puis, d'un signe il congédia le domestique, qui sortit et ferma la porte.

Les consultations se passent presque toujours de la façon suivante.

Le médecin de la maison ayant mis ses confrères au courant de la situation du malade, ces derniers examinent celui-ci, sans se communiquer leurs observations autrement qu'à voix basse, de façon que l'attention du malade ne soit pas mise en éveil.

Les deux médecins appelés en consultation par Appyani ne procédèrent pas autrement.

Ils auscultèrent, à tour de rôle, le comte longuement, sans qu'il pût voir, sur leur physionomie, ce qu'ils pensaient de son état.

Chacun des deux praticiens adressa alors quelques questions au comte, uniquement afin de prolonger un peu cette consultation, car déjà leur opinion était faite.

Peu après ils prenaient congé du malade pour se retirer, avec Appyani, dans la pièce où François avait reçu l'ordre de préparer d'avance sur la table tout ce qu'il fallait pour écrire.

C'est le moment où les médecins se communiquent leurs observations et s'avouent le plus souvent, après s'être mutuellement communiqué leur diagnostic, qu'il n'y a plus rien à faire.

Alors on se décide, par acquit de conscience, à essayer une médication *in extremis*, en s'appuyant sur ce dicton si rarement justifié : " Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! "

La conversation entre les trois médecins ne pouvait être de longue durée.

Le docteur Bronchard avait résumé son opinion par ces simples mots :

—C'est une tuberculose !

—A marche rapide ! s'était contenté d'ajouter le docteur Mullème, en regardant son confrère.

Le docteur Appyani compléta alors le rapport qu'il avait déjà fait aux deux médecins consultants en mettant ceux-ci au courant de tout ce qu'il avait essayé pour tâcher d'enrayer la maladie.

La conclusion de cette conversation à huis clos fut que l'état de M. de Bussières était absolument désespéré ; que non seulement la forme galopante de la tuberculose était des plus alarmantes, mais encore qu'il y avait de terribles complications à redouter du côté du cœur.

Dans ces conditions, il fallait, — tel fut l'avis des trois médecins, — s'attendre à une terminaison fatale, à bref délai.

La consultation, sur la demande expresse d'Appyani, fut écrite et signée.

Il s'en empara et la serra soigneusement dans son carnet. Sa victime lui appartenait, désormais, complètement.

Il pouvait, à son gré, fixer le jour et l'heure suprême de sa mort.

Cette consultation, signée de deux noms illustres, était la sauvegarde d'Appyani ; elle lui assurait l'impunité la plus complète, la plus absolue.

Il ne restait plus maintenant qu'à faire part à la comtesse du résultat de la consultation.

Le docteur Appyani se chargea de lui laisser entrevoir la vérité avec toutes les précautions, tous les ménagements possibles, pour éviter à la jeune femme une émotion trop subite et trop profonde.

Le docteur Bronchard se contenta de profiter de l'occasion pour faire l'éloge de son confrère Appyani.

Il approuva sans restriction, selon l'habitude consacrée, tout ce qu'avait fait le médecin de la maison, déclarant qu'il n'y avait pas d'autre médication à tenter que celle qui avait été suivie jusqu'à ce jour.

Quand le docteur Appyani, après le départ des deux médecins consultants, se retrouva seul avec Mme de Bussières, une transformation complète s'opéra dans son langage.

Il avoua que, jusqu'ici, il s'était efforcé de lui inspirer une sécurité qu'il ne partageait pas, une espérance que n'avait jamais laissé subsister en lui le mal terrible, inguérissable, dont le comte était, depuis longtemps, atteint.

—Il ne me reste plus, ajouta-t-il avec hypocrisie, qu'à me consacrer tout entier à mon malheureux ami, pour adoucir ses derniers jours.

—Perdu ! Il est perdu ! exclama la jeune femme, angoissée, en portant vivement les mains à son cœur.

" Ah ! je le savais bien, ajouta-t-elle ; mes pressentiments ne me trompaient pas.

Appyani ne chercha ni à la tromper, ni à la consoler.

Il se contenta de répondre :

—Notre cher malade a besoin de soins de tous les instants.

" Il a, je dois le dire, besoin d'un ami autant que d'un médecin.

—N'êtes-vous pas déjà l'un et l'autre, docteur ! prononça Mme de Bussières en regardant avec tristesse l'homme qui avait affecté de donner tant de preuves de dévouement au comte...

—Et je réclame le droit de continuer ce que j'appellerai " ma mission fraternelle " auprès de " notre cher malade ".

" Je m'étais donné pour tâche de combattre, par tous les moyens possibles, la maladie dont la marche rapide m'épouvantait.

" Aujourd'hui, après la consultation qui vient d'avoir lieu, je suis décidé à faire tout ce qui sera humainement possible pour prolonger l'existence de celui dont la mort nous laissera, hélas ! tous deux inconsolables !... "

Mme de Bussières se montra très émue et très touchée de cette explosion de sentiments qui relevaient encore à ses yeux l'homme qu'elle avait déjà en si haute estime.

Le docteur Appyani comprit qu'il venait de faire un pas de plus dans l'estime et dans la sympathie de cette infortunée en affermissant les liens dans lesquels il l'enserrait et qui devaient, un jour, la lui livrer sans défense.

Grâce à la consultation qui venait d'avoir lieu, Appyani, comme on l'a vu, avait mis sa responsabilité tout à fait à couvert.

Désormais il pouvait accomplir son œuvre criminelle avec d'autant plus de sécurité que deux des plus éminents professeurs de la Faculté de Paris avaient irrévocablement condamné le malade.

Le poison, absorbé par lui à doses minutieusement calculées, avait lentement attaqué tout l'organisme et déterminé finalement cette terrible maladie que les docteurs Bronchard et Mullème avaient déclarée mortelle à très bref délai.

Appyani avait réussi à empoisonner un homme dont ces deux célèbres médecins avaient annoncé la mort prochaine causée par la tuberculose.

Il n'avait donc plus qu'à attendre le moment propice pour précipiter le dénouement.

Du reste ce moment approchait.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST ADMINISTRÉ AVEC UN REMARQUABLE SUCCÈS DANS LES CAS DE DIPHTÉRIE, ASTHME, CATARRHE ET CONSOMPTION.

Agent pour les Etats-Unis GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, BOSTON, MASS.

Mme de Bussières touchait aux derniers jours avant la naissance de son enfant.

Depuis le retour d'Italie, Appyani avait passé la nuit à l'hôtel d'Anglemont, toutes les fois que la comtesse, après une agitation plus grande, constatée chez le malade, ayant conçu des inquiétudes nouvelles.

Mais à partir du jour de la consultation, Appyani sur la prière qu'il sut se faire adresser par Mme de Bussières avait consenti à élire domicile à l'hôtel d'Anglemont.

Il pouvait, de cette façon, suivre, heure par heure, les modifications qui se produisaient dans l'état du comte et dans celui de la comtesse.

Il jugea donc, un jour, indispensable de prévenir Mme de Bussières que le moment de la délivrance approchait et qu'il se mettait à ses ordres pour prendre toutes les dispositions nécessaires en pareil cas.

Mais Mme de Bussières l'arrêta dès les premiers mots, en disant qu'elle désirait, à moins d'une nécessité absolue, se passer d'un médecin.

Le docteur Appyani s'attendait probablement à cette déclaration formelle, car il s'empressa d'annoncer à la comtesse qu'il lui présenterait, dès le lendemain, une des sages-femmes les plus habiles et les plus distinguées de Paris : Mlle Dorterre.

Il en fit un éloge pompeux, disant que de brillants succès aux examens pour le brevet de 1re classe, l'avaient tout de suite mise en évidence lorsqu'il s'était agi pour elle de se créer une clientèle.

Le lendemain, le docteur Appyani présentait effectivement la sage-femme qui devait présider aux couches de la comtesse.

Mlle Dorterre était une femme d'environ trente-cinq ans, d'une physionomie suffisamment agréable, et dans laquelle on trouvait, grâce surtout à l'expression du regard, l'indice d'une vive intelligence.

Toute sa personne était empreinte d'une certaine distinction : dans le monde où elle avait sa clientèle, on prétendait que ses ascendants avaient appartenu à la noblesse et qu'ils avaient supprimé, après de grands revers de fortune, l'apostrophe qui faisait une particule du D. En sorte que son véritable nom était d'Orterre.

Si c'était une légende inventée à plaisir, elle était bien trouvée assurément, car elle n'avait pas peu contribué à procurer à la jeune matronne, dès ses début, — de riches clientes.

On prétendait, en outre, que cette histoire de particule supprimée aurait valu à la jeune personne plusieurs demandes en mariage.

Mlle Dorterre avait systématiquement refusé tous ces partis.

En dehors de l'appartement qu'elle occupait à Paris et où elle donnait des consultations, la sage-femme avait, — sur les hauteurs de Meudon, — une villa installée en vue de recevoir les clientes désireuses d'y faire leur convalescence.

Mlle Dorterre appelait cela " faire une cure d'air ".

On élevait aussi, à la villa de Meudon, de pauvres petits êtres qui dépérissaient sous l'influence des miasmes de Paris, et dont les mères étaient forcés de se séparer pour les confier, — par ordonnance du médecin à des nourrices de campagne.

À la villa de Meudon, les nouveau-nés trouvaient des soins merveilleusement compris.

Les nourrices choisies par la sage-femme réunissaient toutes les conditions désirables.

Lorsqu'elle avait l'occasion de parler de son établissement de Meudon, Mlle Dorterre ne tarissait pas.

Aussi fût-ce l'objet principal de la conversation entre elle et la comtesse de Bussières, conversation à laquelle assistait le docteur Appyani qui était revenu dans l'appartement de la comtesse, aussitôt que la sage-femme eut terminé sa consultation médicale.

Appyani ne manqua pas d'approuver quand Mlle Dorterre parla de l'effet salubre, pour les enfants, de l'air si pur que l'on respirait sur les hauteurs de Meudon.

Il profita de la circonstance pour faire l'éloge de Mlle Dorterre avec un enthousiasme qui ne contribua pas peu à gagner à la sage-femme la confiance, voire les sympathies de la comtesse.

Toutefois la jeune femme eut une exclamation de révolte à l'idée que des mères pouvaient consentir à se séparer de leurs enfants nouveau-nés.

—Elles y sont quelquefois contraintes pour les soustraire soit aux atteintes d'épidémies, soit au voisinage de certaines maladies infectieuses, dit Appyani.

Mme de Bussières était très émue :

—Dieu me préserve d'être jamais forcée de subir une semblable épreuve ! exclama-t-elle.

Appyani estima que l'occasion s'offrirait peut-être bientôt pour lui de tirer parti de cette tendresse maternelle qui se manifestait, si ardente et si prompte, à l'avance aux craintes les plus vives, aux plus violentes terreurs.

Il pensait qu'il pourrait, un jour se servir de l'enfant qui allait naître pour faire capituler la mère.

En se retirant, Mlle Dorterre déclara que, dans trois jours, au plus tard, le comte de Bussières aurait un héritier ou une héritière.

CHAPITRE VI. — LE BAISER MORTEL

La sage-femme ne s'était pas trompée

Charlotte, qui se trouvait auprès du comte, ayant été appelée en toute hâte dans la chambre de sa maîtresse, ce fut le docteur Appyani qui vint la remplacer auprès du malade.

M. de Bussières, à qui le médecin avait fait part du grand événement qui se préparait, en apprit la nouvelle avec la plus vive émotion.

Le spectacle de cette émotion, si poignante, eût profondément remué tout autre que le misérable qui s'était donné pour tâche d'assister froidement à la lente agonie de sa victime.

Mais Appyani ne songeait, à ce moment, qu'à la réalisation — qu'il pouvait rendre prochaine à présent — de ses rêves d'amour et d'ambition.

Il ne lui vint même pas à la pensée d'adoucir, par de banales paroles d'espoir, les derniers jours de ce malheureux qu'il avait condamné et qui se mourrait l'âme pleine de reconnaissance pour le monstre au dévouement hypocrite duquel il s'était laissé prendre.

Et lui, ce malheureux à qui l'on arrachait la vie, il regardait le cynique bourreau avec une expression de fraternelle affection ; il lui parlait avec un attendrissement qui eût arraché des larmes aux plus indifférents.

Il le remerciait d'avoir, par ses soins, prolongé sa vie assez longtemps pour qu'il pût éprouver encore une joie en ce monde.

Et il s'écriait dans un transport de bonheur qui était bien le spectacle le plus douloureux que l'on pût savoir :

—Je verrai donc mon enfant !... Je pourrai l'embrasser !..

Et des larmes coupaient sa voix.

Ces larmes étaient la touchante expression des alternatives d'espérance et de douleur de cet infortuné lorsque le mal qui le minait semblait devoir se calmer, ou s'accroissait tout à coup, avec une intensité plus grande.

Et au milieu de tant d'amertume, la pensée de l'enfant qui allait naître venait faire tressaillir cette pauvre âme angoissée.

Appyani, jouant toujours l'hypocrisie de l'amitié, le gourmandait doucement, disant que cette nuit de fatigue allait encore retarder sa guérison.

Hélas ! ces paroles du docteur, au lieu de rassurer le malade, l'impressionnaient douloureusement.

Il y avait déjà longtemps que l'infortuné ne se faisait plus d'illusion sur son état.

S'il avait pu, — au début de sa maladie, — se laisser tromper sur son degré de gravité, il n'ignorait plus à présent que ses jours étaient désormais comptés.

Déjà, lors qu'après la consultation, il cherchait à calmer les inquiétudes qu'il lisait dans les yeux de la comtesse, le malheureux dissimulait les plus mortelles angoisses.

À la vue de celle qu'il avait choisie pour compagne, auprès de laquelle il avait espéré vivre de longues années, il éprouvait ce secret tressaillement, de l'âme qu'enfante le pressentiment d'une mort prochaine.

En présence de cette lugubre perspective, il pensait à l'avenir des êtres qui lui étaient chers, et que sa mort allait plonger dans l'affliction et le deuil.

Puis, à différentes reprises, étaient venues ces accalmies qui lui rendaient un fugitif espoir, une éphémère confiance dans la guérison qu'on continuait de lui laisser espérer.

Dans ces courts moments, le malheureux se prenait à parler d'avenir à l'épouse qui, elle aussi, s'accrochait à ces trompeuses espérances.

Il parlait avec amour de l'enfant attendu ; et dans l'ivresse passagère qui faisait palpiter son cœur, il allait — au delà de la vie réelle — chercher le rêve de bonheur qui le charmait. Deux rêves à trois : Elle, lui et l'ange !

Alors il comptait les jours qu'il avait encore à attendre, comme fait l'enfant anxieux de voir arriver la réalisation d'une promesse !

Puis, la maladie s'aggravait de nouveau, ajoutant une déception de plus à toutes celles qu'il avait déjà éprouvées.

À la lueur de la joie qui avait brillé si peu de temps dans le regard du malade, succédait le voile de tristesse au travers duquel le pauvre comte avait la vision de sa fin prochaine.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 MARS 1901 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

LXXXVIII. — UN PASSANT CHARITABLE

(Suite)

Ce seul mot de réponse. Le corroyeur avait attendu, les bras croisés sur la poitrine.

Les argousins avaient alors fouillé, éventré, ravagé la maison.

Nulle part, aucun indice, nulle trace indiquant le séjour d'un étranger.

— Nous aurions donc été mal renseignés, grommelait le chef des sbires. Ou bien l'oiseau aurait-il quitté le nid à temps ?

Nul n'avait pu dénoncer la présence de Martial chez le corroyeur, mais il suffisait d'un marchand remarquant l'augmentation des provisions achetées ordinairement chez lui pour susciter les soupçons, pensait Fabers.

Et comme, après le meurtre dont son fils avait été victime, il était de ceux dont le nom était inscrit sur les registres secrets comme suspects, il n'en fallait pas davantage pour le désigner comme le complice probable de ces Français audacieux qui tenaient en échec la puissance du favori.

Mais quel était le sort de Martial, si la police connaissait sa présence à Londres ?

Aussi, le lendemain, avait-il envoyé sa servante parcourir tous les endroits de la capitale où les mendiants avaient l'habitude de se tenir.

Elle devait prévenir le Breton qu'il était recherché.

Ce jour-là, l'écuier d'Henri de Mercourt était gisant, hors d'état de se mouvoir, dans un réduit de la grande léproserie.

Aussi, le soir venu, la vieille et fidèle domestique avait-elle dû apprendre à son maître qu'elle n'avait pas aperçu leur ancien hôte.

— Serait-il déjà pris ? — avait alors murmuré le loyal artisan. — Dans ce cas, le mal serait donc le plus fort. Il n'y aurait alors plus d'espoir.

Et dans le fond de sa pensée, il avait ajouté :

— J'irai moi-même demain.

Il était en marche depuis près d'une heure, ayant visité d'abord le péristyle des temples les plus en vue, lorsqu'il déboucha sur le pont des Truands.

Le rayon magnétique des yeux du cul-de-jatte attira les siens.

Il distingua une forme humaine écrasée à terre, la reconnut aussitôt.

— Enfin ! — murmura-t-il. — Il est libre encore.

Les guetteurs d'aumône faisaient entendre leurs lamentations monotones.

Le corroyeur distribua quelques charités, de façon à ce que nul ne fût surpris de le voir aborder le cul-de-jatte.

Lorsqu'il arriva à portée de Martial celui-ci tendit la main.

Fabers qui allait passer indifférent, en apparence, feignit de l'apercevoir pour la première fois.

Il mit la main à son escarcelle et se rapprochant, à voix très basse, rapide :

— Méfiez-vous. Vous êtes signalé. Depuis hier je vous cherche. Où vous cachez-vous ?

Il attendait une réponse, faisant semblant de choisir une pièce de monnaie.

D'un coup d'œil prompt, Martial observa que les autres mendiants, ayant remarqué la générosité du piéton, se retournaient vers le cul-de-jatte, pour voir s'il lui donnerait à lui aussi.

Il ne pouvait répondre, ils auraient vu remuer ses lèvres.

Et puisque Fabers l'avertissait que les limiers étaient en chasse après lui, savait-il si un des agents de Somerset ne se cachait pas parmi ces traîneurs de besace ?

Il appuya donc sa main sur sa poitrine comme pour remercier le charitable passant de son offrande, et ce fut tout.

Mais ce qui était éloquent, ce fut l'intensité du regard qu'il attachait sur Fabers, regard de gratitude ardente, contenue, profonde.

Et le corroyeur s'éloigna en murmurant :

— Martial n'a pu me parler à cause d'un motif que j'ignore. Mais

il est libre encore. Les argousins m'ont laissé libre moi aussi. Somerset, tu commandes à une armée de soudards et à des hordes de policiers. Tu es puissant et fort. Mais il suffit de l'aide d'un oiseau pour déchaîner une avalanche.

— Somerset, le nombre de ceux dont tu as suscité la haine s'élève et monte chaque jour : je ne mourrai peut-être pas sans voir venger le meurtre de mon fils.

LXXXIX. — DU MINISTRE AU PRISONNIER

Deux captifs enfermés depuis quelque temps dans la Tour de Londres voyaient cette morne succession de journées toujours pareilles se prolonger sans espoir.

L'un à peine au sortir de l'adolescence présentait, sur un visage précocement flétri, tous les signes d'une caducité saisissante, répulsive même.

L'autre, dans la force de l'âge, montrait un visage grave et viril, mais sur qui les orages de la vie et les périls des batailles avaient laissé, en même temps qu'une profonde mélancolie, une sorte d'harmonie, de beauté morale, puissante et grave.

Ce dernier était le vicomte Henri de Mercourt ; l'autre avait nom Percy Bolton et avait été fait comte de Verbrock par la reine Elisabeth, sur l'intervention du duc de Somerset.

Le fils de Stewart Bolton rongeaît son frein dans la cellule où il avait été conduit.

On paraissait l'oublier.

Percy, voyant l'insuccès de ses prières, avait modifié son plan des premiers jours.

— Si lord Somerset ne veut pas m'entendre, dit-il au gélier je parlerai à la personne qu'il daignera désigner à ce sujet. Mais son Honneur regrettera peut-être alors de n'avoir pas recueilli mes paroles lui-même.

C'était là le trait venimeux, la menace cachée.

Cela signifiait :

— Prenez garde, si vous refusez de m'entendre. Il y a des secrets qu'il n'est pas bon de laisser recueillir par d'autres.

Le gouverneur de la citadelle, inquiet par cette persistance du prisonnier et par le changement de son langage, crut devoir prévenir Somerset des instances réitérées de Percy pour être entendu.

— Laissez-le moisir encore. Et le secret le plus absolu ! dit Somerset, lorsque le gouverneur eut achevé son rapport.

Que lui importaient à cette heure les dires de Percy Bolton ?

Des préoccupations multiples durcissaient le front du favori.

Il avait fait mettre en campagne un certain nombre de chercheurs de proie, les plus habiles dans leur métier, afin de découvrir ce que Marguerite était devenue.

Les valets de Percy Bolton qui l'avaient traquée toute la nuit avaient en effet relevé, le jour venu, des traces indéniables attestant qu'elle s'était rejetée du côté de la ville.

Un coup de vent, le pied de quelque garde ou de quelque autre laquais avait emporté jusqu'au x derniers buissons de la forêt un autre morceau déchiré de cette même étoffe.

C'était le bord d'un chemin qui, bifurquant à quelques toises de la maison de Stewart Bolton, regagnait Londres de deux côtés.

Les argousins, après quelques recherches hâtives dans les bois, n'avaient pas hésité à voir dans ce lambeau de tissu l'indication que la jeune fille, ayant réussi à échapper aux valets, s'était hâtée d'aller chercher un refuge dans Londres même.

En sa qualité de lord-chief de la haute justice, lord Mercy y avait eu autrefois des relations très nombreuses.

Sa fille Ellen avait dû rester en rapport avec quelques amis fidèles, elle en avait sans doute parlé souvent à son enfant. Et Marguerite était allée frapper à la porte d'une de ces maisons amies.

— Oui, c'est bien ainsi que cela a dû se passer, — se dit Somerset en recevant le rapport de ses agents. — Elle s'est réfugiée à Londres dans une maison sûre. Il me faut découvrir ceux qui donnent asile à cette maudite ressuscitée. Cela aura un double avantage : je me débarrasserai ainsi définitivement d'un enfant qui a eu le tort de vivre jusqu'ici, et je me déferai en même temps d'ennemis que je ne me connaissais pas.

Dans l'esprit de Somerset, la prolongation de sa captivité devait montrer au fils de Stewart Bolton qu'il y avait témérité à braver plus puissant que soi, et elle ferait sans doute de lui plus tard un instrument docile. Car Somerset ne voulait que des instruments.

Par la mise au secret, il croyait être à l'abri contre toute révélation. L'imprudent !

(1) Commencé dans le numéro du 14 avr 1900.

LXXXX. — LES TERREURS DU FAVORI

Somerset tenait donc en son pouvoir les deux hommes qui menaçaient le plus gravement sa sécurité.

Et, chose singulière, chacun d'eux se trouvait ainsi mêlé à sa vie, à cause d'Ellen Mercy !

Il était si tranquille, si confiant précédemment, les croyant mortes l'une et l'autre.

Il avait même payé assez cher pour leur assassinat !

Henri de Mercourt devait connaître sûrement le secret de leur existence, puisqu'il avait déployé tant d'efforts, tant de persévérance pour délivrer lord Mercy.

Somerset se disait qu'Ellen lui avait peut-être promis sa main en échange du salut de son père.

Quant à l'évasion du duc de Noxford, accomplie en même temps, le duc rouge n'osait l'attribuer à un pur hasard ayant seul amené, dans le cachot du descendant des Lancaster, la galerie souterraine creusée par Henri de Mercourt et Wilkie.

Et, si le souci alourdissait ainsi son front, c'est qu'il tremblait devant les relations que cette triple et audacieuse évasion indiquait, croyait-il, entre le hardi gentilhomme breton et le duc de Noxford.

En sa qualité de rejeton d'une ancienne famille royale, pour qui toutes les sympathies n'étaient pas éteintes encore, ce dernier était en état de grouper autour de lui un parti de mécontents, de lever même une armée imposante.

Et la reine Elisabeth d'Angleterre, voyant cette fois son trône menacé, se retournerait certainement contre le favori qui mettait sa couronne elle-même en péril. Il la connaissait assez pour être certain qu'elle n'hésiterait pas à le sacrifier.

Aussi, Somerset n'avait-il pas dormi toutes les nuits depuis le coup de force d'Henri de Mercourt, en proie à des appréhensions plus lourdes à mesure que le temps s'écoulait.

L'arrestation du seigneur de Kervien, la nuit même où il avait arraché la fille d'Ellen aux griffes du comte de Verbroeck, n'avait fait que le confirmer dans ces inquiétudes.

Il ignorait que cette même nuit lord Mercy, brisé par sa longue captivité, s'embarquait pour la France, tandis que le duc de Noxford allait chercher un refuge dans les montagnes,—en se réservant d'agir, il est vrai, quand l'heure arriverait.

Il ne pouvait savoir non plus que le vicomte de Mercourt avait découvert, par hasard, la fille d'Ellen dans la maison de Stewart Bolton et de son fils, et qu'il avait amené la jeune fille avec lui sans savoir encore qui elle était.

Le raisonnement, la réflexion, qui,—chose singulière et cependant réelle,—trompent si souvent, avaient convaincu Somerset qu'il y avait dans tout cela un concours de circonstances soigneusement préparé et voulu.

Pour lui, Henri de Mercourt, caché dans Londres, avait été averti par Ellen elle-même du rapt de Marguerite, accompli par Stewart Bolton ; et après avoir délivré l'aïeul, il était allé sauver l'enfant.

—Ou bien ces gens-là ont l'enfer pour eux, ou ma police saura les déterrer là où ils se cachent,—murmurait-il de temps à autre en arpentant son cabinet.

Sa police ? Il y avait des moments où il se demandait si elle ne le trahissait pas elle-même.

Et il tremblait alors.

Il ne supportait plus âme qui vive auprès de lui, ni secrétaire ni personne, voulant rester seul avec le noir soupçon qui lui rongait le cœur.

Seuls, les policiers pouvaient avoir accès auprès de lui, de jour comme de nuit, pour venir lui apprendre soit la capture de Marguerite, soit celle de Mercy, ou bien celle du duc de Noxford ou de leurs affidés.

Alors, seulement, il respirerait.

Et il avait adressé les plus épouvantables menaces à ses argousins, au cas où l'un d'eux viendrait à faillir à sa tâche.

Aussi un acharnement féroce poussait-il, dans tous recoins de Londres, la meute affolée et furieuse des sbires.

Le moindre indice suffisait pour attirer leurs investigations haineuses, désespérées.

C'est ainsi que Fabers avait vu sa boutique envahie.

Un jour, Somerset sonna un valet :

—Mon cheval, mon escorte !—fit-il d'une voix impérieuse.

Et soulevant la portière, ouvrant la porte, qui conduisait à ses appartements privés, il alla s'armer.

Le duc de Somerset, ne sortait jamais qu'entouré d'une forte escorte, une cotte de maille sous son pourpoint de velours ou de soie, et solidement armé.

Une vingtaine de cavaliers aux cuirasses étincelantes étaient déjà en selle, attendant le maître.

Le duc-rouge monta sur le cheval que maintenait son écuyer, tandis qu'un page lui présentait l'étrier.

Deux cavaliers passèrent devant, et les sabots des chevaux résonnèrent sous la voûte vis-à-vis de laquelle Henri de Mercourt ne guettait plus son ennemi, car une double chaîne le retenait toujours captif dans son cachot de la première section de la Tour de Londres.

Aujourd'hui, ce n'était plus le gentilhomme français qui cherchait le duc de Somerset.

C'était le duc-rouge qui se rendait auprès de lui.

Les deux hommes allaient se retrouver face à face !

LXXXXXI. — TÊTE A TÊTE

Henri de Mercourt avait cessé de compter les jours qui coulaient dans la demi-obscurité de la cellule où on l'avait relégué.

C'est pourquoi il y avait renoncé.

Il chassait même cette pensée dès qu'elle se présentait, inconsciemment, à son esprit.

Mais, si ferme que fût sa volonté de ne songer à rien de ce qui était de nature à abatre son courage, il ne pouvait cependant défendre à son esprit de revenir vers ceux qu'il avait laissés au dehors de ces murs.

Ayant vécu près du tiers de sa vie avec le souvenir d'Ellen, il aurait fallu lui arracher le cœur pour qu'il ne s'oubliât pas à évoquer son image, telle qu'elle revivait dans son esprit, telle qu'il l'avait entrevue autrefois en Bretagne durant les quelques inoubliables qui avaient décidé de sa vie, sa vie définitivement brisée, semblait-il.

Il revoyait aussi la frêle et déjà gracieuse silhouette de Marguerite.

Une évocation appelait l'autre.

Et un soupir montait sa poitrine, car l'existence même de celle-ci signifiait que le cœur d'Ellen n'était pas resté vierge.

Certes, c'était là la loi de la nature. Et cependant, malgré la raison que le gentilhomme français appelait à son aide, ces réflexions lui faisaient mal.

Henri de Mercourt tâchait de penser la souffrance qu'il ressentait en concentrant ses pensées sur la fillette qu'il avait laissée seule, sur l'enfant qu'il aimait instinctivement à cause de l'amour qu'il portait à la mère.

Il se demandait ce qu'elle avait pu devenir après leur séparation, après son arrestation à lui.

—Est-elle parvenue à se soustraire définitivement à ceux qui devaient voir en elle une sorte d'otage, puisqu'ils la gardaient ainsi recluse ? se demandait-il.

C'est en réfléchissant au sort de Marguerite qu'il regrettait le plus sa captivité.

Libre lui-même, l'enfant eût été sauvée certainement.

—Je l'aurais reconduite auprès de celle à qui on l'avait arrachée, se disait-il. Et elle aurait été mon guide, mon ange tutélaire auprès d'Ellen.

Les prisonniers parlent parfois à demi-voix, rompant ainsi le silence trop sépulcral de leurs cachots.

Henri de Mercourt venait de prononcer ces mots entre haut et bas, lui aussi, le nom d'Ellen étant toujours doux à son oreille, lorsqu'un bruit retentissant s'éleva dans le couloir qui précédait sa double cellule.

Des pas résonnèrent ; il entendit un bruit d'éperons.

La taille du gentilhomme français se redressa de toute sa hauteur. C'était donc pour lui que s'approchaient ces visiteurs ?... des soldats probablement.

Comme un trait de feu ceci passa dans son cerveau :

—Viendraient-ils me chercher... pour le dernier supplice ?

Mais il ne faiblit pas, il ne pâlit même point. Il était habitué à songer au trépas.

La deuxième porte s'ouvrit, repoussée toute grande.

Lord Somerset apparut, immobile sur le seuil, le sourcil contracté.

Les deux hommes, le prisonnier et le tyran, se regardèrent, se pénétrant d'un regard aigu au plus profond de l'âme.

Le ministre avait espéré que son apparition soudaine impressionnerait le prisonnier.

Voyant que celui-ci continuait à le fixer, il fit deux pas dans l'intérieur du cachot.

—Me reconnais-tu ? interrogea-t-il orgueilleusement.

—Il y a longtemps que je ne t'ai vu, Somerset, répliqua Henri de Mercourt d'une voix ferme, mais tes traits ont trop bien conservé leur caractère odieux, bas et louche, pour que je ne te reconnaisse pas. Que me veux-tu ?

Le favori crispa sa main sur la poignée de sa dague.

Il se contint, cependant, ce souvenir du mobile qui l'avait amené.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Et redevenant froid, tout à fait maître de lui :

—Cet homme est-il soliment enchaîné ? fit-il en se tournant vers les geôliers qui attendaient.

—Oui, monseigneur, répondit humblement le surveillant sous la garde de qui était placé le cachot du gentilhomme français.

Somerset s'était attendu à trouver un homme abattu, démoralisé par la prison, et au lieu de cela il rencontrait un adversaire frémissant, au front levé.

—Laissez-nous, ordonna-t-il enfin à ceux qui l'accompagnaient.

Il les survit jusqu'à la première porte, sur le seuil de laquelle ils s'arrêtèrent.

Ils étaient assez loin pour ne pas entendre sans doute, à moins d'éclat de voix, les paroles qui allaient être échangées entre le visiteur et le captif.

Mais cette distance n'était néanmoins pas telle qu'ils ne pussent répondre au premier cri de Somerset.

Celui-ci repoussa la porte qui fermait la cellule elle-même.

Il alla ensuite se placer sous la lucarne qui éclairait l'étroit réduit.

Il resterait ainsi dans l'ombre, tandis que la clarté tomberait en plein sur la figure de son adversaire.

—Vicomte de Mercourt, prononça-t-il d'une voix sourde, vous ne vous attendiez sans doute pas à ma visite ?

—En effet, duc, repartit le seigneur de Kervien, je n'attendais que celle du bourreau.

Un éclair luisit dans les yeux du duc-rouge, visible malgré l'ombre dans laquelle il s'était placé.

Sa visite ne faisait peut-être que d'avancer celle dont on parlait le prisonnier avec tant d'assurance.

—Ce n'est pas cependant pas un ennemi qui vient auprès de vous ! reprit-il d'un accent tellement assourdi qu'il fut à peine entendu, comme s'il comprenait que la fausseté de ses paroles était éclatante.

—Est-ce un ami ?

—...Peut-être...

—A quel prix, alors ?

L'intonation d'Henri de Mercourt était cinglante.

On aurait cru que c'était lui qui était libre, que c'était lui qui tenait son rival à sa merci.

Dès la première minute, il s'était dit que le duc de Somerset obéissait à un bas calcul secret en pénétrant dans son cachot.

Somerset s'était mordu les lèvres à ces dernières paroles.

Pourtant étant donné les angoisses que l'évasion de lord Mercy et du duc de Noxford avait fait naître chez lui, il jugeait la partie trop grave pour abandonner déjà son calme mensonger.

—Vicomte de Mercourt, reprit-il donc, un malentendu regrettable nous a séparés. Obéissant à un souvenir que je respecte, vous avez cru voir en moi l'ennemi d'une famille à laquelle vous attachez un culte chevaleresque. Votre amour pour Ellen Mercy vous a aveuglé. Somerset s'arrêta.

Il attendait une réplique, quelque sarcasme même de son interlocuteur. Il comptait y trouver une indication pour continuer.

Mais la bouche du prisonnier resta close. Seul, ses yeux, éclatants au milieu de son visage pâle, dévoraient le sanguinaire duc.

L'infâme osait évoquer le souvenir d'Ellen Mercy, lui son bourreau, le persécuteur éhonté de sa famille ?...

Somerset reprit, le regardant en dessous :

—Vous avez voulu vous ériger en justicier. Oubliant que vous êtes étranger, vous avez essayé de venir troubler la paix de ce royaume. Vous deviez prévoir cependant que ces lois sont formelles...leur application rigoureuse...

—Et que vous êtes chargé de les appliquer, n'est-ce pas, duc de Somerset, puisque vous portez le titre de lord-chief de la haute justice.

—Je suis le plus humble des serviteurs de ma souveraine.

—Était-ce donc à elle que je m'attaquais en venant vous demander ce que vous aviez fait d'Ellen Mercy et de son père ?

—Lord Mercy avait trahi Sa Majesté. Et la main de la reine avait signé son ordre d'encellulement.

—Encellulement, le mot est exquis, appliqué à un véritable sépulcre.

Le visage de Somerset prit sa véritable expression de contentement haineux.

—Un sépulcre, dites-vous, vicomte de Mercourt, vous avez donc vu le cachot dans lequel lord Mercy était enfermé. Vous avez donc été en rapport avec ce prisonnier félon, puisque vous êtes si bien renseigné ? Voilà un aveu que recueille d'habitude la hache du bourreau.

—Ne vous ai-je pas dit que je l'attendais ?

—Soit, reprit Somerset en affectant de nouveau le calme, vous avez tiré l'épée contre la reine, et tombé en son pouvoir, vous êtes prêt à payer votre faute de votre vie, comme un véritable gentilhomme. Mais je suis homme aussi, et je n'ignore pas à quel entraînement une passion malheureuse peut pousser un brave chevalier aux sentiments exactés. C'est pour cela que je suis ici.

Et, mesurant ses paroles :

—Vous êtes venu en Angleterre, une première fois, chargé d'un message de votre auguste souveraine, et l'on vous doit, à ce titre, des égards particuliers. Les ennemis de Celle qui occupe le trône de la Grande-Bretagne se sont servi, en outre, de cet amour auquel je faisais allusion tout à l'heure, pour vous jeter dans leurs complots : c'est encore un motif d'indulgence. Sa Majesté sait tout cela, et c'est elle qui m'envoie, afin de vous montrer que l'on n'entend pas vous traiter comme un prisonnier ordinaire.

Un pli d'ironie contracta les lèvres d'Henri de Mercourt ; mais il n'interrompit point, contrairement à l'espoir de son interlocuteur.

—Eh ! bien, reprit Somerset après une pause, répondez à la générosité de Sa Majesté par le repentir et il me sera facile d'obtenir d'elle une clémence toute prête à se manifester...

« Donnez-lui un gage de ce repentir, et... qui sait?... un navire vous ramènera en France...

Il hésita.

—En France, d'où il vous sera loisible de repartir pour un autre pays, où votre cœur, si amèrement troublé, trouvera enfin le repos et la joie.

Henri de Hercourt passa sa main, alourdie de chaînes, sur son front. Le tentateur abject avait touché la plaie. Mais le seigneur de Kervien se raidit.

Et redressant sa taille un instant ployée, fixant Somerset bien en face :

—Et ce gage, quel est-il ?

—Révélez l'endroit où se cachent le duc de Noxford et lord Mercy, les ennemis de la reine.

L'immonde favori osa demander au fier et noble prisonnier qu'il lui livrât le père de la femme qu'il aimait !

Les bras du prisonnier se tendirent alors dans un élan indigné, faisant claquer les chaînes qui les paralysaient.

—Homme de sang, homme de boue ! fit-il d'une voix éclatante. Tu me crois donc semblable à toi que tu oses me proposer un tel marché ?

« S'il est vrai que ta reine t'ait donné une telle mission... si cela est vrai, entends-tu, car de ta bouche ne sort qu'infamie et mensonge, retourne auprès d'elle, et dis-lui que je ne suis pas son esclave, comme toi... moi, pour commettre un tel crime.

La dague de Somerset jaillit hors du fourreau et une lueur sanglante passa dans ses yeux.

Et comme Somerset avait la dague levée, prêt à frapper, la porte du cachot fut violemment repoussée à l'intérieur.

Le gouverneur et ceux qui attendaient avec lui à la première porte, ayant entendu les accents irrités du prisonnier et les cliquetis des fers, avaient cru que le duc rouge était en danger.

Et ils se précipitaient à son secours.

Somerset laissa tomber sur eux un regard rapide, sombre et affolé en même temps, se demandant s'ils avaient entendu.

Il ne distingua sur leurs physionomies que le sentiment de la crainte ; celle que leur maître trouvât qu'ils n'avaient pas accouru assez vite à son aide.

Le bruit des chaînes, l'éloignement les avait empêchés de saisir les terribles paroles des prisonniers.

Il respira alors.

Mais après la terreur qu'il venait d'éprouver, la rage alluma son sang.

—Ah ! c'est ainsi, fit-il en menaçant le captif de son poing où sa lame nue luisait encore, eh bien ! la torture déliera ta langue.

—Oui, pour te maudire ! clama le seigneur de Kerwin.

Et, avec une grandeur saisissante, son bras enchaîné montra la porte de son cachot au duc rouge.

Il était prisonnier, et il chassait son persécuteur de sa géole, il en chassait le chef de cette justice chaque jour davantage prostituée, le favori indigne et méprisé.

Le duc de Somerset eut un rauquement fauve, un geste fou de menace.

Et courbant malgré lui les épaules sous ce bras, ce doigt tendu, qui le poursuivaient, le clouaient au pilori de l'ignominie, blême, avec des taches sanguines par plaques sur les joues, il sortit à reculons.

Et la porte du cachot se referma sur le gentilhomme français, toujours debout, transfiguré.

LXXXXII. — UNE FAIBLE AUMONE

Oh ! les drames de la vie, les âpres tempêtes s'abattant sur les êtres comme les autans s'abattent sur les arbres tordus et gémissants.

Le manoir de Claymore vide des êtres jeunes et purs qui y entretenaient la joie sereine et douce dans la mélancolie des souvenirs anciens ; et là où était le sourire, les larmes à présent.

Au milieu d'un site abandonné, et par cela même plus apaisant peut-être, trois créatures prostrées par la souffrance corporelle : Julien d'Avenel, cédant enfin au poids accumulé de tout ce qu'il supporte silencieusement depuis le jour de son enlèvement, Christie le géant de fer, au flanc ouvert par une balle venimeuse, Ketty, âme d'héroïsme et de grâce mêlés, terrassée elle aussi par un plomb inhumain ; et pour rattacher à la vie leurs pauvres corps chancelants par trop d'épreuves un ermite n'ayant, afin de les soigner, que quelques simples, cueillis par lui dans la forêt.

Moins heureux qu'eux encore, cette fleur délicate, Marguerite, pâle et blanche maintenant comme sa sœur, l'autre fleur poétique dont elle porte le nom. Marguerite échouée dans une grange sordide, où elle n'a fait qu'échanger une captivité pour une autre et vouée au fouet qui la guette ; Marguerite sans famille et pleurant, dans la solitude de ses nuits, la mère exilée de son enfant dans les pays du nord et l'aïeul dont on lui a parlé, emporté par la mer vers les contrées du sud.

Henri de Mercourt, le héros au cœur inébranlable qui lui a révélé l'existence de ce noble ancêtre, Henri de Mercourt, cadencé sous de doubles murailles, et l'homme qui rêve le projet insensé de faire pour le seigneur de Kervien ce que le gentilhomme français a accompli pour lui-même, Martial réduit à se traîner, tel qu'un cul-de-jatte infirme et impuissant, parmi les rues de la cité au ciel triste et gris comme le mal lui-même.

Et celui dont l'épée pourrait peut-être quelque chose pour eux, Walter d'Avenel, luttant au milieu d'une armée improvisée contre l'invasion des hordes étrangères, enchaîné là par le devoir en des heures désespérées, cherchant la mort et ne la trouvant pas ; et celui qui battait sous ses ordres pour deux, le bon et terrible Joë, seul par les chemins, afin de regagner à marches forcées ce manoir de Claymore où on lui a volé l'adolescent que, tranquille et rassuré, il y avait laissé :

Et, parmi le désert des montagnes, sur la route tortueuse, seul comme le démon du mal, un homme au faciès de malédiction, Stewart Bolton, triplant les étapes, dans une fureur concentrée et sombre dans le but d'atteindre, lui aussi, ce manoir de Claymore, d'y arriver le premier afin que ceux qui lui ont échappé ne trouvent en y apparaissant que l'anéantissement de tout dans la ruine et la mort !

Et pour empêcher cette œuvre finale et fatale de s'accomplir, pour que le spectre du mal ne plane pas, ricanant dans son triomphe, au-dessus de son empire de mort, deux hommes seulement isolés et sans lien entre eux, Joë le colosse primitif sur le chemin du désert et, sur un pont de Londres, un cul-de-jatte tendant la main !

Martial la présentait à ceux qui passaient sur le pont, sa main décharnée, amaigrie par les souffrances physiques qu'il s'imposait afin de rester à son poste.

Il la tendait au tourmenteur de la Tour de Londres, comme aux autres piétons, lorsque celui-ci, ayant déchiqueté les membres et fait craquer les os de quelque patient, regagnait sa demeure située de l'autre côté de l'eau.

Plus d'une fois, en le regardant s'avancer, le Breton scrutait ses traits avec une acuité ardente, se disant qu'il avait peut-être rempli son sanglant office sur le vicomte de Mercourt.

Et la pensée lui venait de l'attendre un soir, au moment où le pont était solitaire.

— Je débouclerais mes courroies à l'avance, se disait-il. Et comme il sera sans défiance devant le cul-de-jatte infirme qu'il me croit être, je me dresserai brusquement et je l'accuserai contre le bord, afin de le torturer, malheur à lui !

Lorsque ces suggestions lui venaient, il serrait la manche du couteau que Fabers lui avait remis.

Un seul coup de cette lame large et forte dans la poitrine du bourreau, ce serait assez pour en terminer.

Et Martial aurait vite fait ensuite de faire basculer son corps par-dessus le paraquet, dans le fleuve qui emporterait le cadavre n'importe où.

Mais il abandonnait cette idée ; le sang laisse des traces, la disparition de cet homme attirerait les investigations des argousins.

Puis surtout cette exécution serait inutile, car la mort de ce tourmenteur dont il connaissait l'application farouche à son œuvre, ne serait pas la délivrance d'Henri de Mercourt.

— Non, plus tard, pensait le Breton. Pourtant, si à force de le voir chaque jour, cet homme arrivait un moment à le reconnaître ?

— Tant pis pour lui, alors ! se dit Martial qui avait envisagé cette hypothèse. Ce jour-là sera celui marqué par le destin pour sa disparition !

Heureusement que l'homme de la Tour de Londres ne faisait pas une attention excessive au cul-de-jatte au milieu de l'affluence des mendiants qui obstruaient le pont des Truands.

La nuit venue, Martial regagnait la léproserie où il se trouvait à l'abri.

Il réintégrait le réduit dans lequel il avait couché la première nuit, devenu lui aussi un client, au même titre que le béquillard et les autres.

On se connaissait maintenant, on était de la même secte. Il faisait partie de la grande pègre, et il savait que si les agents venaient à le reconnaître au dehors et qu'ils ne fussent pas en nombre, il n'aurait qu'à répéter le mot d'ordre qu'il avait entendu pour être délivré.

Ce mot, il l'avait gravé dans sa mémoire. Par une dernière et suprême précaution, il n'avait avoué à personne que son mutisme était simulé.

Mais le projet d'employer son admission dans la truanderie pour délivrer le vicomte de Mercourt s'ancrait de plus en plus dans son esprit.

Fabers passait de temps en temps sur le pont, ou bien il envoyait sa servante dans la crainte que son passage ne finit par être remarqué.

Il faisait l'aumône à deux ou trois pauvres et au cul-de-jatte. Les deux hommes ne se disaient rien, mais le regard qu'ils échangeaient contenaient un monde de pensées.

Et le corroyeur s'éloignait, comprenant que le moment n'était pas encore venu où Martial avait besoin de lui.

Comme il passait, une fois, le cul-de-jatte fut secoué d'une toux rauque, une toux affreuse : il devait avoir si froid réduit à l'immobilité sur ce pont fouetté par la brise.

Et son ceil, attaché sur le corroyeur, brilla d'un éclat inaccoutumé. Fabers comprit que le Breton voulait lui parler.

Il s'approcha davantage, feignant de chercher dans sa bourse. Les lèvres du cul-de-jatte s'agitèrent rapidement, vraisemblablement dans la contraction de la toux qui lui déchirait la gorge.

Et le corroyeur s'éloigna de son pas paisible. Martial venait de demander qu'il lui fit parvenir cinq ou six pièces d'or le lendemain.

Le matin du jour suivant, l'artisan choisit six pièces dont le son était le plus clair dans le petit trésor que Martial lui avait laissé, et il les enveloppa dans un morceau de linge.

Il se fit ensuite apporter un gros morceau de pain par sa servante. Avec un couteau il enleva la mie en ayant soin de suivre les parties où la pâte était le plus soufflée, afin que le trait du couteau marquât le moins possible.

Il glissa le petit paquet à l'intérieur et remplaça la mie enlevée, tout cela en présence de la vieille.

Ceci accompli, il fit une légère entaille vers le milieu de la miche. — Mets ce pain dans ton panier, dit-il à la servante.

Celle-ci obéit. — Maintenant tu vas te rendre sur le pont des Truands. Le cul-de-jatte te demandera l'aumône. Tu prendras le pain, tu le couperas en deux, là où j'ai donné un premier coup de couteau et tu lui donneras la première moitié, celle où j'avais enlevé la mie.

— Et l'autre partie ? Que demandait-elle là ?... Q'importe le reste ?... Mais à l'expression du regard de sa servante, Fabers comprit qu'il commettait une imprudence en lui ordonnant de faire cette charité, au cul-de-jatte seul.

— L'autre moitié, tu la donneras ouvertement à un autre pauvre, en le priant de dire une oraison pour toi ou un des tiens.

— C'est bien, maître, il sera fait maintenant comme vous l'ordonnez.

Elle cacha son front ridé sous sa coiffe et s'achemina vers la Tamise à petits pas, son panier au bras.

Arrivée à la tête du pont des Truands, son ceil rapetissé par l'âge en fouilla la longueur : Martial Macier était à sa place habituelle.

La vieille arriva devant lui de son pas mesuré. La main de l'infirmes se tendit de nouveau, légèrement tremblante peut-être.

La femme parut considérer le cul-de-jatte avec compassion, ouvrit son panier et coupant en deux parties le pain qui s'y trouvait, lui donna le morceau dans lequel Fabers avait placé les pièces d'or.

— Voici une pauvre aumône, prononça-t-elle. Martial entendit, saisit le sens de ses paroles.

Il devina que la miche contenait probablement ce qu'il avait demandé, et il l'enfouit dans sa besace.

La servante continuait sa traite. Un manchot agitait son mignon informe : elle lui remit le reste du pain en lui demandant de ne pas l'oublier dans ses prières.

Après quoi elle continua son chemin et s'engagea dans le faubourg où elle fit diverses emplettes.

Une heure après, elle était de retour auprès de son maître par un détour soigneusement étudié.

— C'est fait, annonça-t-elle.

LXXXIII. — LE SERGENT RECRUTEUR

Il ne tarda pas à s'engager dans la ruelle nauséabonde, qu'il connaissait bien maintenant et qui conduit dans la léproserie.

Et il s'enfonça dans le réduit où il reposait chaque nuit.

Un peu de jour filtra encore à travers l'espèce de meurtrière qui servait à renouveler l'air dans le caveau.

Mais il avait repoussé la porte sur lui. Il s'assura qu'aucun œil curieux n'était appliqué aux fentes, tira de sa besace le morceau de pain que lui avait remis la servante de Fabers et le rompit doucement.

Ses doigts rencontrèrent un corps dur.

—C'est ce que j'ai demandé, fit-il avec joie. Je vais pouvoir agir. Ou plutôt je vais pouvoir essayer.

Il compta les pièces en évitant d'être entendu ; puis, en prenant une, il introduisit entre deux coutures de son justaucorps.

Quant aux autres, il les glissa dans la ceinture de son haut-de-chausses ouverte avec son couteau et qu'il recousit à la hâte.

Lorsque le premier des autres habitués de l'endroit parut, Martial était en train de dévorer son morceau de pain.

Il attendait le béquillard.

Un martellement intermittent sur le carrelage à moitié arraché du corridor ou plutôt du boyau qui en tenait lieu l'avisait de son approche.

La porte, poussée toute grande, montra le truand assommé par l'alcool comme d'habitude et qui se tenait au mur pour ne pas choir avant d'arriver jusqu'à la couche de paille, sa béquille continuant à fonctionner par un miracle d'équilibre.

L'homme arriva jusqu'à la litière étendue sur le sol, y atteignant plus par la force de l'habitude que par conscience du chemin à parcourir.

Et il s'affala comme une masse.

—Il est ivre comme une souche, pensa Martial. Ce sera pour demain.

Le lendemain matin, quand le logeur rouvrit la porte du réduit, annonçant de son ton rogue que l'heure était venue de déguerpir, Martial cramponna ses doigts sur la manche du béquillard, et le regarda avec insistance.

Celui-ci, dégrisé par son sommeil de toute la nuit, le considéra, surpris, se disant que le cul-de-jatte n'agissait pas sans motif.

—Quoi ! tu veux que je reste ? fit-il à voix basse.

Le regard furtivement étincelant de Martial lui répondit, leurs compagnons d'auberge n'ayant pas besoin pour le moment de savoir qu'il voulait demeurer seul avec l'autre.

—Le cul-de-jatte doit avoir quelque chose de sérieux, pensa le béquillard.

Et, déjà à demi dressé, il se rassit sur la paille en murmurant :

—Voilà que la terre tourne encore... comme si elle était ronde. Et il s'allongea de nouveau avec un hoquet.

Leurs compagnons sortirent un à un, et le logeur alla se renfermer dans son trou, se disant que le cul-de-jatte devait avoir les jambes enflées par les courroies comme certains jours, et que le bénéfice sur lui serait double.

Quant au béquillard, il n'allait probablement pas tarder à sortir pour aller à la curée. Donc pas à s'inquiéter.

—Voyons, que me veux-tu ? fit le béquillard lorsqu'il n'y eut plus personne autour d'eux.

Martial désigna la porte.

—Tu as peur que l'on entre. Attends ! reprit l'autre.

Il se dressa sur une jambe, prit sa béquille et la força contre le battant.

—Pas plus difficile que cela. Est-tu content ? Eh bien ! vas-y maintenant.

Le Breton écarta son justaucorps et montra, au truand, la pièce qu'il y avait cachée.

Les yeux de ce dernier pétillèrent.

—De l'or. La reine t'aurait-elle fait l'aumône, le cul-de-jatte ? Elle la ferait plutôt de cinq coudées de corde au bout d'un gibet que d'une guinée !

Un rire silencieux passa sur les lèvres de Martial.

—Tu as coupé alors l'escarcelle suspendue à la ceinture de quelque riche bourgeoise ?

Martial secoua négativement la tête.

—Au diable soit du rébus ! exclama le truand. Enfin, tu l'as prise n'importe où ; la pièce a l'air de bon alliage, c'est le principal. Mais si tu me la montres, c'est sans doute pour me payer une bonne rasade de gin.

Martial secoua affirmativement la tête, et dans un mouvement soudain fit le geste de la lui remettre.

—Tu me la donnerais ? Prends-garde, le cul-de-jatte ; dans la pègre on n'aime pas qu'un frère se moque de l'autre.

Le Breton haussa les épaules, et, faisant de nouveau le geste de mettre la pièce d'or dans la main de son vis-à-vis, la désigna de nouveau, puis compta sur ses doigts une, deux, trois, cinq, six... jusqu'à dix.

Dix pièces d'or !... Une fortune ! De quoi s'enivrer durant toute une année sans discontinuer ? Le truand eut un éblouissement.

—C'est bien vrai, tu m'offrirais cela ?

Martial répondit par le son guttural qu'il employait quelquefois pour approuver.

—Tu es donc un richard fourvoyé dans la sainte pègre. Et que faut-il faire ?

Le cul-de-jatte entendait cette question.

Lentement, les yeux dans les yeux de son interlocuteur, il mit à l'air le couteau de chasse dont Fabers lui avait fait cadeau.

A cette vue, le béquillard eut une grimace.

—Oh ! oh ! bégaya-t-il soudain refroidi ; il faut jouer de la miséricorde, ce n'est guère ma partie. Saigner quelqu'un de sang-froid, non, vois-tu, le cul-de-jatte, pour tous les trésors du pape...

Le visage émacié du Breton rayonna : il avait donc bien jugé l'homme à qui il s'adressait.

De nouveau il haussa les épaules avec un rire, son rire muet si impressionnant.

Et, se dressant à demi sur son buste, il fit mine de retrousser sa moustache, campant son coutelas au côté, comme un soldat le fait d'une épée, la tête droite, l'allure militaire.

Que voulait-il donc dire ? L'esprit de son compagnon se perdait en suppositions.

Une poussée d'impatience porta le sang au visage de Martial.

Il eut envie d'ouvrir la bouche et de crier tout ce qu'il avait dans le cerveau et dans le cœur.

Mais, ainsi qu'il l'avait craint déjà, il se demanda si l'homme qui était devant lui, dans l'ivresse de l'alcool, ne parlerait pas un moment ou l'autre du cul-de-jatte qui avait cessé d'être muet pour lui proposer de l'or... de l'or à poignées.

Il étouffa donc les paroles près de jaillir de sa bouche.

Et, laissant dans sa ceinture le fourreau de son coutelas, il fit jaillir la lame qu'il brandit comme une épée, faisant semblant de frapper d'estoc et de taille.

—Bravo cette fois, exclama le béquillard. Car c'est la guerre, je crois, c'est la bonne guerre, si je comprends bien ?

La guerre, c'était bien cela. Martial approuva, rayonnant.

Le béquillard semblait transfiguré. Et, la voix chaude, il reprit :

—L'assassinat, vois-tu, le cul-de-jatte, ce n'est pas mon genre. Mais la bataille tant qu'on voudra, car j'ai été soldat. Et s'il me manque une jambe c'est qu'un chirurgien me l'a coupée à tout hasard, traversée par un coup de lance et brisée à terre par le sabot d'un cheval. Et comme les rois ne font pas de pension aux gens comme nous, je me suis fait truand.

Il ne semblait plus réellement le même homme.

Dressé sur son unique jambe, se soutenant au mur de la main gauche, il semblait provoquer des ennemis invisibles.

—Ah ! fit-il, endosser de nouveau la casaque et ceindre la rapière, voilà qui serait beau.

Mais une tristesse soudaine tomba sur ses traits.

—Comme si ce rêve était possible, dans l'état où je suis. La belle figure que ferait un soldat appuyé sur une béquille, pour marcher au pas.

" Tu as voulu te moquer de moi, le cul-de-jatte. Ce n'est pas bien, car tu ne sais pas le chagrin que tu me causes.

Martial constata l'affliction véritable peinte sur les traits de son vis-à-vis.

Dans une effusion ardente, il lui prit les mains, les serrant avec force entre les siennes ; une pression spontanée et sympathique.

Et son œil employé à traduire ce qu'il ressentait depuis qu'il était descendu dans les bas-fonds de Londres puisque, pour tous, il était muet, exprimait une véritable et fraternelle compassion.

Le truand s'en rendit compte.

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine.

GRATIS ALBUM

Donne pour la vente de seulement 2 douzaines de photographies...



très bien décoré de jolis dessins fleuris...

OR SOLIDE

Or solide, ornée de rubis et de perles, sera donnée aux personnes qui vendront seulement que 15 Médallions en Parfum à 10c. chacune.



Toronto.

BAGUE EN OR SOLIDE

Ornée d'un vrai Grand et de 2 vraies perles Orientales...



magnifiques Photographies de la Reine...

Il y a un monde de bien dans le portrait de Sa Majesté...

GRATIS

Cagnez une de ces belles Bagues, fines en Or, en vendant seulement 10 beaux Portraits...

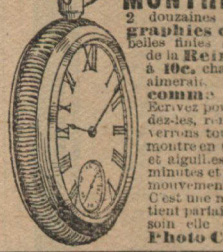


le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons.

Le Photo Co., Boite 688, Toronto.

GRATIS

Gagnez cette Montre en vendant seulement 2 douzaines de photographies cubaines...



de la Reine Victoria à 10c. chacune. Tout le monde en alimera...

Erriez pour le photographe. Venez, venez, venez l'argent et nous vous enverrons la Bague de votre choix...

GRATIS

Montre de Dame en Argent Pur donnée aux personnes qui vendront seulement que 4 doz. de photographies de la Reine...



Erriez pour les Photos, vendez-les, remettez l'argent et nous vous enverrons la Bague...

Il se vendent rapidement dans une jolie Boite. Cie. Art Supply, Boite 1010, Toronto, Canada.

Autoharpe complète avec des plies, porte musique, guide de 16 morceaux de choix populaires...



THE PHOTO CO., Boite 636, Toronto

Donné à tous ceux qui vendront de belles Photographies, bien grand Cabinet, de la Reine, à 10c. chacune.



Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

Cette magnifique bague en Or solide ornée de rubis et de perles, sera donnée gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 15 jolis Epingles en forme de Perle Cheval...



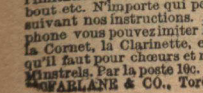
Erriez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons la Bague de votre choix...

Donné aux personnes qui vendront seulement 3 douzaines de plumes en verre à 10c. chacune.



THE TOLEDO PEN CO., Boite 813 Toronto.

L'imitation parfaite d'un cigare, cendre au bout, etc.



La nouvelle merveille musicale. Cie. Art Supply, Boite 1010, Toronto, Canada.

GRATIS Bague d'Or en Groupe

Ornée d'une superbe turquoise entourée de 8 splendides brillants Parisiens...



Erriez et nous vous enverrons la Bague de votre choix...

Consiste d'un morceau du milieu de 2 pouces de large...



McFARLANE & CO., Boite 1010, Toronto.

GRATIS.

Nous donnerons cette magnifique Bague fine en Or, ornée de 3 beaux brillants...



Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

SOIE

Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada...



JOHNSTON & CO., Boite 33, Toronto

IMPRIMERIE DE PETITS GARCONS.

Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères...



McFARLANE & CO., 110 Rue Yonge, Toronto.

GRATIS

Gagnez cette Bague en Or, ornée d'une magnifique imitation de diamant Parisien...



Le Photo Co., Boite 688, Toronto.

CETTE BAGUE GRATIS

Vous pouvez la gagner en une heure en vous mettant à l'ouvrage immédiatement.



GRATIS

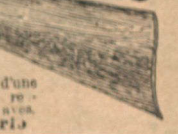


Camera et Accessoires donnés gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 15 paquets de graines de Pois...

Cie. Seed Supply, Toronto, Canada.

CARABINE à AIR EN ACIER

Idéale pour la vente de seulement 2 douzaines de photographies cabinet très belles...



Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

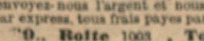
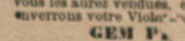
À ceux qui vendront seulement que 15 magnifiques Photographies de la Reine à 10c. chacune...



Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

GRATIS

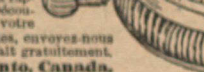
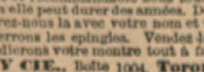
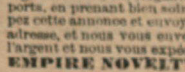
Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle stradivarius complet...



Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto, Canada.

GRATIS

En vendant seulement 2 doz. de belles épingles à cravates, nous vous enverrons la Bague de votre choix...



EMPIRE NOVELTY CO., Boite 1004, Toronto, Canada.

ETES-VOUS BELLE?

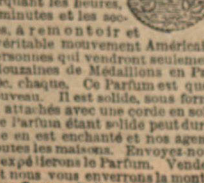
Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches.



THE MILLER CO., Boite 1000 Toronto, Canada.

GRATIS

Nous donnerons une magnifique montre à face de cuivre avec boîtier en nickel...



La Cie. Perfume, Boite 1009 Toronto.

GRATIS 3 BELLES OPALS

Nous offrons un album illustré de 100 pages...



HOME ART CO., Boite 675, Toronto.

CE SONT LES
Pilules de Longue Vie (Bonard)

Qui ont guéri

Delle CLARA ARCHAMBAULT

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite sante, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos Pilules de Longue Vie Bonard, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre d'abord, pour que mes connaissances sachent que je suis complètement guérie et pour que les nombreuses victimes de l'anémie et de la dyspepsie puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger, car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endurer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de douleurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pouvoir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse" il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les Pilules de Longue Vie Bonard d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la mienne, j'achetai trois boîtes de Pilules de Longue Vie Bonard, que je pris selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses Pilules de Longue Vie Bonard.

elle CLARA ARCHAMBAULT, Cote St-Paul, Que.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

du sang ou de l'action défectueuse

Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

M. JOSEPH BAUDRY,

24 rue Brébœuf.

DELLE EVA BROWN,

21 Avenue Duluth.

DELLE ELIZABETH OUELLET,

89 St-Frs-Xavier.

M. FELIX GOUIN,

478 1/2 rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 16



GRATIS BAGUE EN OR Ornée d'une superbe tourquoise entourée de 8 brillants parisiens étincelants donnée pour la vente de seulement 15 photographes cabinets très belles finies (5 x 7 pouces) de la Reine Victoria à 10c. chacune. Tout le monde en aimerait. Elles se vendent comme des petits chauds. Ecrivez pour les photographes. Vendez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons cette magnifique bague dans un étui doublé en peluche tous frais payés. **THE PHOTO CO., Boite 669 TORONTO.**



GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES

aux personnes qui vendront 15 magnifiques photographes de Sa Sainteté Léon XIII. à seulement 10c. chacune. Ces photographes grandeur cabinet sont splendidement bien finies dans les derniers goût. Tout le monde désire avoir un portrait de Sa Sainteté. Avec ce camera on peut prendre des photographes de 2 x 2 pouces. Les accessoires comprennent, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de Hypo., 1 Chassis à imprimer, 2 plats à développer, 1 paquet de révélateur, 1 paquet de papier rubis, 1 paquet de papier argent et les directions complètes. Ecrivez et nous vous expédierons les photographes par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, le camera et ses accessoires soigneusement emballés. **THE PHOTO ART CO., Boite 643, TORONTO.**



OR PUR
Nous donnerons cette Magnifique Bague en Or Pur, ornée de deux perles et d'un Rubis aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à 15c. Ces Epingles se vendront très facilement car elles sont très jolies, ornées chacune d'un beau brillant. Vous pouvez vendre facilement le tout dans une annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons, franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM FIN, Boite 1003 Toronto.**

GAGNEZ
Cette Montre de Dame, une vraie petite beauté, en vendant seulement que 3 douzaines de Médallions en Parfums à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum durable. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. La montre que nous donnons est une beauté, avec boîtier en nickel solide, cadran orné d'aiguilles en or, à remontoir et avec régulateur. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Médallions. Vendez-les, remettez-nous l'argent, et la montre sera envoyée franco. **La Cie. Perfume, Boite 1009 Toronto.**

GRATIS
Nous donnerons cette magnifique Bague, finie en Or, ornée de trois superbes Brillants aux personnes qui vendront seulement 10 jolies Epingles fines en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval à 10c. chacune. Elles sont si jolies qu'on ne peut s'en passer. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et vous recevrez cette Bague soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours. **La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto, Canada.**

CAMERA GRATIS!
Complet avec accessoires, aux personnes qui vendront seulement 15 Boutons Lever en Or, à 10c. chaque. Ce Camera prend un portrait de 2x2 pouces, il est facile à faire fonctionner et n'importe quel enfant intelligent peut, avec un peu de pratique, faire de bons portraits. Le tout comprend 1 Camera, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 2 cadres à imprimer, 2 plateaux à développer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis, un paquet de feuilles de papier sensitif, et un set complet de directions. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les boutons. Vendez-les, envoyez l'argent et nous vous ferons parvenir, franco, votre Camera, soigneusement emballée. Ecrivez-nous aujourd'hui. **CHEZ LEVY BOUTON, Boite 1002, Toronto.**

GRATIS
Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement Levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolies Epingles fines en Or et en argent, en forme de Fer à Cheval à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. **La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto, Canada.**

GRATIS
Gagnez cette magnifique bague ornée d'une pierre imitation de diamant, en vendant seulement 10 epingles à cravate à 10c. Ecrivez et nous vous enverrons les epingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement votre bague par la poste, soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours. **Cie. Toronto Premium, Toronto, Can. Boite 1005.**

GRATIS!
Nous donnons cette belle montre recommandable aux personnes qui vendront 2 douzaines de paquets de plumes d'acier à 10c. le paquet. Chaque paquet contient 15 plumes assorties des meilleures fabriques anglaises. Vous pourrez les vendre très facilement. Nous ne demandons pas d'argent d'avance. Ecrivez nous et nous vous enverrons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la poste, cette belle montre avec boîtier plaqué en or, ou en nickel poli, bord orné, en cristal biseauté, aiguilles pour marquer les minutes et les secondes, à remontoir, avec véritables mouvements à cylindre Américains. Elle tient bien le temps et avec du soin elle durera 10 ans. **HOME SUPPLY CO., Boite L, Toronto, Canada.**